

Le Samedi

DIX CENTS

60e année, No 50

Montréal, 30 avril, 1949

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



DANS CE NUMERO :

- LES GRECS EN CORSE
- UN PENITENCIER D'ENFANTS
- BEAUCE ET FRONTENAC

Roman policier :

- L'HOMME DE FRESNE

Par HENRY-MUSNIK



MOBILOIL

aide à garder

votre moteur

propre



C'est parce que la Mobiloil est une huile qui nettoie tout en lubrifiant. La pellicule résistante, qui protège les pièces mobiles et en prolonge la durée, possède en outre des propriétés détergentes spéciales qui aident à débarrasser les moteurs des dépôts susceptibles de gaspiller l'huile et carburant, de faire perdre une partie de l'énergie et d'occasionner de coûteuses réparations. C'est pour ces raisons qu'un moteur lubrifié avec la Mobiloil est plus propre, donne un rendement plus souple et est plus économique!

EN VENTE PARTOUT PAR L'IMPERIAL OIL  ET LES PRINCIPAUX POSTES DE SERVICE

POUR LIRE EN TRAM

L'ACTUALITÉ À TRAVERS LE MONDE

DANS la production de films documentaires comme dans la préparation d'un journal, il faut nécessairement tenir compte des grands événements d'actualité qui agitent l'opinion publique, ne serait-ce que pour mieux renseigner celui-ci avec le plus d'exactitude possible! Or, depuis dix ans qu'il existe, l'Office national du film s'est efforcé de se tenir aussi à date que possible dans le domaine de l'information et parmi les "primeurs" — si l'on peut dire — que l'on compte à son crédit, on pourrait citer les suivants: en réalisait *Menace sur le Pacifique*, un documentaire sur la puissance agressive du Japon; en juin 1943, peu de temps avant la chute de l'empire italien, on réalisait *Aux portes de l'Italie*, un film de la série Le Monde en Action, sur les possibilités de ce pays parmi les nations alliées; en juin 1944, 48 heures après le débarquement des troupes alliées en Normandie, on présentait le documentaire *L'Heure H*. Et ce que l'Office national du film a fait en temps de guerre, il l'a fait en temps de paix, puisque le 31 mars dernier, à l'heure même où l'entrée de Terre-Neuve dans la Confédération devenait chose officielle, on distribua dans tous les cinémas d'un coin à l'autre du pays un long métrage intitulé *Terre-Neuve*, et qui est une sorte de ciné-reportage sur la dixième province canadienne, ses ressources, ses moeurs et ses habitants.

CINEASTES A L'AIDE DES AFRICAINS

Dix jeunes techniciens ont quitté l'Angleterre pour l'Afrique, le mois dernier, afin d'enseigner leur art aux Africains.

Choisis à cause de leurs aptitudes en sociologie, anthropologie et psychologie, ils s'occuperont particulièrement de millions d'Africains qui n'ont jamais vu un film.

Les gouvernements intéressés leur indiqueront à l'avance les sujets d'ordre éducatif, technique, médical ou social qu'ils veulent présenter à la population, et les techniciens détermineront, de concert avec les Africains eux-mêmes, la meilleure façon de présenter ces sujets.

Par la suite, ils enseigneront aux Africains à faire ces films eux-mêmes, mais ce ne sera pas avant longtemps.

L'Angleterre affecte \$80,000 par année à cette entreprise, en vertu de la loi sur la mise en valeur et le bien-être des colonies.

Parmi les membres de l'équipe, on remarque Geoffrey Innes, auteur d'un film d'une heure sur la paralysie infantile à l'international de Venise. Homish Laurie, photographe et scénariste, Norman Spurr, qui a été directeur du service cinématographique du gouvernement nigérien et J.-W. Hewitson, maintenant employé à l'Unité coloniale du film dans le Kenya.

PRESSE D'IMPRIMERIE D'UN NOUVEAU MODELE

Une grande presse d'imprimerie, d'une centaine de pieds de long, d'une hauteur d'environ 25 pieds, en deux étages et pesant 200 tonnes, conçue et construite par des ingénieurs suédois, a été récemment mise en service aux imprimeries de Rotogravyr, une des maisons d'impression les plus importantes de Stockholm, où elle attire l'attention des techniciens par les nombreuses caractéristiques nouvelles qu'elle comporte.

Dix châssis, trois plieuses automatiques et quatre dispositifs de déroulement permettent l'impression simultanée de trois journaux différents, par exemple, trois de 32 pages ou deux de 64 pages et un de 32 pages, avec des possibilités d'impression en couleurs en proportion.

Chaque châssis est équipé d'un cylindre sécheur spécial en cuivre, chauffé électriquement et dont la vitesse est réglable automatiquement tandis qu'il est en mouvement, ce qui est d'une grande importance quand l'encre tend à poisser. Le processus d'impression tout entier peut être dirigé au moyen des boutons de commande de trois tableaux de contrôle, sur lesquels des lampes indicatrices montrent, par exemple, le moment de changer les bobines de papier. Lorsqu'elles fonctionnent, les presses sont enfermées dans des rideaux qui empêchent la fuite des gaz hautement volatiles de l'encre dans la chambre. Des ventilateurs spéciaux chassent ces gaz et l'air de séchage dans un tube collecteur qui conduit à un appareil récupérateur où de 85 à 90% des solvants dont l'encre est formée sont récupérés. La valeur des composants de l'encre ainsi recouverts peut s'élever jusqu'à 8.000 couronnes au cours d'un seul grand tirage.

Les cylindres de la presse sont insérés dans la machine par des chariots à moteur spéciaux. Les rouleaux encres, en partie plongés dans le récipient, sont pourvus d'ébarboirs minces d'acier d'un nouveau modèle qui peuvent être ajustés avec une extrême précision.

Les fabricants, A.B. Hedemora Verkstader, à Hedemora, ont reçu d'acheteurs étrangers la commande de deux presses de ce type et on compte sur de nouveaux ordres venant des marchés étrangers en raison de l'intérêt suscité par les progrès que réalise cette presse d'imprimerie.

NOTRE COUVERTURE

Une association de photographes américains vient de classer Ingrid Bergman au nombre des femmes dont le visage est le plus "exciting". C'est un autre laurier ajouté à la couronne déjà lourde des succès de cette grande actrice norvégienne. Qui n'a pu, en effet, admirer son talent et sa versatilité extraordinaires qui en ont fait l'interprète parfaite des films comme "Notorious", "Gentleman's Agreement" et tout dernièrement, la super-production en couleurs "Joan of Arc"? C'est une étoile que le firmament ne verra pas briller d'ici quelques mois puisqu'elle tourne actuellement en Italie.

Photo R. K. O.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Editeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office at
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

Si Cartier revenait

Quand, d'après les déclarations mensongères d'un guide indien, Jacques Cartier explora le royaume de Saguenay, sa déception fut grande de n'avoir pu trouver le fameux "passage" qui devait le conduire au pays merveilleux des épices et des oiseaux multicolores. Déçu de n'avoir pas rencontré le grand Khan en personne, il ramassa, en guise de consolation, quelques extraits de brillant minerai — "Sait-on jamais", dût-il se dire! — dont, par la suite, on fit des gorges chaudes à la cour de François le "tout François". On se souvient: "Faux comme l'or du Canada". Or, à la lumière des importantes découvertes faites il y a quelque temps dans l'Ungava-Labrador, on serait tenté, par association d'idées, de voir le grand navigateur malouin dans la fable du laboureur et de ses fils. C'était non seulement le fonds qui manquait le moins, mais aussi, et surtout, le sous-sol avec d'immenses richesses. Après tout, le guide indien, dans toute son ignorance, disait infiniment plus vrai qu'il ne pensait, mais il a fallu quatre siècles et de prodigieux essors de la science appliquée pour lui donner raison. On aime aussi à imaginer quelle tête feraient la Pompadour, les marquis poudrés de l'époque et même le si intelligent M. de Voltaire, si on pouvait leur apprendre que les opérations minières de l'Ungava signifieront 10 millions de tonnes de minerai par année au début et 40 millions, éventuellement. Jean Talon qui avait la foi, lui, s'exclamerait bien: "Je vous l'avais dit!" en considérant que dès cet été, on doit commencer la construction d'un chemin de fer long de 360 milles qui reliera les gisements de minerai à la ville des Sept-Iles, sur le golf Saint-Laurent. Pour ce qui est d'André-Marie Ampère, qui ne s'est probablement jamais soucié du Canada, il ne fait pas de doute que l'aspect hydro-électrique de ce développement minier de l'Ungava lui ferait tourner les yeux de ce côté-ci de la grande mare. C'est que, le parlement de la province de Québec travaille à faciliter la construction de grandes usines génératrices au coût de \$35,000,000 à Eaton-Canyon-Falls, à 90 milles au nord de Burnt-Creek, soit le centre de toute l'activité minière en question. Pour revenir à Jacques Cartier qui a consacré toute sa vie à la mer, on peut dire que ce développement minier comporte un aspect qui retiendrait particulièrement son attention puisqu'une autre perspective, c'est la destinée de la paisible ville des Sept-Iles qui deviendrait d'ici quelques années un port de mer à eau profonde, ouvert d'un bout à l'autre de l'année.

Un autre qui se réjouirait bien de cette grande entreprise, c'est Sir Wilfrid Laurier qui n'avait pas dit tout à fait faux en déclarant que "Le XXe siècle serait le siècle du Canada." Il a sans doute exagéré dans son enthousiasme bien légitime, mais rien n'empêche que les événements commencent à estomper le sourire des marquis de son temps, car de tout temps, il y eut des marquis qui ne pouvaient que sourire. Et la moitié de ce siècle n'est pas encore écoulée... Qui vivra verra! En attendant, on en a beaucoup vu depuis vingt-cinq ans, et tout indique qu'on en verra plein la vue dans ce royaume de Saguenay qui avait tant hanté l'imagination de Cartier, malgré qu'il n'y découvrit ni épices, ni villes pavées d'or.

G. D.

Ne tuons pas la poule...

La manne du tourisme débordera bientôt chez nous. Dans un mois, à compter de cette date et même avant, des voitures aux plaques multicolores sillonneront routes, villes et villages du Québec. A l'avance, hôteliers, aubergistes, restaurateurs, garagistes, boutiquiers se frottent les mains en tournant les yeux du côté de la ligne quarante-cinquième. Du pays de l'Oncle Sam,

comme des neuf autres provinces de notre Dominion, des gens avides de nouveau, c'est-à-dire de quelque chose de différent de leur "déjà vu", viendront chez nous en quête d'impressions, de *quaintness*, comme ils disent. Tout cela est bien, tout cela est beau, mais en attendant, il n'est pas inopportun de nous demander si on se prépare convenablement pour ne pas les décevoir. Peut-on affirmer que chaque intéressé comprend intelligemment le côté affaires que signifie pour lui, cette joyeuse, pacifique et lucrative invasion? Ceux qui voyagent chez nous et qui observent un tant soit peu peuvent en douter, et on nous pardonnera certainement d'en préciser la principale raison sans détour. A Québec et dans la région, soit au cœur même de notre industrie touristique, ce n'est pas sans un étonnement mêlé d'amertume qu'on constate les lents mais sûrs outrages infligés à la physionomie canadienne-française de notre province qui, en l'occurrence et comme chacun sait, est notre poule aux oeufs d'or. Tous ces noms comme ceux de *Sunshine Tourist Rooms*, *Golden Canary Restaurant*, *White Star Ice Cream Parlor*, *Orleans Tourist Shop*, *Old Valley Inn*, etc., etc., apparaissent comme autant de verrues sur un visage par ailleurs sympathique que le touriste lui-même, et le premier, regrette de voir ainsi défiguré. En remontant la vallée du Saint-Laurent, le voyageur note une aggravation. Montréal, qu'on nomme pompeusement *la deuxième ville française du monde*, prend graduellement l'aspect anonyme d'une de ces grandes villes du Middle-West américain. Observons en passant un cas parmi tant d'autres: dans un restaurant italien où l'on y fait bonne chère à l'abri du "coup de fusil", où la clientèle et le personnel parlent couramment le français, le menu est rédigé en anglais. Pourquoi? On serait bien en peine de le dire, mais ce qui est certain, c'est que, inconsiderément, on jette une note dissonante dans une atmosphère qu'on chercherait en vain à Toronto ou à Halifax. Même symptôme inquiétant dans nos Laurentides si fréquentées. Pour notre part, nous avons vu, au nord de Montréal, un coin charmant avec une hôtellerie joliment appelée *Auberge du Côteau* et qu'on a rebaptisée du nom de, disons *St. Canut Lodge*. On voit bien là, par cet exemple, une sorte de désir inconscient de s'américaniser à l'encontre du sens commun, sinon de l'intérêt bien compris.

Ce rôle d'hôtes qui, pour notre très grand avantage, nous échoit à cause des circonstances historiques et en raison de notre position géographique, requiert donc un sens de psychologie que nous devrions cultiver avec méthode. Le premier publiciste américain venu nous dirait carrément que le point essentiel consiste non pas à nous donner une figure d'emprunt mais, bien au contraire, à souligner avec goût, avec art, nos caractéristiques propres. C'est la simplicité même. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'américaniser, mais de refranciser, et même de franciser tout court, et ici comme en tant d'autres choses, ce doit d'abord être l'initiative de chacun. On conçoit, par ailleurs, que l'individu, en cette importante matière, s'attende à recevoir des directives éclairées et, à cet égard, il convient de rappeler que l'Office provincial du tourisme, la Société Saint-Jean-Baptiste et autres groupements poursuivent en ce sens un excellent travail et qu'ils sont à la disposition des intéressés.

Que chacun nettoie son devant de porte et toute la rue sera propre, dit le proverbe. Le même sens s'applique ici: que chacun voie à la conservation du visage français de la province et notre industrie touristique n'en profitera que davantage. La routine, l'à peu près, le snobisme conscient ou non de l'américanisation sont des moyens assurés de faire machine arrière. Cela revient à dire aussi que, sans le vouloir, on consentirait à tuer cette poule aux oeufs d'or qu'est notre tourisme. Il est encore temps d'y penser, pour cet été et tous les étés à venir.

G. St-O.



POINT DE RENCONTRE

Les derniers Grecs sont-ils en Corse?

Par JEAN FINOIS

(Exclusif au "SAMEDI")

A Carghèse, petit village de Corse, le visiteur est frappé de la dualité ethnique d'une population qui s'entend on ne peut mieux. C'est, en quelque sorte, une petite synthèse du monde latin et du monde grec remplie du plus haut intérêt.



QUAND j'ai quitté Ajaccio pour prendre la route de Calvi, je me proposais d'admirer la côte occidentale de la Corse, le golfe de Porto illuminé de soleil et les calanques de Piana rougeoyantes en plein midi. Je suis tombé sur Carghèse à l'improviste, et j'ai eu le coup de foudre. Je vous assure que cette cité en vaut la peine.

Elle est bâtie en amphithéâtre, à cent vingt-cinq pieds, au-dessus du niveau de la mer, au pied d'une petite montagne. Non loin de là, "le fleuve" Liamone se prélassait paresseusement dans la campagne, avant de se décider à se jeter dans la mer, au nord du golfe de Sagone.

L'agglomération de Carghèse est riche, propre, coquette. Elle a d'ailleurs obtenu "le prix du village modèle". Une grande plaque de pierre, bien exposée aux yeux du passant, ne lui laisse pas ignorer cette distinction honorifique, aussi flatteuse pour la cité que glorieuse pour ses habitants. Contrairement à beaucoup d'autres bourgades corses, Carghèse n'ignore aucun des bienfaits confortables de la civilisation contemporaine. C'est pourtant dans ce bourg "avancé" que j'ai retrouvé l'antiquité la

plus véritable. Car le village moderne se double d'une cité antique.

J'ai d'abord remarqué que les gens du pays, moins gesticulateurs que la moyenne des Corses, avaient des gestes mesurés, d'une harmonie toute particulière. Je suis entré au café et j'ai été servi par un garçon remarquablement beau. Son type attique était d'une rare pureté. Il avait un véritable profil de médaille. J'ai eu honte de lui commander un pernod bien tassé et j'ai presque failli lui demander de poser devant moi un cratère à large bord et une amphore d'hydromel.

Plusieurs paysans étaient attablés non loin de moi. Ils ne parlaient pas français, mais le langage qu'ils employaient n'était pas le patois corse. Tout à coup, un mot frappa mon oreille : "Thalassa", est le plus vieux des convives, désigna la mer d'un geste sans équivoque. Pas d'erreur possible : ils parlaient grec, un grec bien déformé sans doute, bien mâtiné de corse... mais encore reconnaissable. Étais-je dans le Péloponnèse? J'en étais presque à me le demander... Je me suis approché des paysans et je leur ai parlé. J'avais lu sur le Guide bleu

Ci-contre, de haut en bas, scène qui pourrait s'intituler: la rencontre de l'Orient et de l'Occident. En effet, on voit ici ensemble, devisant avec beaucoup d'amabilité, le Père Chapet, pope et le Père Mattéi, curé. — Toujours dans ce même village de Carghèse, une procession orthodoxe. Au drapeau de l'église, et aux images saintes se mêlent les fusi's et la poudre typiquement corses. — Procession, encore, de l'église grecque. Les enfants de chœur sont revêtus de leurs tuniques de fêtes, chatoyantes et gais. Noter, près de l'arbre, leurs petits concitoyens du rite latin qui contemplant avec une curiosité bien enfantine le déploiement de cette cérémonie haute en couleurs.



Ci-contre, cérémonie du baptême à l'église grecque. Le néophyte qui a pleinement conscience de ce qui se passe n'a pas du tout l'air rassuré. — Extrême droite, on voit ici le Père Chapet, Savoyard d'origine et pope de l'église orthodoxe de Carghèse dans un décor qu'à première vue, on prendrait pour grec.



que Carghèse était une ville grecque, mais j'ai voulu avoir les détails. Le vieillard a pris un ton très homérique pour me raconter l'histoire de ce pays.

C'est à l'origine la petite ville de Kolokythie, dans le Péloponnèse, qui fut la patrie des habitants de Carghèse. Contrairement à beaucoup d'autres Grecs, les habitants de Kolokythie avaient un sens très poussé de la pureté de leur race et de la supériorité de leur civilisation. Ils conservèrent leur originalité à travers les siècles, car ils se mariaient entre eux, ignoraient les étrangers, et maintenaient intactes les plus anciennes traditions ancestrales. Cet ostracisme et ce repliement leur valurent toujours l'hostilité plus ou moins manifestée des différents maîtres de la région, Vénitiens d'abord, Turcs ensuite. En 1676, cette hostilité se transforma en persécution violente. Les habitants du pays se décidèrent à fuir et demandèrent à la République de Gênes un territoire à cultiver quelque part dans ses possessions. Les Génois leur accordèrent quelques arpents de terre en Corse.

Quand les Grecs arrivèrent en Corse, ils étaient sept cent trente fugitifs, représentant

cent dix familles. Ils fondèrent sur la côte occidentale, les bourgs de Paomia, Rivenda et Salonia, non loin de l'emplacement actuel de Carghèse.

On aurait pu croire que les Grecs de Carghèse, isolés au milieu du pays corse, n'allaient pas tarder à s'assimiler, à briser les liens avec leur patrie d'origine et à perdre tout leur particularisme. C'était mal connaître leur vitalité et leur opiniâtreté. Malgré des compromissions inévitables, ils ont su sauvegarder l'essentiel de leur originalité.

Des costumes de type grec apparaissent encore à Carghèse dans certaines cérémonies. Pendant longtemps, la langue grecque a été non seulement parlée, mais enseignée dans une école que Métaxas lui-même mettait un point d'honneur à entretenir. Cependant, l'autonomie des habitants de Carghèse ne se marque pas seulement dans l'habit et le dialecte, elle se manifeste encore dans la religion.

Devant une grande esplanade, se dressent deux églises rivales : l'église catholique romaine regarde l'ouest, mais, juste en face d'elle, de l'autre côté d'un ravin, l'église grecque érige son clocher quadrangulaire. Sa décoration in-

tériure est très particulière. On peut encore y voir des inscriptions grecques sur les confessionnaux et les fameuses icônes, emportées de Grèce, et sauvées pendant l'incendie de Paomia parce que cachées au creux d'épaisses murailles.

Les deux églises ont été pendant des années, et demeurent encore, dans un certain sens, le symbole même de la vie de Carghèse. Une partie de la population était catholique, l'autre partie n'avait pas coupé les ponts avec le catholicisme, mais pratiquait le rite grec et obéissait au "Pappas" de Carghèse, personnage tout puissant, bien que théoriquement rattaché au diocèse d'Ajaccio.

Ces fidèles du rite grec sont aujourd'hui peu nombreux à Carghèse. Cela ne veut pas dire que toutes les traditions grecques se perdent. Certaines, au contraire, sont demeurées vivaces. Et sans bâtir sur elles, comme Charles Maurras dans Antinéa, les théories fumeuses d'un nouvel Héliénisme, on peut admirer la force de survie de l'atavisme grec. Leur histoire est belle et valait la peine d'être contée.

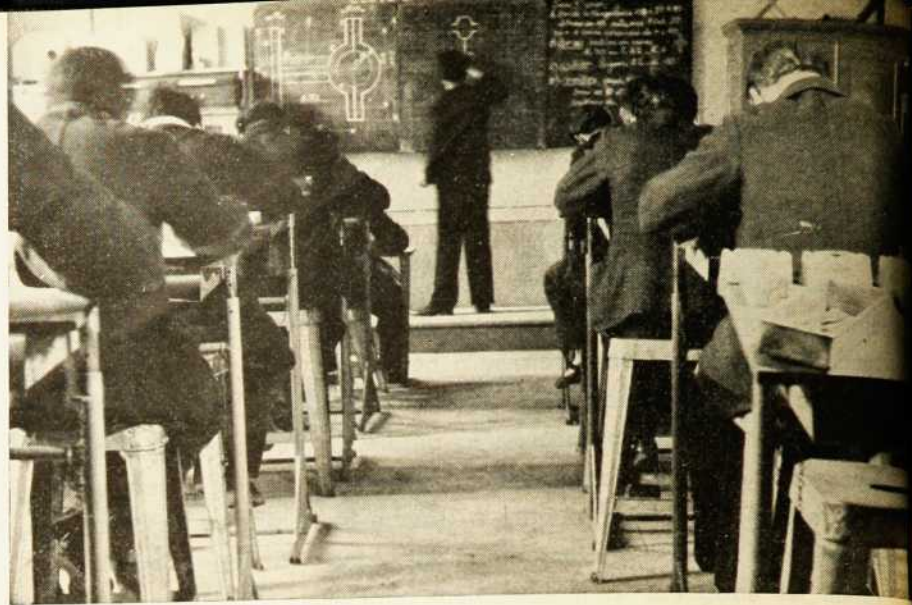
Copyright by A.L.A.

Ci-contre, vue à vol d'oiseau du petit village de Carghèse, sur le territoire de Paomia, en Corse. On y compte une population de huit cents habitants, deux églises et c'est un des villages les plus agréablement construits de France. Quand les Grecs arrivèrent en Corse, ils étaient sept cent trente fugitifs, représentant cent dix familles. Ils fondèrent, sur la côte occidentale, les bourgs de Paomia, Rivenda et Salonia, non loin de l'emplacement actuel de Carghèse.





Pendant les récréations, les jeunes détenus ont le droit de se distraire comme ils l'entendent. Ceux-ci, pour l'instant, jouent aux cartes. On peut voir qu'il n'est pas défendu de fumer, car ce pénitencier des enfants perdus n'a pas, comme on pourrait croire, le caractère d'un bagne. C'est qu'ici, et selon un plan rationnellement établi, on vise plutôt à la rééducation, tâche ingrate qui, à la longue, donne des fruits. Les physionomies ne sont pas toujours rassurantes, mais les apparences sont souvent trompeuses.



Ce professeur enseigne la mécanique. La plupart des détenus suivent les cours qui sont facultatifs. On peut lire, au-dessus du tableau noir, cette devise qui ne doit pas marquer de faire réfléchir les pensionnaires: "Le Travail élève l'homme, il l'ennoblit". Chaque jeune détenu trouve dans cette maison la possibilité d'apprendre un métier qui fera de lui, plus tard, un homme libre et, par conséquent, heureux. Cette classe paraît bien paisible et elle l'est généralement. On y remarque quelquefois des sujets brillants.

ANIANE

Pénitencier des enfants perdus



SITUÉ à une vingtaine de milles de la ville languedocienne de Montpellier, dans les gorges de l'Hérault, Aniane serait un petit village sans histoire s'il ne comptait une maison de correction, c'est-à-dire une "école de réforme". On parle encore, dans tout le pays, de la rébellion de 1937. A cette époque, Aniane était un de ces "bagnes d'enfants" dont l'opinion accusait les sévices.

Les bagnes d'enfants ne sont plus. On les a aujourd'hui remplacés par des maisons d'éducation surveillée. Il n'y a plus de gardiens, mais de jeunes et compréhensifs éducateurs presque tous recrutés dans la classe enseignante.

Cependant, Aniane demeure la maison des "fortes têtes".

C'est là qu'on offre aux délinquants mineurs rétifs à toute tentative de redressement leur dernière chance avant d'entrer dans la vie. Car, soumis ou insoumis, on les libère tous à 21 ans, sauf les condamnés de droit [Lire la suite page 34]

Ci-contre, la division spéciale où sont détenus les jeunes condamnés de droit commun. — Ci-dessous, l'aumônier d'Aniane reconforte les détenus et leur apporte, avec la consolation de la foi, le secours de son immense bonté.



LA VIE AGRICOLE

Beauce et Frontenac

Par PAUL BOUCHER, D. Sc. S.

IMPOSSIBLE d'évoquer la Beauce sans penser immédiatement à la rivière qui la traverse par le centre, pour serpenter ensuite à travers le comté de Frontenac, vers sa source, le superbe lac Mégantic. lui-même alimenté des rivières Arnold, Spider et Victoria, filles du Mont Gosford. La Chaudière — le Nil de la Beauce — coule des eaux calmes, mais torrentueuses, par moments, au point de jeter la terreur chez ses riverains, avant d'aller s'engouffrer dans les "chaudières" de Breakeyville et de Charny. Notons immédiatement que du point de vue social et économique, la Beauce et l'est de Frontenac se rattachent plutôt à la ville de Québec, alors que le sud et l'ouest de Frontenac ont des relations plus régulières avec Sherbrooke.

Limités par la ligne américaine, vis-à-vis le Maine, et entourés des comtés de Compton, Wolfe, Mégantic, Lotbinière et Dorchester, le quadrilatère Beauce et le triangle Frontenac ont ensemble une superficie totale de terre de 1,598,720 acres, dont 1,066,283 sont subdivisées en fermes et où seulement 420,261 acres sont défrichées — soit moins de la moitié de l'acrage concédé dans la Beauce, et à peine le cinquième de celui de Frontenac. Il y reste donc d'importantes surfaces boisées.

Tout le long de son parcours, la Chaudière, au lit feuilleté d'ardoise, se grossit de plusieurs cours d'eau comme les rivières du Loup, Famine, Gilbert, Grande-Coudée, et autres qui serpentent dans les replis des Appalaches distribuées sur toute la région. Il y a donc trois reliefs principaux : un plateau ondulé et rocailleux, d'une altitude moyenne de 1200 pieds, d'innombrables coteaux — les fameux coteaux beaucerons — qu'encadrent les collines appalachiennes, et où se glissent de nombreuses vallées et vallons d'une fertilité remarquable.

Le climat de la région est plus rigoureux qu'à Québec, Sherbrooke et Montréal : dans la vallée de la Chaudière, une moyenne de 110 jours sans fortes gelées; sur le plateau, au plus 90 jours. Ceci limite un peu la production par rapport aux régions mentionnées plus haut, mais permet tout de même une culture diversifiée : maïs fourrager hâtif (hybride), légumes et variétés hâtives de céréales, graminées ordinaires et petits fruits que l'on cultive ailleurs dans la Province.

La population totale des comtés de Beauce et Frontenac est passée, au recensement de 1941, à 76,669 âmes, dont 59,588 de population rurale. 47,365 âmes y vivent sur 9,016 fermes, et cela dans la proportion de trois pour la Beauce et deux pour Frontenac.

La population urbaine de la région est groupée dans cinq centres principaux, qui se répartissent comme suit : St-Georges (population 8,300), Lac-Mégantic (6,000), St-François ou Beauceville (5,100), Ste-Marie (3,800), enfin St-Joseph (3,500).

Dans tous ces centres et dans quelques villages voisins, il y a de nombreuses industries. En 1945, une centaine d'établissements manufacturiers de Beauce et Frontenac ont payé en gages et salaires \$1,855,329, et fabriqué une valeur brute de \$5,742,921. Ces produits sont variés; il s'agit surtout de l'industrie du bois et de ses sous-produits, de l'amiante, de la pierre de construction (comme le granit de Frontenac qui revêt les murs de l'Oratoire St-Joseph du Mont-Royal et ceux de la basilique de Ste-Anne de Beauceville), et puis des fabriques diverses de chaussures, tissus de soie et laine, vêtements, etc.

Le domaine agricole de la région est constitué de 9,016 entreprises d'une valeur de \$32,167,558. (au recensement de 1941), et dont la récolte de 1940 était évaluée à \$8,176,925. — la Beauce y contribuant pour à peu près le double du comté de Frontenac, qui reste boisé dans une plus grande proportion.

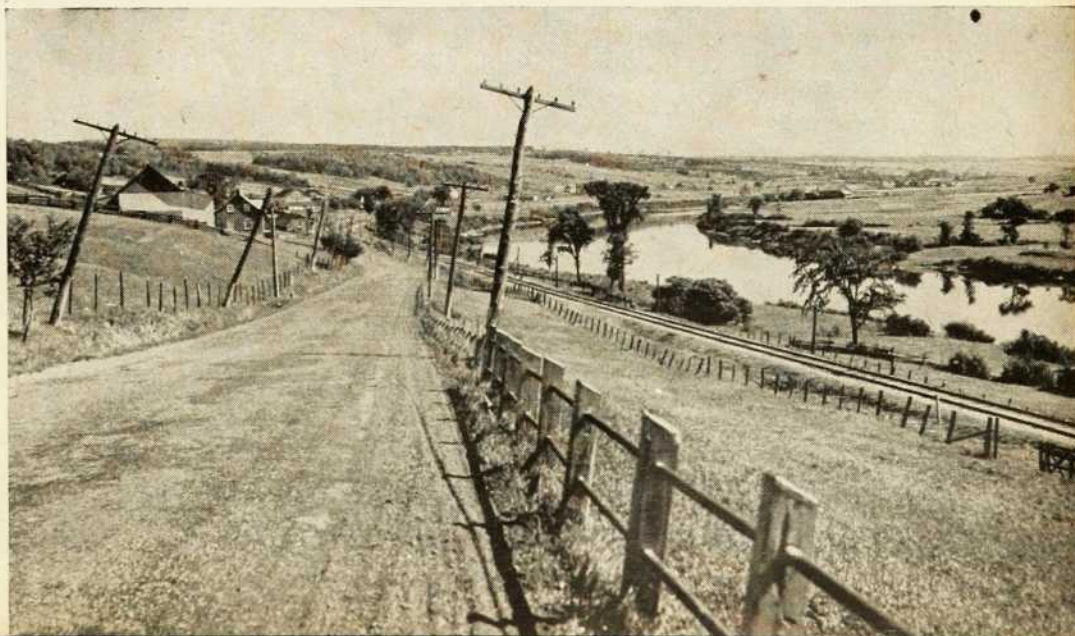
Le revenu agricole de cette région provient de cinq sources principales, par ordre d'importance : l'industrie laitière, l'élevage du mouton et du porc, la fabrication du sirop d'érable, le commerce du bois et des chantiers.

Le lait et la crème produits dans la région sont livrés à 83 fabriques dont une cinquantaine de beurrieres. En 1947, la production du beurre a été de 5,860,418 livres; celle du fromage, 785,937 livres, et cela surtout en pays beauceron.

Du point de vue élevage, le grand succès régional est celui du mouton, le comté de Beauce expédiant le plus d'agneaux sur les [Lire la suite page 34]



Ci-dessus, de haut en bas, l'église et le vallon de La-Patrie, limites du comté de Frontenac. — Beurrierie et bureaux de la Coopérative Agricole Lac-Mégantic. — La vente du bois est l'une des grandes sources de revenus de la région. Surtout du bois de construction et de chauffage. En voulez-vous? — Ci-contre, paysage typique de la Beauce. Le calme de cette région et la fertilité de son sol caractérisent ce beau coin de la Province. Photos Service de ciné-photographie.





Roman policier

L'HOMME

I — Oscar Palan entre en scène

ALLONS bon... Le démarreur est coincé. Robert Lacelles avait prononcé ces mots entre haut et bas. Il alluma une cigarette et considéra la voiture. C'était un ennui qui n'arrivait pas souvent. Lacelles, d'habitude, veillait à ce que tout fût impeccable.

Mais les choses elles-mêmes ont leurs caprices, à croire qu'elles possèdent une âme obscure et taquine. Lacelles s'était arrêté pour quelques instants sur cette route, et au moment de repartir, après avoir regagné son siège, constatait que la pédale de démarrage refusait de fonctionner.

Inutile d'essayer la manivelle. Il n'ignorait pas que tout le système était bloqué provisoirement.

A cela un seul remède, lorsqu'on se trouvait loin d'un garage. Secouer le véhicule, lui donner un balancement d'avant en arrière, ou encore latéral.

Mais il faut croire que le démarreur avait des intentions bien précises de refus d'obéissance, car ce fut en pure perte que le conducteur essaya de le mettre en marche.

— Alors — marmonna Lacelles — il ne reste plus qu'à pousser l'auto jusqu'à ce que j'arrive à une descente...

En effet, par le fait même de la pente, il parviendrait à embrayer le moteur et tout se rétablirait dans l'ordre, en roulant. Mais voilà, où y avait-il une descente ?

Il se trouvait sur la route circulaire de Versailles à Choisy-le-Roi, peu après le carrefour de la Belle-Epine. Depuis la Croix-de-Berny, il avait grimpé une bonne côte, celle qui passe devant la prison de Fresnes.

Il regarda autour de lui. La route ordinairement assez fréquentée était déserte. Même pas un charroi de paysan.

— Oui — conclut-il — un bon kilomètre de plat avant d'aborder la descente sur Choisy...

En général, pour pousser une voiture, il faut être deux. L'homme de tête maintient le volant par la portière ouverte, pendant que son compagnon s'active à l'arrière.

— Ça ne va pas être drôle...

Certes Lacelles était vigoureux. Il parviendrait à se débrouiller. Seulement ce qui aurait été un simple petit désagrément s'il avait eu quelqu'un pour l'aider, allait se changer en une corvée pénible. Et il faisait chaud... Le soleil de juillet tapait dur, déjà, à neuf heures du matin...

Que faisait-il à neuf heures du matin sur cette route ? Cela eût fort intéressé l'inspecteur Jolivet, son « ennemi » intime, s'il avait pu le rencontrer.

Mais il ne s'agissait pas de Jolivet pour le moment. Il fallait pousser la voiture.

Lacelles grilla une deuxième cigarette. Puis une troisième. Il ne paraissait pas très décidé. Peut-être du secours lui tomberait-il du ciel ? Cependant la route était toujours déserte...

Ah ! non !... Une silhouette apparaissait là-bas, dans le lointain. L'homme se rapprocha progressivement. Lacelles qui avait entamé sa quatrième cigarette, lui fit des signaux.

L'homme apparut et s'arrêta. Lacelles le regarda. Il avait une apparence bizarre... Démodée. Oui, c'était cela, démodée. Il portait un costume dont la coupe, aux yeux avertis de Lacelles, remontait au moins à deux ans. Et ce costume, pourtant, n'était pas usé.

Il était surtout fripé, comme s'il était resté très longtemps plié sans soins. Une casquette tombait jusqu'aux oreilles. L'homme avait un paquet ficelé n'importe comment, et fait de gros papier, sous le bras. Quant au visage...

Une face blême où les yeux s'enfonçaient, dans le creux des orbites. Entièrement rasé. Deux rides profondes se creusaient sur les joues, en arc de cercle, de chaque côté du nez assez proéminent.

DE FRESNES

Par HENRY-MUSNIK

Une mine de diamants dans la région du Matto-Grosso, au Brésil, peut susciter des convoitises féroces, et les répercussions d'un savant complot sont quelquefois lointaines et très mystérieuses comme on verra dans ce récit.

Deux yeux gris et froids. Très froids. Tout ceci, Lacelles l'avait vu d'un seul coup d'oeil, en trois secondes. Il était habitué à juger très vite. Il avait même eu le temps de se faire une opinion sur l'inconnu.

Celui-ci s'était donc arrêté, et avait touché du doigt le bord de sa casquette. Lacelles, avec un sourire, expliqua :

— J'ai besoin d'un coup de main pour pousser ma voiture, jusque là-bas... Une petite panne... Après, ça ira tout seul.

Il précisa son affaire. L'homme murmura :

— Avec plaisir, Monsieur...

Il s'était exprimé d'une façon courtoise, révélant de l'éducation.

Cinq minutes plus tard, l'auto se trouvait en posture de lancement sur la descente. Lacelles tira son portefeuille et alla y prendre un billet de cinquante francs, lors que l'homme refusa d'un geste.

— Non, merci... Ça ne vaut pas ça... Mais en revanche, si vous le permettez, je vous demanderai de me déposer dans la première ville où vous passerez...

— Ah, vous allez à Choisy-le-Roi ?

L'autre haussa les épaules.

— Je vais partout et nulle part...

Il parlait calmement. Lacelles lui trouvait presque un ton docte, voire compassé.

— Je me rends à Paris, reprit Lacelles. Si vous voulez, je puis vous emmener jusque-là...

— Je vous remercie, Monsieur. J'accepte.

Le moteur ronronna comme l'avait anticipé le conducteur. La voiture était redevenue souple et obésissante.

On atteignit Choisy-le-Roi, Lacelles demanda :

— Vous voulez rentrer à Paris par la porte d'Italie ?

— Cela m'est totalement égal, Monsieur...

— Bon. Nous ferons donc un petit détour... Je présume que vous avez du temps devant vous...

— Oui. Enormément de temps.

Lacelles traversa le pont, continua jusqu'au carrefour Pompadour, bifurqua vers Bonneuil...

— Il fait beau — dit-il allégrement — autant se promener, n'est-ce pas ?

— Comme vous voudrez, Monsieur.

Le conducteur sourit, se tut pour un instant, et tendit son étui à cigarettes. L'autre hésita. Il fit un signe amical :

— Mais si... Prenez... Ça doit vous sembler bon, maintenant !

L'inconnu ne releva pas cette remarque et alluma sa cigarette. Lacelles le regarda du coin de l'oeil.

— C'est long, deux ans, hein!... Cela fait bien deux ans, je crois ?

Son compagnon lança une bouffée très longue et lente. Il inclina la tête de haut en bas et répondit :

— Exactement deux ans, aujourd'hui même... Je vois que vous avez compris, Monsieur... Ce n'est pourtant pas inscrit sur ma figure !

— Si. Justement. C'est inscrit sur toute votre personne. Mais n'y voyez aucune intention offensante de ma part. Et remettez votre casquette, vous pourriez prendre froid avec le vent de la course.

L'homme avait, en effet, posé sa casquette sur ses genoux. Il avait la chevelure tondue de très près. L'air qui s'engouffrait à travers le cadre du pare-brise ouvert avait déjà provoqué un éternuement discret chez lui.

— Vraiment, vous n'avez nulle part où aller ? reprit Lacelles.

L'homme ne répondit pas tout de suite. Il dit, finalement :

— Si. Peut-être... Mais pas aujourd'hui.

— Alors — fit Lacelles — tout va bien... Je vous emmène chez moi.

Il mit le cap directement sur la capitale.

Une demi-heure plus tard, l'homme était assis en équilibre sur le bord d'une chaise, son paquet sur les genoux, et sa casquette sur le paquet.

Lacelles avait déposé sur un guéridon, un plateau d'argent chargé d'une bouteille de porto ainsi que de deux verres qu'il remplît.

Les yeux gris de cet invité imprévu avaient papillotté à son entrée dans l'élégante garçonnière. Mais ils avaient vite repris leur calme.

— Il est inouï, ce type-là, songeait Lacelles. Le flegme britannique est zéro à côté du sien.

— Voyons — dit-il tout haut, en tendant un verre — nous disions — dit que vous êtes sorti de Fresnes, ce matin... Libéré, naturellement ?

L'autre but une gorgée.

— Oui, Monsieur. Libéré. Après deux ans. Comme vous l'aviez présumé.

— Vous avez un petit pécule ?

— Vingt-trois francs soixante-dix...

— Comment ? Après deux ans ? Pas davantage ?

— Non, Monsieur... J'ai utilisé le reste...

— Et vous aviez refusé mes cinquante francs, sur la route ?

— Imaginez que je les ai dépensés pour me faire véhiculer jusqu'ici et que je vous aie offert le porto...

Lacelles éclata de rire et regarda longuement le personnage.

— Comment vous appelez-vous ?

— Oscar Palan, Monsieur...

Il prit une nouvelle gorgée, et demanda :

— Si je puis me permettre, Monsieur, puis-je m'enquérir des raisons de... de cette extraordinaire mansuétude à mon égard ? Je n'ai jamais eu l'heur d'être connu de vous, je ne suis pas un être intéressant, en principe, je suis, ainsi que vous venez de le constater vous-même, un libéré de prison, après avoir purgé une peine de deux ans et... je... enfin, vous comprenez, Monsieur, le sens de ma curiosité, si j'ose m'exprimer ainsi ?

Lacelles mit les mains dans ses poches.

— Savez-vous que contrairement à ce que vous affirmez, vous êtes extrêmement intéressant ? Et sympathique, par-dessus le marché ?

— Je ne suis pas sympathique, Monsieur... Je n'ai

pas une tête qui puisse inspirer des sentiments agréables. On m'a dit une fois que j'avais une tête de momie. Je ne l'ai jamais oublié...

— Une tête de momie ! Oh, mais...

— C'est absolument vrai, Monsieur... Ne vous donnez pas la peine de me consoler... Jamais je ne me suis si bien regardé dans un miroir que depuis ce jour-là... Et comme j'ai une certaine dose de bon sens en même temps que de philosophie, j'en ai convenu avec moi-même, une fois pour toutes...

— Vous êtes bachelier, au moins ?

— Licencié ès lettres, Monsieur... J'étais professeur de littérature et d'anglais avant ce... cette fâcheuse aventure...

Lacelles eut un mouvement amusé.

— Comme moi ! C'est-à-dire que je suis licencié aussi, et que je parle l'anglais... Sans compter d'autres langues. Seulement, je n'ai jamais eu l'occasion de professer...

Il remarqua qu'Oscar Palan ne posait aucune question.

— Très discret et bien élevé, par surcroît... conclut-il mentalement.

L'homme s'était levé.

— Je ne veux plus abuser de votre exquise hospitalité, Monsieur... Je vous remercie infiniment, et...

— Mais non, mais non. Vous n'allez pas partir comme ça... Vous m'avez dit, tout à l'heure, que vous n'aviez rien de pressé...

Oscar Palan toussota.

— J'ai réfléchi... Il y a une visite que je dois faire sans plus de retard...

— Une compagne peut-être ? Vous êtes marié ?

Pour la première fois depuis que Lacelles avait rencontré Oscar Palan, il vit une expression marquée sur ce visage de momie. Une expression de haine et d'horreur.

— Ah, non... Pas de femme !

Il reprit son impassibilité, et murmura :

— La seule femme qui ait quelque valeur à mes yeux est ma mère...

Lacelles proposa :

— Si nous allions voir, tous les deux, madame votre mère ?

— Impossible, Monsieur... Parce que...

Il toussota derechef et acheva :

— Elle est femme de ménage. Depuis que j'ai été arrêté, elle est sans ressources. C'est moi qui la faisais vivre... Et je me demande, même, comment elle a pu résister à cette besogne qui la tue... Elle a soixante-cinq ans...

— Et qu'est-ce que vous allez faire, à présent ?

— Je ne sais pas, Monsieur... Il faut que je réfléchisse.

Lacelles vint s'asseoir en face de Palan.

— Ecoutez-moi bien, dit-il. Je vous ai dit tout à l'heure que vous m'étiez sympathique. Vous me l'êtes davantage encore... Voulez-vous entrer à mon service ?

Oscar Palan planta son regard dans les yeux de Lacelles.

— Vous avez besoin d'un professeur de... ?

— Non. J'ai besoin d'un compagnon. Il y a longtemps que j'y pense. Mais auparavant, nous allons nous occuper de votre maman. J'ai — heu — une certaine aisance. Croyez-vous qu'elle accepterait d'habiter une maison de retraite ? Ne m'interrompez pas... Si la chose vous offense, mettons que ce que

[Lire la suite page 13]

LES ROSES DE SAADI

*J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les noeuds trop serrés n'ont pu les contenir.*

*Les noeuds ont éclaté. Les roses, envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.*

*La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encor en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir !*

Marceline DESBORDES-VALMORE

LEUR BOULOT

Nouvelle sentimentale par J. Joseph RENAUD

Il arrive que la misère des acteurs est semblable à celle des poètes : quelquefois très grise, quelquefois dorée . . .

Il s'agit d'avoir un peu de chance, d'avoir vingt ans et d'avoir confiance en l'amour . . .

HÉLAS! non, chérie, je n'ai rien trouvé! Pas le moindre engagement en perspective, même dans n'importe quel bouiboui... J'ai fait toutes les agences, de Baret à Isaac... Je suis resté pendant deux heures au café des artistes en quête de travail, tu sais: "la plage", boulevard Poissonnière... deux heures debout devant la terrasse pour ne pas dépenser une consommation... Je suis passé dans trois théâtres où l'on répétait, pour voir s'il restait un bout de rôle. Rien!... On doit aux fournisseurs et c'est dans huit jours le terme. Tu as fait un beau coup le jour où tu as consenti à devenir ma femme!

Elle se précipita sur ses genoux et l'embrassa tendrement, longuement. Ils formaient un joli groupe dans leur chambrette un peu mansardée dont la fenêtre ouverte montrait l'étendue de Paris. Elle, actrice aussi, vingt ans; lui vingt-trois.

— Mon aimé, comment peux-tu parler ainsi?... Est-ce que tu regrettes?... Moi, pas!... Oh! non, chéri!... Quand nous avons décidé de nous marier tout de suite, de ne pas laisser la pauvreté retarder notre bonheur, nous savions commettre une adorable imprudence. D'ailleurs, les quelques milliers de francs que nous avions économisés l'un et l'autre, nous semblaient une fortune!... Que nous avons donc été heureux au cours des deux ou trois petites tournées que nous avons faites ensemble!... Ensuite, à cause de la crise du théâtre, les cachets se sont faits rares. En avons-nous passé des auditions, partout!... on prenait notre adresse; on promettait de nous écrire...

— Maintenant, nous sommes dans la nécessité. Moi ce n'est rien, mais toi!... Toute seule, tu te serais débrouillée...

Elle éclata d'un rire plein de jeunesse et d'optimisme.

— La chance reviendra, mon chéri... elle revient toujours quand on ne doute pas d'elle. Justement, tantôt, j'en ai eu!... Oui, à force de chercher, j'ai trouvé une place pour moi: des leçons de diction, et pas dans un endroit quelconque: à la pension La Bruyère, cette belle pension pour jeunes filles qui est rue Cortambert. Oh! des leçons à prix modeste, car ce sont les élèves elles-mêmes qui paieront sur leur petite bourse. Je serai prise de onze heures du matin à huit heures du soir, parce que les classes sont différentes et les jeunes filles ne sont pas libres à la même heure. Cela nous permettra d'attendre... Je commence demain matin. Cela ne m'empêchera d'ailleurs pas de chercher un engagement de théâtre...

— Ma chérie, comment puis-je admettre que ce soit toi, toi seule, qui fasses marcher le ménage?...

Elle eut encore son joli rire.

— Enfin, reprit-il, je vais peut-être trouver quelque chose, moi aussi...

Le lendemain, à onze heures, il la conduisit jusqu'à la lourde porte massive de la pension La Bruyère.

Le soir, il l'attendait sur le pallier de leur sixième.

— Moi aussi, ma chérie, j'ai trouvé du boulot. Tu avais raison de croire en la chance!... Voilà: je vais faire du doublage au Paramount. C'est entendu. Tu sais, les films étrangers auxquels on met du dialogue français?... Eh bien, je serai l'une des voix. Oh! pas de vrais rôles... des pannes et encore quand il y en aura. Je serai là-bas toute la journée mais on me garantit un minimum chaque semaine. Heureusement que je n'ai pas mis au clou ma bécane, parce que Paramount, c'est au fond de Joinville... et s'il fallait payer le métro...

— Bravo, mon amour!... Je savais bien!... Moi, aujourd'hui, ça a marché convenablement: j'ai donné quelques leçons. Oh! ce n'est pas fatigant... des petites jeunes filles. A deux, j'ai fait dire Rosine, du *Barbier de Séville*... A une autre, Agnès... A deux soeurs, des Anglaises, j'ai donné Armande et Henriette; elles sont drôles à entendre dans le Molière, avec leur gros accent...

...A la fin de la première semaine, ils réunirent leur gain. Cela faisait dans [Lire la suite page 30]

Dessin de
JEAN MILLET



DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

QUELLE VERITE !

L'argent a-t-il tant de pouvoir? C'est à y croire, si nous nous basons sur les agissements de certains supposés sportsmen, qui ont récemment spéculé honnêtement sur le prix des billets d'entrée pour les joutes éliminatoires de la Coupe Stanley, au Forum. Dans quelques hôtels, on a vendu des billets de \$2.75 au prix de \$10. et plus. Honteux, sans plus! Si nous avions voix au chapitre, nous enverrions au cachot, pour un terme de 20 ans, ceux qui se rendent fautifs d'un semblable délit...

Dans une réunion quelconque, posez la question: "Nommez les plus grandes figures du monde?" Et toujours on vous citera les mêmes noms: Jésus-Christ, Pasteur, Beethoven, Goethe, Leonard de Vinci, Dante, Michel-Ange, Confucius, Socrate, et un bon nombre de savants qui ont aidé à l'amélioration de leurs contemporains. Vous pourrez, alors, observer que tous ceux-là, tous ces flambeaux sont morts loin d'être riches. Très rarement, à moins d'être lèche-botte, on ne vous cite comme un grand homme, un homme riche à cause de sa richesse.

Les plus grandes choses n'ont généralement été accomplies que par des hommes aux ressources pécuniaires limitées, non pas par ceux qui ont, dans leur garde-robe, une quinzaine d'habits de toute couleur, payés de \$100 à \$125 chacun. N'en concluons point que l'individu doive renoncer à la recherche du confort pour les siens comme pour lui-même. L'argent, s'il est un bon serviteur, est un mauvais maître, surtout lorsque l'on s'efforce à soutirer de \$10 à \$15 pour un billet d'entrée aux spectacles sportifs, homologué à \$2.00 ou \$3.00.

Ne l'oublions pas. Ce sont les pauvres gens qui ont propagé le christianisme, contre quoi les plus atroces persécutions ont demeuré impuissantes, il y a presque vingt siècles. Le silence même fut inopérant. La richesse, acquise crapuleusement, est trop souvent un frein, dont s'accommoderait mal l'artiste, l'inventeur ou l'homme de génie.

Il faut bien se comprendre. Il n'est aucunement question de mépriser la fortune honorablement acquise. Ce serait mépriser un effort humain honnêtement mené, et rien n'est plus loin de notre pensée. Nous voulons tout bonnement — serions-nous naïf à ce point? — qu'il soit proposé, à nos légitimes ambitions, d'autres buts souvent plus nobles, le dévouement à l'intérêt du public sportif, pour la majorité recevant des salaires variant de \$25 à \$40 par semaine. Ces petits salariés sont ceux qui encouragent le plus nos sports professionnels. Croyez-le ou non!

"L'argent a tué plus d'âmes que le fer n'a tué de corps." C'est ce qu'a écrit, il y a déjà longtemps, Valter Scott. Ce n'est pas l'argent en lui-même qui est un mal. Beaucoup de gens l'emploient à des oeuvres utiles et généreuses, que nous ne saurions trop louer. Mais les spéculateurs sur les billets de hockey ont, généralement, des joueurs de la fameuse "bar-out" volante, des parasites, etc., etc.

Ce qui est dangereux, nocif, pour l'âme, dans les circonstances précitées, c'est l'amour exagéré de

ous saviez, sans doute, que le sport des grosses quilles, aux Etats-Unis, était une industrie de près de sept milliards de dollars. Donc, une affaire des plus importantes au pays de l'Oncle Sam, à un double point de vue: sportif et commercial. Vous avez, sous les yeux, l'équipe américaine de grosses quilles qui a réussi le plus fort pointage à cinq hommes, soit 2968 points, au récent tournoi de grosses quilles des Etats-Unis, tenu à Atlantic City, N. J. L'équipe était composée des joueurs suivants: Dom Suraci, Ed Botten, et Sid Baum. Puis, le fameux quilleur Mort Lindsey, capitaine de l'équipe, trois fois vainqueur du Tournoi, et félicite Charles Treuter, à droite. Coïncidence étrange, le total du pointage réussi par cette équipe correspond à l'âge du plus jeune, Dom Suraci, 29 ans, à celui de l'ainé, Mort Lindsey, 68 ans. Au cours de ce récent tournoi, Bernard Rusche, 32 ans, étudiant en droit de l'Université de Cincinnati, a réussi le plus fort total en trois parties, soit 716 points, faisant le record de 709, détenu par Howard Faket, de Grand Rapids, Michigan.

l'argent pour lui-même, c'est — tenez-vous les oreilles bien droites — de l'harpagonisme. Comme a dit Molière, ces "microbes" ne donnent pas, mais prêtent seulement le bonjour et le bonsoir, à des prix usuraires! Il serait plus que temps de nous en débarrasser, en rendant de beaucoup plus sévère la punition qui leur est imposée, de nos jours. Ça viendra! Pour qui sait attendre. La queue de notre chien est bien venue...

CHOSSES ET AUTRES

■ On a tout lieu de croire que Frank Selke, gérant-général du Forum, nommera sous peu un instructeur en chef, qui s'occupera de tous les clubs-fermes du Canadien, comme la chose se fait dans nombre de clubs des ligues de baseball majeures. Sans aucun doute, le choix tombera sur l'ancienne étoile du Tricolore, Toe Blake. Peut-on faire mieux? Nous ne croyons pas la chose possible... Voilà qui va battre en brèche les théories des gens supposés intellectuels qui ne présentent pas du tout le baseball organisé des ligues majeures. Ford Frick, président de la Ligue Nationale, a déclaré que, depuis 30 ans, aucun joueur des grandes ligues n'a mérité un séjour au pénitencier. Sur les 30,000 joueurs des ligues majeures, depuis près de 50 ans, seulement onze d'entre eux furent rayés des cadres des ligues majeures, à la suite d'actes malhonnêtes.

■ Les amateurs du sport de St-Jean, Terre-Neuve, la dixième province du Canada, veulent à tout prix la construction d'un vaste Arena à glace artificielle. S'ils obtiennent un amphithéâtre semblable qui leur fut promis, depuis 4 ou 5 ans, par certains politiciens, il n'y a aucun doute que St-Jean fera, alors, partie d'une ligue de hockey. Toutefois, il faudra que ce circuit soit cent pour cent amateur, car les Terre-Neuviens ne voient pas d'un bon oeil les athlètes professionnels, tout comme les Russes, d'ailleurs...

Il est à parier qu'avant cinq ans le microbe du professionnalisme se gagnera un petit coin dans quelques grandes villes de Terre-Neuve, maintenant que

les promoteurs des sports, même eux, savent que Terre-Neuve est devenue une province canadienne.

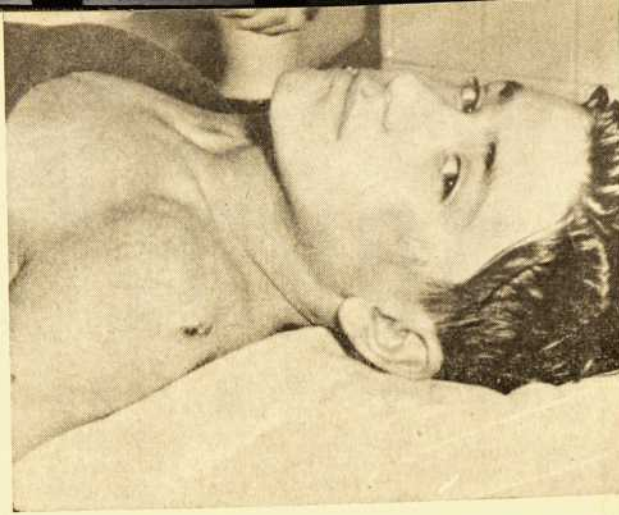
■ Il ne sera pas sans intérêt de dire quelques mots sur la course classique annuelle de 500 milles en automobile d'Indianapolis, qui sera disputée bientôt. Un tas de détails sont à retenir. Nous résumons l'essentiel: Indianapolis compte, en temps normal, un peu plus de 400,000 habitants. A l'occasion de cette course annuelle, elle reçoit environ 200,000 spectateurs... Cette piste mesure deux milles et demi, se compose de deux lignes droites d'un mille et de deux longs virages à peine relevés. Son revêtement est en brique... Avant de participer à cette épreuve, qui donne plus de \$30,000 au gagnant et plus de \$15,000 au second, tous les conducteurs d'automobile de vitesse sont soumis à un examen médical des plus sérieux, comparable à celui que l'on fait subir aux pilotes-aviateurs, en temps de guerre. Lorsque le coureur n'a pas encore prouvé sa valeur comme conducteur, il est obligé de passer un cours d'habileté. La voiture de course est aussi l'objet d'un examen minutieux, dans tous ses organes essentiels. Si toutes les conditions de sécurité pour l'homme et la machine ne sont pas remplies, le départ est refusé, limitant par là, au strict minimum, les risques encourus dans cette épreuve de vitesse des plus dangereuses. Ainsi en a décidé le capitaine Eddie V. Rickenbacker, l'As des As de l'aviation américaine pendant la grande guerre de 1917, qui fut président de l'autodrome Speedway d'Indianapolis.

■ Chaque jour, dans la grande capitale française, Paris, il y a un tas de gens qui décident de se retirer de cette vie parisienne qu'ils jugent factice, mais chaque fois ils manquent de courage. Nous croyons qu'il en sera de même du fameux joueur de hockey, d'origine polonaise, Elmer Lach, du Canadien, qui entend entrer sous sa tente pour de bon, à la suite d'une série de blessures à la mâchoire. Lorsque le gérant-général Selke lui offrira un salaire de \$10,000, au mois d'octobre prochain, Elmer Lach se laissera, certes, fléchir sans trop de difficultés, si son maxillaire redevient normal.





Ci-dessus, à l'aéroport de La Guardia, le capitaine JOHN McGEOGHEGAN prend soin d'ANNA et d'IRA LENKO et de JOHN KERIS, qui font partie de groupes familiaux récemment arrivés aux Etats-Unis. Selon un récent programme d'immigration, 205,000 réfugiés seront ainsi transportés dans la république américaine.



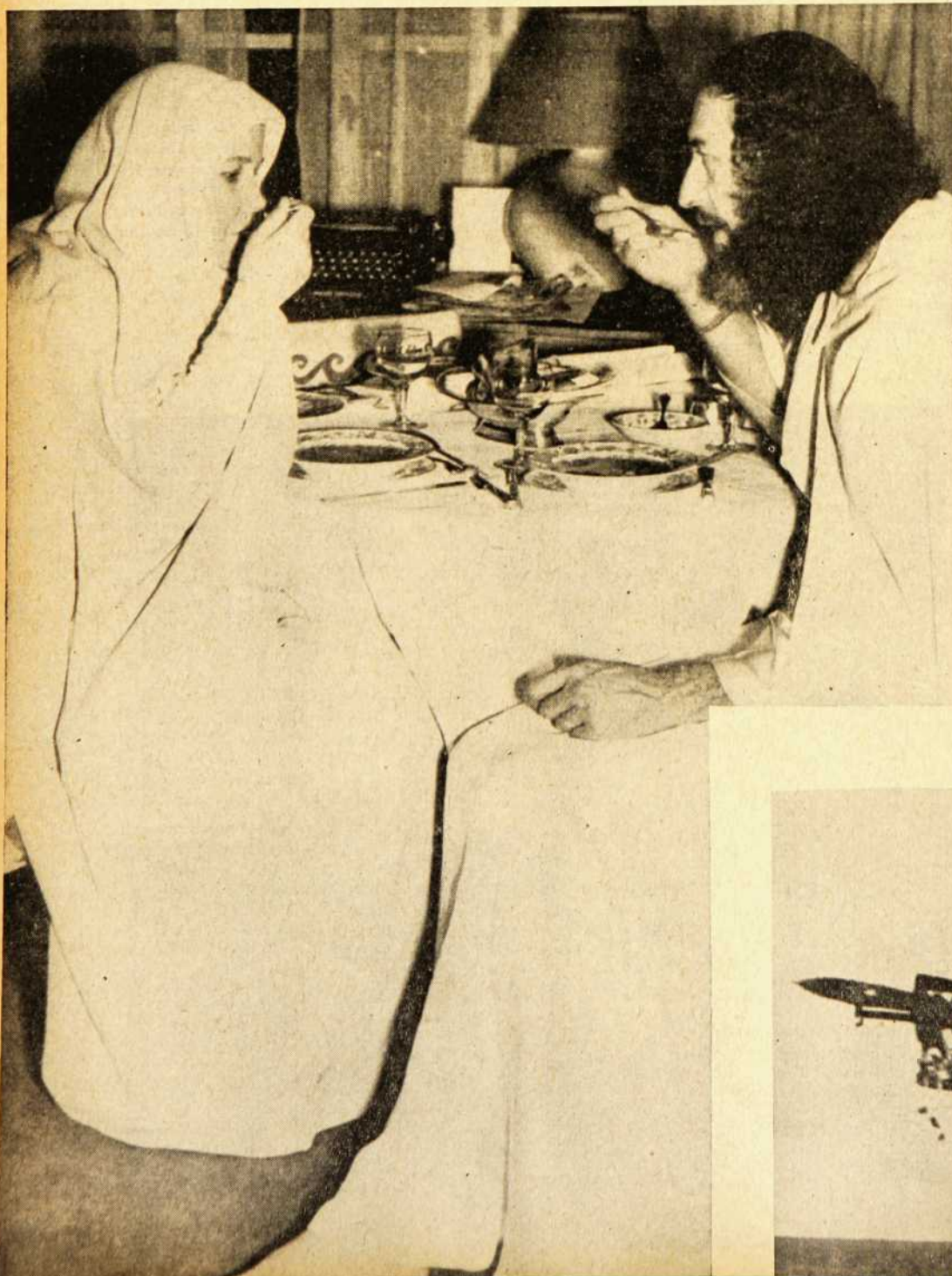
Ci-dessus, le jeune DONALD CAREY, âgé de 13 ans, étendu sur un lit d'hôpital de St-Louis, a tout le temps qu'il lui faut pour méditer sur l'imprudence qu'il y a à être trop intime avec les ours polaires. Il a été très grièvement blessé, alors qu'il avait commis l'imprudence de grimper sur le haut d'une cage du jardin zoologique et de laisser pendre ses jambes à l'intérieur.



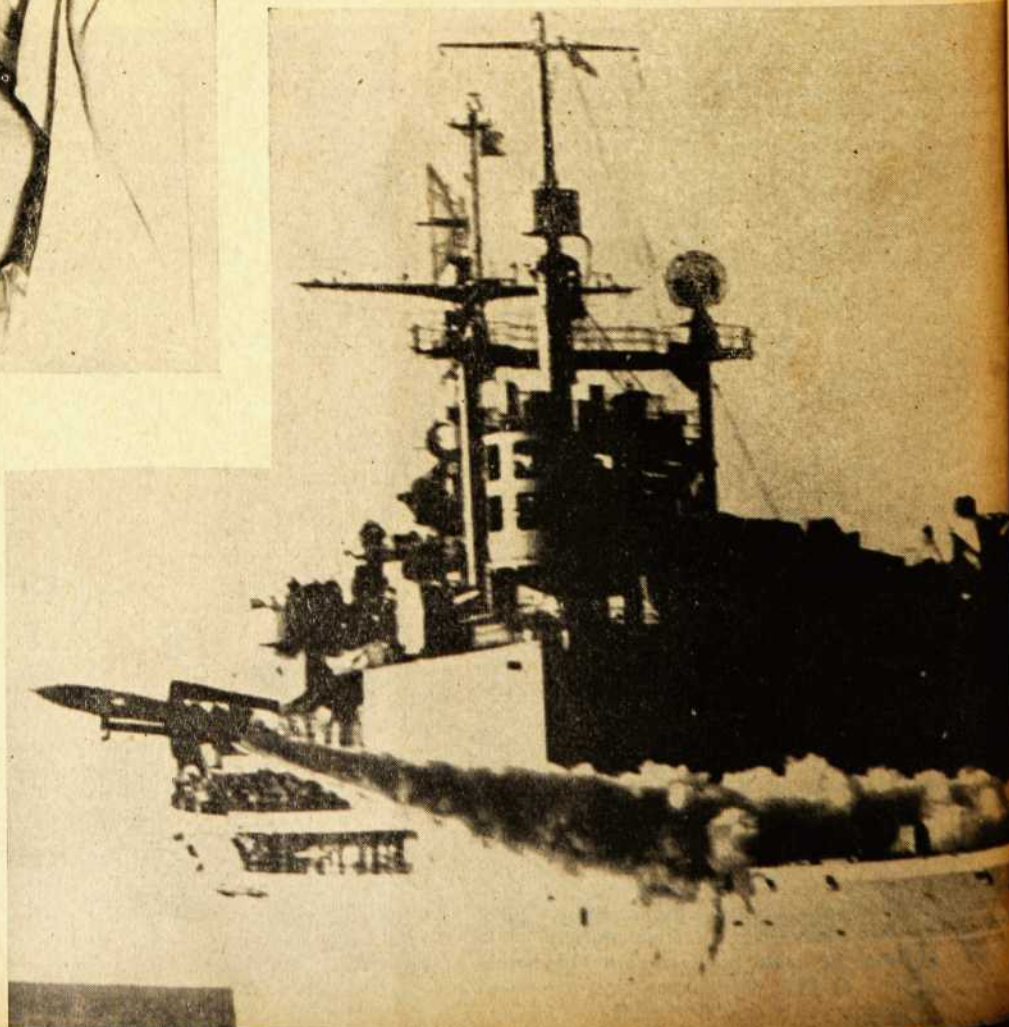
Ci-dessus, à Berkeley, en Californie, MME COOPER s'inquiète de la dépense alimentaire de ses onze petits chiens danois, qui se développent rapidement et dont l'appétit augmente en proportion de la taille. Leur mère a eu quinze chiens d'une même portée; un seul est mort et trois ont été vendus.

Ci-dessous, une scène photographiée dans une suite de l'Hôtel Claridge, à Londres. L'évangéliste américain, barbu et aux longs cheveux, KRISHNA VENTA, surnommé LA VOIX, est en train de déjeuner avec sa femme, RUTH, vêtue comme à l'ordinaire, d'un costume religieux. Ce missionnaire, d'un genre bien spécial, se décrit comme un HUMBLE DE CE MONDE, qui peut tout de même occuper une suite qui se loue \$300. par semaine. A cause de leurs vêtements étranges, le couple n'a pas été admis dans la salle à manger du Claridge. Venta assure qu'il a vécu il y a 1,900 ans, et ne se reconnaît aucune nationalité.

ÇA et LA ^{par} L'IMAGE



On a vu, il y a quelque temps, qu'un projectile genre fusée avait été adapté du museau d'un rapide avion de chasse. Cette fois, ci-dessous, on est témoin, par la photo, d'une expérience du genre, mais à bord d'un navire de guerre, le "Norton" de la marine américaine. Cependant, il convient de noter que cette expérience du lancement d'une fusée à bord d'un navire ne s'est pas faite qu'en vue des possibilités d'attaque. En effet, on calcule qu'à l'aide de ce projectile, dans sa trajectoire, on pourra mieux mesurer les rayons cosmiques et l'effet des champs magnétiques terrestres dans la région de l'Equateur. Va sans dire que ces expériences s'enregistreront à de très hautes altitudes, en haute mer.



L'HOMME DE FRESNES

[Suite de la page 9]

je paierai pour elle ne sera qu'une avance de fonds remboursable par vous-même, plus tard...

Les lèvres de Palan tremblèrent imperceptiblement.

— Quel sera mon rôle exact auprès de vous, Monsieur ?

— Mettons... Homme de compagnie. Il y a bien des demoiselles et des dames de compagnie ! fit-il gaiement.

Il tendit la main.

— Cela vous va ? Dans ce cas, ne perdons plus de temps et allons annoncer la bonne nouvelle à votre mère.

Oscar Palan était devenu encore plus pâle que de coutume.

— Au fait — reprit Lacelles — vous ne vous inquiétez pas de ce que sont mes occupations dans la vie ?

— Non, Monsieur... Cela m'est totalement égal...

— Pourquoi ?

— Parce que je ne vois qu'une chose : vous avez un grand cœur, vous êtes un homme à impulsions généreuses, vous me recueillez, moi qui sors de prison, vous allez assurer le bonheur futur de la seule personne qui, jusqu'à présent, m'ait importé dans le monde...

— Pourquoi ce « jusqu'à présent » ?

— Parce que, désormais, il y a vous aussi, Monsieur...

Lacelles vit deux larmes tomber sur les joues de Palan. Celui-ci essuya et s'excusa :

— La première fois que je pleure, Monsieur, depuis deux ans... Cela ne m'arrivera plus.

Lacelles tenta l'expérience qu'il médisait depuis le début.

— Dites, Palan. Si l'on venait vous dire que... que je suis un escroc, un gentleman-cambrioleur, bref, que je vis aux dépens de la société, que feriez-vous ?

— Je casserais la figure du bavard, Monsieur.

— Mais, si c'était vrai, pourtant ?

— Je la casserais encore plus complètement, Monsieur. Pour qu'il ne le répète pas à d'autres...

Oscar Palan acheva, après avoir tousoté, une fois de plus :

— Pour moi, vous êtes le patron... Et c'est tout !

Lacelles lui broya les doigts. Entre parenthèses, il se rendit compte que Palan possédait, lui aussi, une force insoupçonnée.

— En route ! dit-il. Nous arriverons à peu près à temps pour inviter Mme Palan mère à déjeuner. Mais non, Palan, vous ne rêvez pas, ce n'est pas la peine de vous pincer sans arrêt...

II — Oscar Palan se confie

VOILÀ une bonne journée de vécu, dit Lacelles. Je ne suis pas mécontent... Et vous, mon ami ?

Oscar Palan, toujours aussi flegmatique, répondit :

— Il serait malséant de vous contredire, Monsieur...

Lacelles avait magnifiquement fait les choses. Mme Palan, grâce à lui, avait retrouvé son rang social. Il l'avait tirée de l'enfer où elle se débattait depuis la catastrophe qui l'y avait précipitée.

Finis, le taudis sombre, finies les corvées exténuantes et lui permettant tout juste de quoi vivre. Finies les humiliations et les larmes brûlantes versées, le soir avant de s'étendre sur le pauvre petit lit de fer, dans sa mansarde.

Mme Palan avait pris possession, dans l'après-midi de la garde-robe complète fournie par Lacelles, et l'avait accompagné au nouveau domicile choisi par le généreux garçon.

Une chambrette riante dans une grande maison blanche, au milieu d'un parc, à Auteuil. Lacelles avait tout arrangé avec la direction de cette maison de retraite privée et versé le montant de plusieurs années d'avance.

Délicat jusqu'au bout, il avait accordé une véritable rente viagère à Mme Palan. Sans aucun calcul, il s'était offert le luxe d'une bonne action jusqu'au bout. Ce n'était qu'au retour, avec Oscar Palan, qu'il s'était soudainement rendu compte de la portée de son geste. Il en eut un sourire intérieur.

— Dire que je vais tirer profit d'un mouvement désintéressé !...

Effectivement, il avait senti qu'il venait de s'attacher, de la manière la plus solide qu'on pût imaginer, ce compagnon dont, le matin même, il ignorait encore l'existence.

Lui aussi, Oscar Palan, était transformé. Il portait un costume à ses mesures, et non plus les effets passés à l'échelle de Fresnes qu'il avait abandonnés en arrivant à la prison pour les retrouver en sortant.

— Dans quinze jours — assura Lacelles — vos cheveux auront repoussé dru, et il ne vous restera plus qu'un mauvais souvenir...

Ils se trouvaient dans le studio, où Lacelles avait fait apporter un excellent dîner d'un restaurant voisin.

Le café pris — préparé par le protégé de Lacelles, qui faisait preuve d'une grande adresse — une boîte de cigares fut ouverte. Palan fuma avec délices.

— Si vous me contiez, maintenant, votre petite histoire ? proposa le gentleman-cambrioleur.

— Je ne sais si vous allez me croire, Monsieur, mais — Palan hésita — j'ai été condamné pour quelque chose que je n'avais pas fait.

— Mais je vous crois sans peine, Palan !... Le monde est ainsi fabriqué. Il y a beaucoup de pauvres bougres qui paient injustement, alors que des gens comme moi, qui font les quatre cents coups, se promènent, invulnérables et se moquent de la police...

— J'espère, Monsieur, que pour vous cela durera toujours. Amen...

Lacelles se mit à rire.

— Vous n'avez pas de rancune contre la société, remarqua-t-il.

— J'ai beaucoup de philosophie, Monsieur... Je vous l'ai dit...

— Je vous écoute, Oscar... Vous voulez bien que je vous appelle Oscar ?

— Cette marque d'amitié m'honore, Monsieur... Moi, je vous demanderai l'autorisation de vous appeler patron.

Palan tira une nouvelle bouffée bleue et la lança dans l'espace.

— J'étais précepteur du fils de M. de Borrès, reprit-il.

— M. de Borrès ? Le banquier ? fit vivement Lacelles.

— Oui, patron... Vous le connaissez ?

— De réputation, naturellement... Il possède le château de Bois-Rond. Du côté de Boissy-Saint-Léger...

— Oui... C'est bien cela. Du reste, j'habitais ce château de Bois-Rond. C'est là que c'est arrivé...

Il fit un geste sobre.

— On a cambriolé une pièce. J'ai été accusé. Et condamné...

— A quelle époque exactement ?

Palan donna une date. Lacelles hochait la tête. Pas étonnant que rien, dans sa mémoire, ne vint éveiller quelque chose. Il était à l'étranger, en Hollande, où il avait séjourné quelque temps après une chaude alerte qu'il avait due à l'inspecteur Jolivet.

En général, Lacelles se rappelait tout ce qui avait trait à un vol quelconque dans une propriété de l'importance du



“Vous n'allez pas me faire ça !”

ET POURTANT, il lui faisait cet affront, et délibérément. Il se récusait au dernier moment, quelques heures avant cette soirée qu'elle attendait avec impatience et pour laquelle elle avait fait de grands frais de toilette.

Il se dérobaient maintenant sous des prétextes qui lui paraissent futiles.

Elle se souvient maintenant combien il s'était montré distant lors de leur dernière rencontre. Qu'avait-elle bien pu dire pour mériter d'être traitée de la sorte ? Qu'est-ce qui lui valait cet affront aujourd'hui ? Plus elle se creusait la tête pour s'expliquer sa conduite, plus elle s'éloignait de la vérité.

En êtes-vous bien sûre ?

Une mauvaise haleine (halitosis*) est un péché sans rémission... un obstacle où viennent se briser les plus grandes amours. C'est une affection sournoise dont on se rend rarement compte soi-même. Elle se manifeste un jour pour disparaître aussitôt le lendemain.

Moralité, ne vous fiez jamais à votre haleine. Pourquoi vous exposer à des ennuis aussi graves quand l'Antiseptique Listerine constitue une agréable

précaution élémentaire contre les dangers d'incommoder son prochain.

Une précaution élémentaire

Vous rincez simplement la bouche avec l'Antiseptique Listerine et voilà que votre haleine devient aussitôt plus fraîche, plus douce et moins susceptible d'incommoder autrui. Non pas seulement pour quelques secondes... ou quelques minutes... mais pendant des heures !

Pour être vraiment à votre avantage, ne recourez pas à des moyens de fortune. Mettez toute votre confiance dans l'Antiseptique Listerine, cette précaution élémentaire et durable. Employez-la matin et soir et avant toute rencontre, importante ou non.

La plupart des cas de mauvaise haleine cèdent aussitôt à l'Antiseptique Listerine. Quant aux cas d'origine organique, consultez votre médecin.

LAMBERT PHARMACAL CO. (Canada) Ltd.

Avant toute rencontre

L'ANTISEPTIQUE LISTERINE
pour être à votre avantage

P. S. — Avez-vous essayé le nouveau Dentifrice Listerine à la Menthe, prescription dentaire à triple effet ?

Fabrication canadienne

château de Bois-Rond. Même si cela s'était passé plus de deux années auparavant.

— Il a de très jolies collections, là-bas, dit-il.

— Oui... Des bijoux anciens... La plupart d'origine espagnole. Vous êtes bien renseigné, patron.

Lacelles approuva de la tête. Fichtre oui, il était bien renseigné. C'était son métier de l'être. Et le château était noté quelque part dans ses papiers intimes pour une visite, un jour ou l'autre.

— Et ce sont ces collections que ?

— Non. Pas du tout. On a pénétré dans la chambre d'un cousin de M. de Borrès. Il était en visite chez son parent. On l'a dévalisé !

— Mais comment en est-on venu à vous accuser, Oscar ?

Palan examina la cendre de son havane, la fit tomber avec le petit doigt et releva la tête, montrant sa face de momie.

— Je vais être obligé de vous importer avec une histoire personnelle, dit-il.

— Vous m'intéressez immensément, Oscar.

— Très heureux, patron... Je vous ai révélé ce matin que j'ai horreur des femmes. Cela date de cette époque. Auparavant, c'était précisément le contraire. Les femmes, c'étaient le défaut de ma cuirasse.

Lacelles eut un sourire fugitif.

— Je vous comprends, patron, reprit Oscar, imperturbable. Avec une tête comme la mienne, n'est-ce pas !... Vous qui êtes beau garçon, vous avez un point de vue différent. Eh bien, je vous étonnerai en vous disant que j'avais des aventures... On ne peut imaginer ce qu'on a trouvé — et souvent — qui...

Il haussa les épaules et termina brusquement :

— Enfin, vous me comprenez. C'était sans doute une sensation inédite, avec un homme comme moi !

« J'avais donc remarqué que la nouvelle demoiselle de compagnie de Mme de Borrès semblait s'intéresser à ma personne. Bref, j'obtins un rendez-vous. Elle habitait à l'étage au-dessous...

« Sa chambre était dans le même couloir que celle où on avait installé le cousin. Dans le corridor suivant, c'était la chambre de M. de Borrès. Et à côté, celle de Mme de Borrès. Les deux époux vivaient en bonne intelligence, mais chacun chez soi, la nuit.

« L'heure du rendez-vous était un peu après onze heures. Nous avions choisi ce moment parce que nous savions que Mme de Borrès était couchée, ainsi que tous les domestiques.

« J'avais entendu dire, à M. de Borrès, après le dîner qu'il resterait dans la bibliothèque avec son cousin pour converser. Ceci nous arrangeait car, ainsi, ledit cousin ne m'entendrait pas circuler dans le corridor. Je devais, en effet, passer devant sa porte pour atteindre celle de Mlle Simone.

« Je descendis à pas de loup. Je me dirigeai vers la chambre où je me croyais attendu...

Lacelles qui avait écouté, jusqu'alors, sans rien dire, émit une réflexion à mi-voix :

— Aïnsi vous n'êtes même pas parvenu jusqu'à elle ?

— Non, patron. Tout était très bien combiné, vous en jugerez...

Il continua de parler de sa voix posée, sans le moindre éclat, mais aussi, sans monotonie. Il avait l'air d'un conférencier.

— Il y a longtemps de cela, mais les détails sont gravés dans mon esprit. Je me revois dans ce corridor, me glissant, en pantoufles, une lampe électrique à la main. Car tout était noir.

« J'arrivai à la porte de Mlle Simone. Je m'aperçus qu'elle était fermée à clef. Ceci me déconcerta. Je manipulai

le bouton, mais en vain. Je grattai le bois, avec précaution, pour l'appeler. Pas de réponse. Ma situation était ridicule.

« Mais je n'insistai pas. Il est dans mon caractère de ne jamais insister. Je retournai donc sur mes pas, j'arrivai au palier.

— Et là, vous vous êtes heurté à M. de Borrès, je parie !

— Admirablement déduit... Oui, je rencontrai M. de Borrès et son cousin qui montaient de conserve. M. de Borrès me demanda, d'un ton que vous imaginez aisément ahuri ce que je faisais là.

« Je répondis par quelque excuse stupide. Je crois que je lui ai dit que je m'étais trompé d'étage. Le cousin se mit à rire. En effet, j'étais en pyjama et on me supposait endormi dans ma chambre depuis près d'une heure.

« Je filai sans demander mon reste. « Ce fut le lendemain qu'eut lieu le tu-hu-bohu. Le cousin avait constaté qu'on avait pénétré chez lui, qu'on avait forcé une de ses valises, etc., etc.

« La police fut convoquée, et un inspecteur de la Sûreté après un début d'enquête immédiat, conclut à ma culpabilité. Bien sûr, il ne pouvait pas deviner... Mais je ne l'oublierai pas de sitôt... Un acharnement, un entêtement. Il s'appelle Jolivet...

— Ah, par exemple ! Comme le monde est petit ! Joseph Jolivet... il ne manquait plus que ça. Mon pauvre Oscar. Votre compte était bon...

— Vous... vous avez eu affaire à lui ?

— Jusqu'à présent, il a contracté je ne sais combien de jaunisses à essayer de m'être désagréable.

— Mais alors, patron, il va me reconnaître chez vous, etc...

— Et puis après ? Vous avez acquitté votre dette, mon ami. Il ne peut plus rien contre vous. Ma foi, je suis doublement content de vous avoir ici sous mon aile tutéaire, désormais.

— Mais ce n'est pas à moi que je songe, patron, c'est à vous !... Je vais vous compromettre de façon désastreuse !

— Brave Oscar de mon cœur. Vous m'auriez conquis définitivement par

cette charmante sollicitude si ce n'avait été fait déjà... Continuez donc votre récit.

— Mon récit ? Il est terminé... On m'avait vu rôder dans le château, on m'avait vu surgir du couloir où était la chambre cambriolée, cela fut suffisant, malgré mes dénégations.

— Le butin ne fut jamais retrouvé ?

— Pas chez moi, toujours, puisque je ne l'avais pas pris...

— Et vous n'avez pas expliqué les raisons de votre promenade nocturne ? Vous n'avez pas parlé de Mlle Simone ?

— Je m'y suis refusé — déclara Oscar dignement — jusqu'au jour où je passai en correctionnelle. J'espérais qu'elle viendrait m'innocenter. Mais j'en fus pour mes illusions. Alors, mon avocat qui n'avait pas la même question de voir que moi, lança cette question dans le débat. Il la fit éter... Ah, pouah ! Elle poussa des cris d'indignation, elle déclara que c'était lui faire injure que de suggérer chose pareille. C'est elle, patron, qui me traita de « face de momie »... Elle prouva qu'à l'heure où je prétendais avoir eu rendez-vous, elle se trouvait chez Mme de Borrès, lui faisant la lecture, car cette dernière l'avait demandée pour lui tenir compagnie. Elle n'avait pas sommeil, ce soir-là. Alors... que dire de plus ?

— Juste, ce soir-là, souligna Lacelles, en écho. Et, mon pauvre Oscar, vous avez été gratifié de deux ans. C'était sévère... Car après tout, il n'y avait pas de preuves palpables. On n'avait pas retrouvé le produit du vol ni chez vous, ni sur vous...

— C'est ce qu'a plaidé mon avocat. Mais on a parlé de préméditation, de ruse, que sais-je... On a réclamé un châtement exemplaire en raison de ma... excusez-moi, de ma valeur sociale. Un a réclamé un châtement exemplaire en raison de ma... excusez-moi, de ma valeur sociale. Un professeur qui a charge d'âme, n'est-ce pas... L'enfant qui m'était confié pouvait avoir été contaminé moralement.

Lacelles eut un sourire affligé.

— Pas de chance, en effet. Et vous

n'avez jamais pensé à ce qui avait dû se passer réellement ? Vous ne vous êtes jamais demandé qui pouvait être le coupable ?

Oscar Palan reposa dans le cendrier ce qui restait de son cigare.

— Mon Dieu, si... J'ai eu le temps durant deux ans, là-bas, à Fresnes. J'avoue que je n'ai pas encore compris. Oh, évidemment, Mlle Simone a joué un rôle. Elle m'a attiré cette nuit-là, pour me faire tomber dans un piège. Je me rends compte qu'il s'agissait de me faire passer pour le voleur...

— Eh bien, alors ! Mais oui, vous y êtes... Elle a travaillé pour le compte d'un complice...

— C'est encore ce que m'a dit mon avocat. J'ai eu beau chercher parmi les domestiques celui qui pouvait avoir commis le méfait, je n'ai pas trouvé. Il n'y avait pas plus de raison d'en soupçonner un plutôt que l'autre...

— Mon cher Oscar — déclara Lacelles — il sera indispensable que je fasse votre éducation. Vous n'êtes pas assez cynique... Certes, vous possédez un sang-froid peu banal, un flegme admirable, un équilibre mental que j'ai tout de suite apprécié, mais il y a encore des côtés de votre caractère qui sont candides.

— Il y a une chose, en tout cas, patron, qui est définitive chez moi... Je me méfie des femmes. Et si j'en entendais une dire la vérité sur un sujet quelconque, je me demanderais immédiatement quel est son but secret en s'abstenant de mentir !...

III — Un déplacement impromptu

ROBERT LACELLES quitta les bureaux de l'Informateur. Il avait passé deux grandes heures dans ce quotidien du matin, à feuilleter les collections.

Il n'avait pas trouvé grand-chose. L'affaire était vieille, et, au surplus, ce n'était, à part prendre, qu'un banal fait divers. Un vol sans mystère aucun, puisque le coupable — n'est-ce pas ! — avait été découvert tout de suite et condamné.

Pas de détails ou si peu... Lacelles ne s'était pas découragé et avait poursuivi ses recherches. Mais s'il n'avait plus rien trouvé en ce qui concernait les événements au château de Bois-Rond, il était tombé sur deux entrefilets qui avaient arrêté son attention de façon caractéristique.

Ils n'avaient aucune corrélation entre eux. Le premier daté d'environ trois semaines après l'incarcération de Palan avait trait à un accident d'automobile. Le second était de nature financière.

Lacelles s'était donné la peine de les recopier intégralement et était reparti, son calepin en poche.

Oscar Palan s'était empressé de faire tout le ménage durant son absence. Lacelles leva les bras au ciel :

— Mais, mon ami, je vous ai jamais demandé ça !

— Je le sais, patron... Cela vous contrarie ? J'avais pensé que vous deviez vous dispenser désormais des services de la concierge !

Manifestement Oscar tenait à se rendre utile. Il s'était de lui-même décerné le rôle d'homme à tout faire.

— Je pars pour Tours, annonça Lacelles. Si le cœur vous en dit...

Bien sûr ! Palan ne demandait que cela. Accompagner son patron partout et toujours.

— Je m'occupe de votre affaire — dit le gentleman-cambrioleur, en cours de route. Je vais vous obtenir la réhabilitation.

Palan répondit avec son calme éternel :

— Je vous en remercie. Mais... est-ce que cela me permettra de continuer à partager votre existence ?

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	6	5	3	7	4	2	6	8	3	5	4	2	5
0	N	S	V	V	D	0	N	0	0	F	0	0	R	Y	U
8	3	7	5	2	6	4	3	5	7	2	4	6	3	5	2
A	N	U	S	E	U	E	N	E	V	Z	Q	S	E	T	M
2	7	4	5	3	6	2	5	4	3	8	2	5	6	3	4
0	E	U	E	Z	I	I	S	I	G	V	N	D	R	E	E
8	5	7	2	6	4	3	5	7	2	5	4	3	6	2	5
E	I	A	S	E	R	N	G	U	0	N	T	E	Z	R	E
2	6	4	7	3	5	6	5	4	3	2	8	2	4	3	5
G	L	V	G	R	D	0	E	0	E	U	U	E	T	U	S
7	5	3	4	6	2	5	3	4	2	8	5	4	2	6	3
A	0	S	R	I	I	N	E	E	L	R	A	A	L	N	M
3	5	2	7	4	3	5	4	2	7	5	3	8	5	2	4
E	M	E	I	I	N	O	D	U	N	U	T	S	R	X	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

RELEVÉ DES AUTOMOBILISTES QUI ONT ACHETÉ DES PNEUS B.F. GOODRICH L'AN DERNIER



L'ÉVITEMENT DES CREVAISONS — "J'ai, une fois, conduit ma voiture 37 milles avec une chambre à air 'Seal-O-Matic' à découvert; je n'ai pas eu de crevaison." "Je suis content d'avoir adopté des B.F. Goodrich." — R. W. Yout, Ottawa, Ont.



PROTECTION SUPPLÉMENTAIRE CONTRE LES ÉCLATEMENTS — "Les meilleurs pneus que j'ai encore eus," dit H. R. Pallock, Toronto, Ont. "Les B.F.G. sont toujours dignes de confiance... avec leurs semelles plus robustes et leur parois plus fortes comme protection supplémentaire contre les éclatements."



PLUS DE MILLAGE — "J'ai adopté B.F. Goodrich afin d'obtenir plus de millage, et je n'ai pas été déçu. Après un long et dur service, les semelles sont encore bonnes." — Don Sinclair, East Riverside, N.B.



ROULEMENT PLUS DOUX — "J'obtiens un roulement plus doux avec des pneus B.F. Goodrich. Ils absorbent mieux les chocs de la route, conservent leur pression d'air réglementaire et demandent peu de soins." — R. Knox Ferguson, London, Ont.



RENDEMENT ASSURÉ — "Depuis 1936 je roule sur des pneus B.F. Goodrich, et j'ai toujours obtenu beaucoup de millage et un bon rendement sans préoccupations." — Peter W. Vaslik, Winnipeg, Man.

3 sur 5

ONT ADOPTÉ

B.F. Goodrich

AU LIEU D'UNE AUTRE MARQUE!

UN RELEVÉ NATIONAL, effectué par une organisation indépendante de recherches, démontre que *trois sur cinq* des automobilistes canadiens qui ont acheté des pneus B.F. Goodrich durant l'année passée, *ont adopté B.F. Goodrich au lieu d'une autre marque.*

Les raisons? Seul B.F. Goodrich peut vous donner cette protection *supplémentaire* contre les éclatements... PLUS un millage augmenté... PLUS un roulement plus doux... avec EN PLUS, L'ÉVITEMENT DES CREVAISONS.

Ses Recherches Maintiennent B.F. Goodrich en Tête du Caoutchouc

B.F. Goodrich maintient un centre de recherches en caoutchouc évalué à plusieurs millions. Ce sont ses recherches qui ont produit la chambre à air "Seal-o-matic" B.F.G. dont les crevaisons se bouchent instantanément... définitivement... *durant la marche.* Les recherches B.F. Goodrich ont produit les composés de caoutchouc plus résistants à la chaleur et à l'usure... les cordes plus fortes... l'amélioration de la carcasse et de la semelle... qui rendent les pneus "Silvertown" B.F. Goodrich supérieurs pour le rendement, la sécurité et la valeur.

Profitez de tous les avantages des recherches B.F. Goodrich. Adoptez B.F. Goodrich et vous conduirez sans préoccupations. *Voyez votre dépositaire B.F. Goodrich dès aujourd'hui.* Vous trouverez son nom dans les pages jaunes de votre annuaire du téléphone.

Pour obtenir un roulement des plus moelleux, demandez les Pneus "Extra Cushion" B.F.G.



FABRICANTS DE PNEUS, DE BATTERIES, D'ACCESSOIRES POUR L'AUTO, DE CHAUSSURES EN CAOUTCHOUC, DE PRODUITS EN CAOUTCHOUC POUR L'INDUSTRIE ET DE KOROSEAL.

Les Fabricants d'Autos, Également, Adoptent B.F. Goodrich

Si votre nouvel auto, camion ou tracteur est chaussé de pneus B.F. Goodrich, profitez du service gratuit d'inspection des pneus de votre dépositaire. Ceci vous aidera à obtenir ce long millage sans ennui qui est intégré dans chaque pneu B.F. Goodrich.

— Vous ne vous doutez pas, Oscar, des émotions que vous allez vous offrir si vous persistez dans cette intention.

— Emotions? Je ne crois pas, patron... Vous savez, ma nature... Je n'ai jamais eu d'émotions pour ainsi dire...

— Eh bien, vous serez servi...

Ils atteignirent la capitale de la Touraine, Lacelles stoppa devant l'hôtel de ville. Il y resta environ une demi-heure. Quand il en ressortit, il déclara :

— Il nous faut aller jusqu'à Saint-Avertin...

La rue Nationale, étroite et animée, puis ce fut le pont sur le Cher et on vira à gauche. L'auto stoppa au-delà de la poste. Palan resta dans la voiture.

Lacelles avait sonné à une porte. Une vieille femme vint ouvrir.

— M. Jean Grosset est là?

— Entrez, Monsieur. Je vais le prévenir...

Il s'assit. Un homme apparut. Il paraissait âgé d'une quarantaine d'années, pas davantage, mais ses cheveux étaient blancs. Et sa manche droite, vide, était épinglée sur l'épaule.

— Bonjour, Monsieur, articula Robert Lacelles. Je m'excuse de vous déranger. Je suis chargé d'une commission par un de mes amis qui habite Rio de Janeiro, au Brésil...

Le regard de Jean Grosset était toujours interrogatif quand il s'installa en face de Lacelles.

— L'ami qui m'envoie — reprit ce dernier — m'avait chargé de me mettre en relation avec M. de Lorme, et je...

— Avec M. de Lorme? Mais... Mais il est mort, Monsieur!

— C'est ce que j'ai appris — dit Lacelles délibérément — à son ancien domicile, à Tours, où je me suis présenté. On m'a parlé d'un accident d'automobile... Mais on ne m'a pas donné de détails. Il paraît que cela remonte assez loin, déjà?

— Je pense bien. Près de deux ans...

— Et on m'a dit qu'à l'hôtel de ville, je pourrais obtenir votre propre adresse, monsieur Grosset... Vous étiez son secrétaire, je crois?

— Oui... Durant cinq ans... Jusqu'à cette catastrophe.

— Voilà pourquoi mon ami de Rio de Janeiro n'avait plus de nouvelles de M. de Lorme.

— Puis-je vous demander de qui il s'agit?

Lacelles avait prévu cette question. Il répondit sans hésiter :

— M. Pedro Vasconcellos...

Ce nom de Vasconcellos était assez courant chez les Portugais et les Brésiliens. Quelque chose comme Dupont ou Durand, chez nous... Jean Grosset chercha dans sa mémoire :

re :

— Pedro Vasconcellos? M. de Lorme a connu plusieurs personnes du nom de Vasconcellos... Je ne vois pas très bien qui est M. Pedro...

— Il communiquera directement avec vous, assura Lacelles, qui fit mine de chercher dans son portefeuille et s'exclama contrarié, qu'il avait laissé l'adresse à Paris.

Il se leva à demi, et se rassit.

— Avant de vous quitter, je voudrais vous demander comment cet accident s'était produit... Vous étiez peut-être avec lui?

— Voilà le souvenir, dit Grosset en désignant son bras manquant d'un mouvement de menton.

Lacelles hocha la tête avec un apitoiement sincère. Grosset reprit la voix assourdie :

— Explosion de moteur... On n'y a jamais rien compris...

Lacelles restait silencieux et immobile. Grosset se passa la main valide sur le front :

— M. de Lorme était en visite chez ses cousins à Boissy-Saint-Léger.

— Oui... Les de Borrès... Je les connais de nom. Mon ami Vasconcellos est également une de leurs relations.

— J'étais resté dans un hôtel à Paris — continua Grosset — et je devais le rejoindre sous quelques jours au château de Bois-Rond... Brusquement, mon patron me téléphona qu'il était obligé de rentrer immédiatement à Tours et que j'eusse à venir le chercher pour prendre place dans son auto...

— C'est lui qui conduisait?

— Oui. Pas de chauffeur. Je me hâtai de le rejoindre. Il était nerveux, sombre... Je me suis toujours demandé s'il n'avait pas eu le pressentiment de ce qui allait arriver...

Une voix de femme interrompit. C'était la personne qui avait ouvert à Lacelles.

— Tu oublies, Jean, qu'il y avait eu ce cambriolage...

— Ah, oui... Tu as raison, tante. On avait dévalisé M. de Lorme...

— Pas possible, s'étonna Lacelles. Et cela avait un rapport avec son départ subit?

— Je n'ai jamais eu le temps d'approfondir... J'espérais qu'en cours de route, mon patron se montrerait plus loquace... J'attendais qu'on eût roulé au moins une heure... Mais...

Il soupira profondément et fit un mouvement de tête.

— Oh, ça... Je ne l'oublierai jamais! Nous marchions à plus de cent à l'heure dans la forêt de Sénart. Sur cette route toute droite du côté de Lieusaint... J'ai cru que la terre s'entr'ouvrait...

Grosset avait des gouttes de sueur au front.

— Quand je me réveillai, c'était sur un lit de clinique... Je n'avais plus qu'un bras, et mes cheveux étaient devenus tout blancs. On m'avait opéré d'urgence. Quant à M. de Lorme, il avait été déchiqueté. Et l'auto était en miettes...

— On a conclu à une explosion, avez-vous dit?

— Les voitures qui nous suivaient ou venaient à notre rencontre ont toutes été témoins d'une longue flamme qui avait jailli du capot, et ont entendu la détonation...

Un silence suivit. Lacelles se leva, cette fois, pour partir réellement. Il murmura :

— Je m'en veux d'avoir réveillé de tristes souvenirs...

Jean Grosset l'accompagna jusqu'à la porte. Il cherchait encore à se rappeler quel était le Pedro Vasconcellos dont il s'agissait.

Il se frappa le front.

— Dites-moi. Ne serait-ce pas celui qui s'est occupé de l'affaire de la mine de diamants?

— La mine de Matto-Grosso? Mais oui... répondit Lacelles, et il ouvrit rapidement la portière de la voiture.

Sur le chemin du retour, il conversa de nouveau avec Palan.

— Vous ne m'avez jamais dit, au fait, ce qu'on avait volé exactement à M. de Lorme?

— Un grand portefeuille... une sorte de serviette de cuir. C'était dans sa valise.

— Que contenait-elle cette serviette? Palan tourna son visage impassible vers Lacelles :

— Comment puis-je le savoir, patron, puisque je ne l'avais pas prise!

— Mais on dû le dire au tribunal! On en a parlé, je suppose!

Oscar Palan hocha négativement la tête.

— Non... On a dit que c'étaient des papiers très importants. C'est tout... Des papiers d'affaires. Peut-être, après tout, le as-t-on mentionné, mais moi... j'étais à cent lieues, bien loin... Je pensais à ma pauvre mère... Et le reste m'était totalement indifférent...

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Pas de danger qu'il brise le disque de ton crooner!

ON était au lendemain. Ce jour-là, vers la fin de l'après-midi, l'inspecteur Joseph Jolivet vit entrer chez lui, un personnage qui avait demandé à être entendu confidentiellement.

L'homme était correctement vêtu, de haute taille, mince, et portait une petite barbiche poivre et sel. Un lorgnon démodé chevauchait le nez assez fort.

— Je viens de la part de M. de Borrès... La banque Borrès... Je suis son chef comptable.

— Borrès... Heu... Voyons... Il me semble que... Oui, j'ai eu une affaire de ce nom. Mais il y a longtemps...

— Vous avez une mémoire excellente, inspecteur. Effectivement, vous vous êtes occupé d'un vol au château de Bois-Rond appartenant à M. de Borrès...

— Oui, oui... je me souviens... glossa Jolivet, flatté du compliment. Et alors, Monsieur, que puis-je pour vous?

— M. de Borrès m'a chargé de vous faire part d'une étrange visite qu'il a reçue cet après-midi, vers trois heures...

Le chef comptable expliqua tout de suite :

— Je ne suis venu que maintenant, sur les instructions de mon patron. La banque est fermée et je suis libre. Il ne voulait pas m'envoyer plus tôt, en raison de la surveillance...

— Quelle surveillance? Je ne saisis pas.

— C'est juste, inspecteur... M. de Borrès m'a donné tous les détails, je vais vous les répéter.

Intrigué, Jolivet écoutait avec attention.

— Le vistieur en question n'a pas donné son nom... Mais je puis vous le décrire. Il est de taille moyenne, plus petit que moi, bien pris dans un costume bleu très élégant... Cheveux ondulés châtain...

Les yeux de Jolivet s'écarquillaient au fur et à mesure qu'avancait le portrait. Ma parole! On était en train de lui donner le signalement de Robert Lacelles...

— Oui, dit-il, profitant d'une pause, je connais le personnage...

— Ah, vous le connaissez!... Eh bien, mon patron a eu une bonne idée en vous faisant parvenir... Il a eu du flair...

— Que lui voulait cet individu?

— Déjà le refus de donner son nom avait éveillé la défiance de M. de Borrès. La suite de l'entretien le rendit encore plus préoccupé. L'homme prétendit qu'il avait quelque chose de très important et de secret à lui communiquer et lui proposa un rendez-vous pour ce soir, à une heure indue — onze heures — dans un hôtel des environs de la porte de Champerret...

— Vous ne savez pas de quoi il s'agissait?

— M. de Borrès a fait tous ses efforts pour amener son interlocuteur à lui donner quelque indication, mais ce fut en pure perte...

— Oui, songea Jolivet, quand Lacelles ne veut pas se découvrir, le diable lui-même y perdrait sa fourche...

Il écouta derechef. Son vis-à-vis précisait :

— M. de Borrès finit par accepter. Mais à peine l'homme parti, il m'appela et me fit part de ce qui s'était passé. Je proposai de venir ici immédiatement.

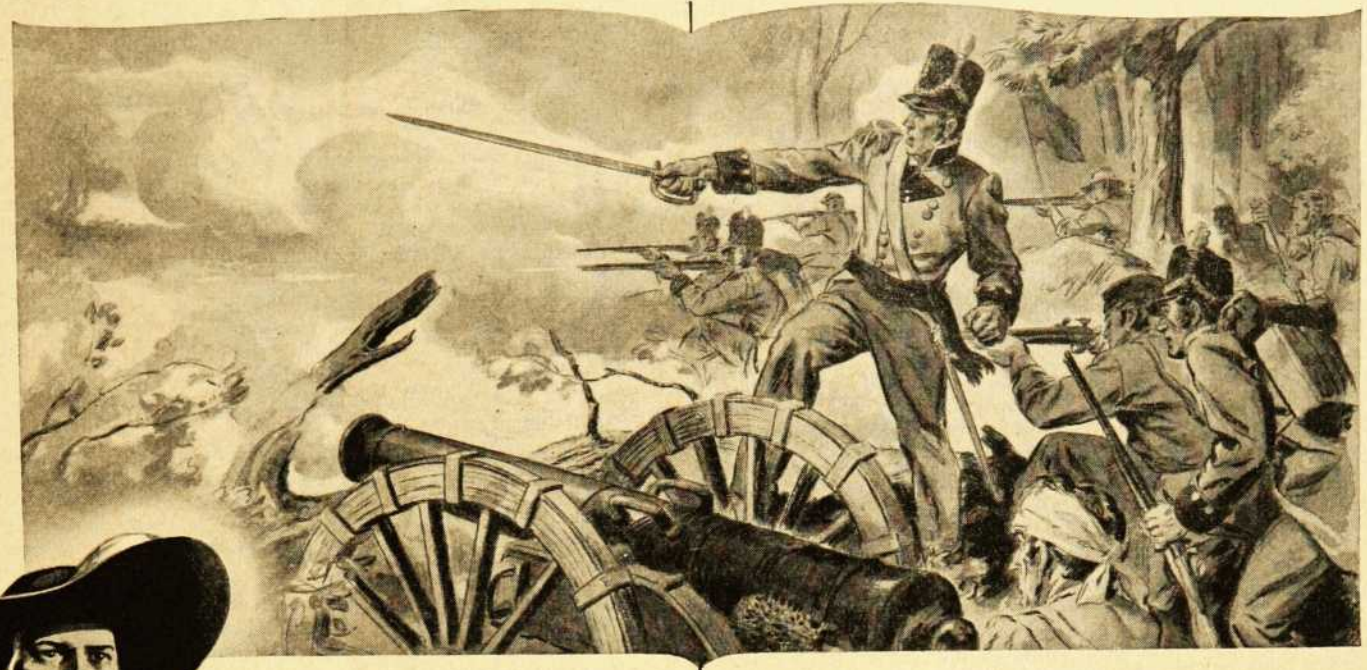
— Mais ne soulevant le rideau de la fenêtre de son bureau, il s'aperçut que l'inconnu s'était posté sur le trottoir opposé, embusqué sous une voûte... Il guettait probablement.

— Oh, sans aucun doute... Il voulait savoir si votre patron allait dépêcher quelqu'un à la Sûreté, parbleu... M. de Borrès a bien fait d'attendre...

CALVERT 1622

Familles Célèbres

CROOKS 1794



DEN 1794, James Crooks arriva d'Ecosse à Niagara et débuta dans une carrière commerciale. Au cours de la guerre de 1812, il commanda une compagnie dans la Milice. Durant vingt-cinq années, il siégea au Conseil

Législatif. Son fils Adam, avocat et vice-chancelier de l'Université de Toronto, devint Procureur Général en 1871. En 1872, il occupa le poste de Trésorier provincial et fut ministre de l'éducation de 1876 jusqu'à 1883, lorsqu'il se retira de la vie publique. C'est vraiment là une famille canadienne distinguée.

Les familles célèbres font les grandes nations

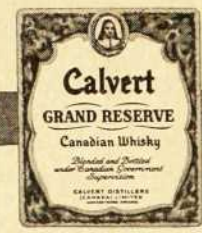
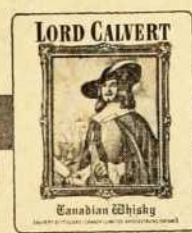
DÈS les premiers jours du 17^{ième} siècle, Calvert, chef de la célèbre famille Calvert, homme d'Etat anglais distingué et Secrétaire d'Etat sous Jacques Ier, fonda des colonies dans le Nouveau-Monde, à Terre-Neuve et dans le Maryland.

Calvert et ses descendants s'intéressèrent vivement au bien-être de leurs colons en préconisant les principes de tolérance religieuse et de liberté démocratique, en

encourageant et en participant activement à plusieurs initiatives éducationnelles et récréatives qui contribuèrent à réunir les familles en une communauté démocratique.

La famille est la pierre angulaire des grandes nations. Que chacun de nous diffuse au sein de la grande famille canadienne les mêmes concepts de liberté et de tolérance que préconisa la famille Calvert il y a plus de trois cents ans.

La Célèbre Famille Calvert de Fines Liqueurs Canadiennes



Calvert

DISTILLERS (Canada) Limited
AMHERSTBURG • ONTARIO

— Il aurait pu vous téléphoner, dit le chef comptable, mais il a préféré envoyer quelqu'un...

— Bien entendu... Ce ne sont pas des choses qui se discutent par le téléphone, souligna Jolivet.

— Voulez-vous prendre note de l'adresse?

L'inspecteur inscrivit. Il demanda:

— M. de Borrès désire-t-il que je le rejoigne d'abord? Pour arriver en ma compagnie?

Le chef comptable clignota des yeux, et hasarda:

— Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux que vous arriviez vers minuit cinq ou minuit dix, avec deux agents de police? Leur conversation serait en train... M. de Borrès croit qu'il s'agit d'un chantage et...

— Oh, mais dans ce cas, j'ai mieux encore comme plan...

Jolivet étala ses mains sur son bureau.

— Puisque votre patron doit arriver et monter directement au numéro 10 — c'est bien la chambre no 10? — et que notre aigrefin l'y rejoindra, quoi de plus facile pour moi que de m'installer avec deux sous-inspecteurs dans la chambre voisine et d'écouter, l'oreille au mur!... Vous reverrez M. de Borrès, ce soir?

— Oui. C'est-à-dire que je lui téléphonerai que tout est d'accord avec vous. Je dois également retenir la chambre. Mon patron a convenu avec ce suspect que ce sera au nom de M. Régnier pour éviter tout commentaire ennuyeux.

Jolivet regarda sa montre. Sept heures. Il fit claquer sa langue.

— Bon. J'ai du temps devant moi. Vous direz à M. de Borrès ce qui vient d'être entendu. Ne lui téléphonez pas. Tâchez de le joindre. C'est plus prudent...

Le chef comptable acquiesça avec empressement. Joseph Jolivet se mit à frétiller après son départ. Ha! Ha!... Robert Lacelles!... Il allait être frit comme un goujon...

time. Il avait utilisé un revolver muni d'un "silencieux" et la détonation avait été transformée en bien peu de chose. On eût dit un coup de marteau sur une poutre de bois, rien d'autre.

Même la portière que l'assassin avait rejetée derrière lui après être descendu claqua plus fort. Un rapide coup d'oeil aux environs. Non. Personne. Une chance rare...

Il s'approcha, se pencha, s'appêta à traîner le corps dans un endroit plus obscur.

Deux bras musclés l'empoignèrent à la taille, par derrière, immobilisant les siens. Au même instant, le mort ressuscita!... Il se releva, se jeta à la rescousse, et la roue du destin tourna.

L'agresseur de la minute précédente était devenu prisonnier...

— Parfait, Oscar, murmura la voix de Lacelles. Vous avez fait votre apparition à la seconde même où cela devait être...

— Je n'ai aucun mérite, patron... Il y a plus d'un quart d'heure que je suis là, embusqué derrière l'auto et attendant les événements que vous aviez si bien prévus!...

Le captif avait les poignets ligotés avec une fine cordelette. Un foulard de soie lui servait de bâillon. On l'installa dans l'intérieur de son auto.

Là, Oscar acheva de l'attacher — il l'immobilisa aux chevilles — cependant que Lacelles, assis à la place du conducteur, manipulait les leviers.

— Dix heures trois quarts... marmonna-t-il. Nous avons largement le temps d'être exacts...

Il démarra. Ce fut à ce moment qu'il s'aperçut qu'il souffrait de l'épaule. Il y porta la main et sentit sous le veston, une chaleur humide, poisseuse.

— Tiens, fit-il calmement, ce gredin-là m'avait tout de même touché... Tant mieux, ça fera une preuve de plus contre lui...

Le prisonnier poussa un grognement étouffé. Il venait de recevoir un formidable coup de poing en plein visage assené par Oscar.

— Ça, c'est pour avoir blessé le patron... Et, tranquille, je vous prie! Sinon, je me verrai dans l'obligation de ponctuer cette démonstration d'un nouvel exemple...

Robert Lacelles pénétra dans le petit hôtel de la porte Champerret, à onze heures moins trois minutes, très précises.

V — Complet ahurissement

UN garçon de service somnolait dans une logette. Il se dressa.

— Il y a trois messieurs qui ont demandé le no 9... ou le 11... fit Lacelles. Ils doivent être arrivés depuis peu...

— Oui. Monsieur. Depuis cinq minutes... Mais je leur ai donné trois chambres... Le règlement est formel... S'ils ont envie de se réunir dans une seule, c'est leur affaire... Mais il faut qu'ils en prennent trois.

— Il a une bonne tête d'abruti, songea Lacelles, mais logiquement il a raison... Ce qui augmentera les frais professionnels de ce pauvre Jolivet...

— Ils sont au no 9... dit encore le garçon.

Lacelles monta et frappa à la porte. Un bruit de pas précautionneux. Le battant s'entr'ouvrit. Le nez de Jolivet apparut. Lacelles poussa la porte.

— Bonsoir, Messieurs!...

L'inspecteur et ses compagnons le regardèrent avec stupeur. Puis Jolivet eut un rictus:

— Nous avons à causer, Lacelles!

— Je ne suis pas venu pour autre chose... Mais je vous prévins tout de suite que ce n'est pas la peine d'attendre ici... M. Régnier ne viendra pas... Ni au no 10, ni ailleurs...

Jolivet mit la main sur l'épaule de Lacelles. Ce dernier contracta imperceptiblement la mâchoire.

— Doucement, J. J., articula-t-il, j'ai reçu une balle, il y a dix minutes... Ça chatouille un peu...

Les policiers descendirent derrière lui, précipitamment Lacelles les amena jusqu'à l'auto. Il ouvrit la portière.

— Le voilà, le bel oiseau... J'ai été obligé de le ficeler pour l'empêcher de faire d'autres bêtises... Vous trouverez son revolver sur lui. Je n'y ai pas touché, à cause des empreintes digitales... Vous pourrez également constater qu'il y manque la balle que je transporte sur moi... Ah, et aussi, qu'il l'a muni d'un silencieux... Très perfectionné dans ses méthodes, ce M. de Borrès... — Mais... Mais... bafouilla Jolivet... Je... Vous...

— Mon cher J. J., si vous voulez bien prendre le volant et nous conduire tous rue des Saussaies... Hein, une bonne idée, ça!...

L'inspecteur désigna Oscar Palan: — Qui est cet homme?

— La plus précieuse acquisition du siècle, pour moi... Je vous présente Oscar Palan, professeur de littérature et d'anglais que je me suis adjoint pour m'aider à écrire mes mémoires, lorsque j'aurai une barbe blanche, et qui, pour le moment, forme le pivot central de la petite affaire dont nous atteignons le dénouement...

M. de Borrès s'agita considérablement après avoir entendu ce petit discours fantaisiste. Il n'en avait retenu qu'une chose: la présence d'Oscar Palan.

— Eh bien! voilà, commença Lacelles, dans le bureau de Jolivet. Cela remonte à deux ans. C'est vieux et c'est jeune...

Il narra l'histoire de l'arrestation de Palan.

— Celui-ci, ajouta-t-il, a payé. Vous êtes donc prié, Jolivet, de le laisser tranquille. Fort heureusement pour lui, il est sous ma protection... Vous savez que j'adore veiller sur les opprimés... Il représente, J. J., l'une de vos nombreuses erreurs professionnelles...

Jolivet serra les poings.

— Allons ne vous fâchez pas, reprit Lacelles. Ceci n'est qu'un détail dans votre carrière... Vous allez faire le nécessaire, j'en suis sûr, pour réparer la gaffe...

— Mais, nom d'un chien... allez-vous parler clairement?... Vous accusez M. de Borrès de vous avoir attaqué... Toutes les preuves sont contre lui, c'est entendu... Mais encore, faut-il que vous me disiez, maintenant pourquoi il vous a tiré dessus, et nous verrons ensuite... Tout cela n'a aucune attache avec l'histoire de votre Palan!

— Oh! mais si!... Et vous pourrez en juger... Faites comparaître le sieur de Borrès, ici même, au lieu de le laisser se morfondre dans la pièce voisine, et je vous raconterai pourquoi nous sommes tous chez vous, cette nuit...

— Je n'ai que faire de vos conseils, grommela Jolivet. Et si vous voulez suivre le mien, celui de vous excuser au plus vite, ce n'en sera que mieux...

Lacelles chancela. Jolivet qui avait tout de même des sentiments humains, se rappela la blessure.

Il aida, lui-même, son ennemi de tous jours, à ôter son veston. Et il lança, soulagé sans vouloir l'admettre:

— Ce n'est qu'une éraffure. Un peu profonde, mais pas autre chose. La balle n'est pas restée dans la blessure... Voyez...

On lava la plaie, on prit le nécessaire dans une armoire à pharmacie pour un pansement. Lacelles avait fait

Dix heures du soir... Dans le Bois de Boulogne.

Une grosse voiture stoppa dans une allée menant à la route de Bagatelle. Son conducteur mit les phares en veilleuse. Il descendit, marcha lentement durant deux cents mètres, et revint.

Il s'installa de nouveau au volant, roula jusqu'au nouvel endroit qu'il avait repéré et stoppa encore.

Il avait rangé l'auto de manière qu'elle fût à proximité d'un lampadaire électrique. Personne ne pouvait venir rôder trop près sans avoir à passer par la nappé de lumière répandue à l'entour.

L'auto elle-même était dans une ombre plus épaisse qu'auparavant, en raison du contraste. Le conducteur alluma une cigarette.

Du temps s'écoula... Lentement...

Un ou deux passants étaient apparus, puis s'étaient éloignés. A chaque fois, l'homme, dans l'auto avait tendu le cou pour tenter de reconnaître quelqu'un... Il s'était rejeté en arrière. Non. Pas encore. Il fallait attendre.

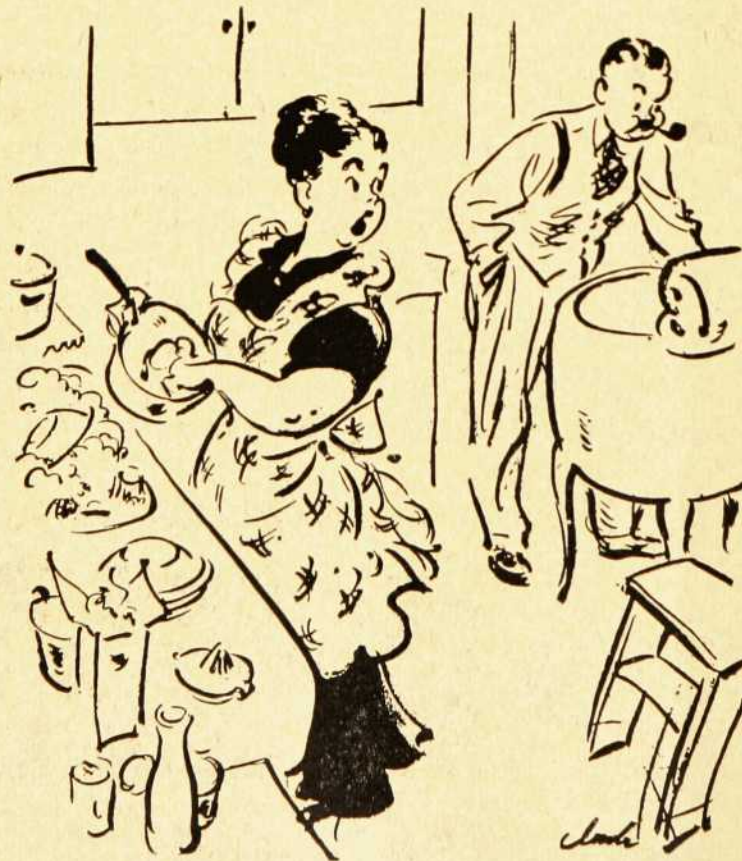
Son cadran d'horloge de bord signala dix heures et demie. Un pas résonna sur le macadam de la route. La silhouette s'approcha.

L'homme arriva en plein dans la zone lumineuse. On le voyait comme sous la lumière du jour. Il s'arrêta, fouilla dans sa poche avec des gestes mesurés, prit un étui, y choisit une cigarette, la tapota, chercha son briquet, alluma...

Plop!... Un petit bruit sec avait retenti.

Et le fumeur s'effondra sur le sol, comme un mannequin abattu. L'homme de la voiture venait de tirer après avoir très soigneusement ajusté sa vic-

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Centre de gravité ou calcul différentiel tant que tu voudras; mon moulin ne marche pas et tu vas le réparer!

jouer les articulations de tout le membre. Rien de sérieux, en effet...

— Merci, Jolivet... Et maintenant, je vais vous raconter les choses, à votre convenance...

Il avait repris toute sa verve mordante.

— Prenez, dit-il, un vol de documents, un accident d'automobile et une mine de diamants au Brésil, et vous avez les éléments d'une énigme policière à faire palpiter tous les amateurs du genre...

— Voyez-vous, Jolivet, votre enquête sur l'affaire qui a abouti à la condamnation de l'infortuné Oscar Palan est partie d'un faux renseignement à la base... Non, je ne reviendrai pas sur vos errements, mais je vais rétablir les faits...

"Il fallait que quelqu'un fût soupçonné du vol des documents appartenant à M. de Lorme, le cousin de M. de Borrès... Alors, on mit à exécution un plan rapidement et fort bien conçu.

"On savait — on, c'est M. de Borrès — que Palan courtisait la demoiselle de compagnie, Simone Chalpin. On le savait sans doute, parce qu'il y avait quelque chose entre le banquier et la jeune femme. Mais passons...

"Simone donne rendez-vous à ce candide professeur de littérature. Elle sait qu'il ne viendra que vers une certaine heure. Quoi de plus facile pour elle, aussitôt montée, que de pénétrer elle-même, chez M. de Lorme et de s'emparer de ce qu'on lui a indiqué?

"Puis elle s'arrange pour se créer un alibi, quoi qu'elle n'en eût pas besoin. L'alibi servit tout de même pour réduire à néant les affirmations de Palan. Oui, en effet, elle se trouvait bien chez Mme de Borrès à l'heure où l'amoureux déçu grattait à sa porte.

"Pendant ce temps, M. de Borrès qui avait expressément retenu son cousin en bas, afin de laisser le champ libre à Mlle Simone, juge que le moment est venu de remonter afin de surprendre Oscar Palan dans le couloir...

"Remarquez que le vol n'a été découvert que le lendemain matin. J'ai lu les journaux. On a parlé d'une minigraie de M. de Lorme. Cela signifiait qu'on lui avait donné quelque chose à boire qui l'empêcherait d'avoir tous ses esprits le soir même...

"Et cela permettait également à votre théorie de prendre corps, autrement dit, que Palan avait eu le temps de cacher les documents ou de les passer à un complice, durant la nuit...

"Eh! parbleu, M. de Borrès se serait bien gardé de faire naître des soupçons tout de suite, car le soi-disant voleur aurait eu tôt fait de démontrer sur place qu'il n'emportait rien sur lui. Et on en aurait logiquement conclu que la soustraction avait eu lieu plus tôt...

Ici, Lacelles reprit haleine, un instant.

— Impeccablement raisonné, articula Palan, imperturbable.

— Ces documents, reprit Lacelles, étaient des pièces attribuant à M. de Lorme, la propriété d'un immense terrain dans la région du Matto-Grosso, au Brésil...

"Quelques jours plus tard, M. de Lorme, en quittant précipitamment le château de Bois-Rond, a péri dans un étrange accident d'automobile.

Lacelles éleva la voix et martela les mots:

— J'accuse formellement M. de Borrès d'avoir machiné la mort de son cousin... Je l'accuse de lui avoir soustrait ses documents!... Et maintenant, Jolivet, faites-le entrer, ce misérable, que je lui jette ses vérités à la face!...

Tout était vrai. Tout était ainsi que l'avait dit Robert Lacelles. Totalemment effondré, M. de Borrès avait avoué.

Il avait appris, depuis longtemps, par des correspondants au Brésil que des gisements de diamants devaient exister dans le domaine de cousin. Il l'avait invité chez lui, espérant le convaincre de lui vendre ce terrain.

C'était la raison pour laquelle M. de Lorme avait apporté les papiers. Mais une anicroche s'était produite. M. de Lorme, le matin même où il allait quitter Tours, avait appris par une dépêche de Rio de Janeiro, d'un M. Vasconcellas, ingénieur — coïncidence ahurissante avec le nom jeté au hasard par Lacelles, lors de sa visite à Saint-Avertin — qu'on venait de trouver des diamants, chose qu'il avait ignorée jusqu'alors, car il s'était désintéressé de ce terrain.

Bien entendu, il avait exigé de son consin une somme infiniment supérieure à celle qu'on lui proposait. Du reste, avait-il révélé, on lui faisait des offres du Brésil. Un formidable consortium s'était créé à cet effet.

En faisant disparaître son cousin, M. de Borrès faisait deux coups de la même pierre. Il empêchait celui-ci de vendre ailleurs, et il héritait lui-même — seul parent direct — de la fameuse mine.

— J'ai parfaitement compris le guet-apens, conclut Lacelles, lorsque j'ai lu, en parcourant le journal, à la recherche de détails possibles sur le vol de Bois-Rond, que la banque de Borrès venait de lancer sur le marché des actions d'une mine qui constituait une récente acquisition...

— Mais tous les autres détails, Lacelles!... Comment avez-vous... ,

Lacelles prit un air consterné.

— Comment!... Vous, un policier, vous me demandez comment on mène une enquête?... On cherche, mon ami, on cherche... Et on trouve!

Il fit un signe à Palan.

— Rentrons, dit-il. J'espère que nous retrouverons notre voiture à l'endroit où je l'ai laissée...

Jolivet, après son départ, se gratta la nuque... Pourquoi diable, M. de Borrès était-il venu l'avertir, alors que...

Il ne pouvait pas se douter que ce n'était pas M. de Borrès, mais Lacelles lui-même qui lui avait dépêché un émissaire. Oscar Palan avait fait des débuts prometteurs dans le grimage.

Le rendez-vous avait été dans le Bois et non à l'hôtel de la porte de Champerret. Pour dix heures et demie et non pour dix heures...

Lacelles avait tenu à éloigner Jolivet ce soir-là, jusqu'à ce qu'il eût accompli sa tâche.

M. de Borrès, lui, n'avait eu qu'une pensée: supprimer ce gêneur qui était venu l'informer dans l'après-midi qu'il connaissait la vérité sur la mort de son cousin et qu'il était prêt à se taire moyennant une somme raisonnable...

HENRY MUSNIK

LE CANCER

Un jeune médecin français de 35 ans, le docteur Savouret a fait le 16 janvier une communication à la société française de gynécologie.

Elle aurait une importance considérable; en définissant un certain antagonisme glandulaire elle apporterait une conception nouvelle du développement de l'évolution du cancer.

Les expériences faites par le Docteur Savouret autorisent les plus grands espoirs. Plusieurs malades soignés par lui, auraient vu, en quelques semaines, leurs tumeurs cancéreuses se résorber et disparaître.

DIGNES DE CONFIANCE



BATTERIES B.F. Goodrich Pour AUTOS, CAMIONS et RADIOS

DÉPRIMÉE ? NERVEUSE ? LYMPHATIQUE ? DÉLAISSÉE ? LISEZ ALORS CECI . . .

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

Traitement Sano "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Eng., Mme CLAIRE LUCE, Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom
Votre adresse



NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

L'AMOUR INTERROMPU

Par CHARLES MEROUVEL

ELLE hésita un moment avant d'achever, et à la fin, essayant de pénétrer jusqu'au fond du cœur de Maurice par le chemin des yeux, elle ajouta :

— ...et rouler par faiblesse, comme vous dites, aux pieds d'une actrice ou... aux genoux d'une danseuse !

Elle put remarquer une légère contraction des traits de son mari.

L'allusion était saisie.

Il se remit et balbutia quelques mots embarrassés :

— Oh ! chère, que dites-vous ?

Et reprenant son sang-froid et s'animant :

— Quelle horreur ! Vous savez bien que je vous aime, que je n'aime que vous ! Je m'estimerai le dernier des hommes si je violais à ce que je vous dois, si je violais des promesses qu'il m'est doux de tenir.

Il se leva vivement :

— Ce sont des chimères auxquelles il ne faut pas songer, ajouta-t-il.

Il serra les deux mains de sa femme dans les siennes, l'attira brusquement près de lui, et déposa un baiser sur son front et s'éloigna en jetant un regard défiant à Mme de Boistrudan.

Le coup venait de ce côté. L'ennemi était dans la maison.

Diane resta immobile sur son tabouret, heureuse de l'indignation de Maurice, heureuse aussi de sa sincérité, car il n'avait pas déguisé la vérité, elle s'en croyait certaine. Après tout, peut-être n'avait-il même pas remarqué la femme qui le précédait.

A ce moment, le conseiller rentra au salon et chercha de yeux sa cousine, qui l'attendait dans son embrasure.

— C'est fait, dit-il, j'ai la loge.

Madame de Fautoise y tenait moins. Elle était presque décidée à n'en pas user ; mais comme il lui restait du temps pour réfléchir, elle dit simplement :

— Bien.

Et, se levant à son tour, elle prit le bras de Maxime en lui glissant dans l'oreille cette recommandation :

— Pas un mot, à personne !

Le maître d'hôtel ouvrit la porte à deux battants et annonça :

— Madame la comtesse est servie !

XIII

Le théâtre de l'Eden était alors dans la gloire et la vogue de sa nouveauté.

Tout le monde connaît au moins de vue ce palais mauresque ou hindou qui s'est élevé, à grand renfort de millions, sur l'emplacement de l'ancien hôtel Schneider, à côté de l'Opéra, qui l'écrase, comme un mastodonte un simple rhinocéros, et n'a pas tardé cependant à emprunter, toute académie de danse qu'il s'intitula à ce modeste voisin, son art de disposer et de faire mouvoir, dans un ensemble pittoresque, les masses court vêtues des ballabiles de Milan, la pépinière classique des artistes en chorégraphie.

NOTRE FEUILLETON — No 3

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Il n'est personne qui ne se soit arrêté un instant devant cette façade orientale où, la nuit, mille lumières éclairaient d'immenses vitraux et qui semble le vestibule du paradis de Mahomet.

On se préoccupait de cette scène grandiose sur laquelle une révolution dans l'art charmant des Essler et des Taglioni venait de s'accomplir. On parlait de l'innovation coûteuse mais attrayante qui installait chez nous le ballet italien dans un temple doré, luxueux, où l'on se montrait prodigue de tout ce qui peut séduire et attirer la foule.

Sa grâce gagnait jusqu'à ses rivales, ou pour mieux dire elle était tellement supérieure qu'entour d'elle on s'inclinait et que l'admiration imposait à l'envie, tandis que la modestie de l'artiste commandait la sympathie.

Ce soir-là, dès neuf heures, la salle était comble.

Les fauteuils d'orchestre au complet formaient une réunion — selected — de fracs et de cravates blanches.

Une seule loge restait vacante du côté gauche, et cependant, au refusait aux portes des spectateurs retardataires. Cette loge était louée, nous savons par qui.

Maurice de Fautoise hésitait d'abord à l'occuper.

Pendant le dîner, elle avait continué l'étude commencée et s'appliquait à surprendre les impressions de son mari.

Maurice se comporta un moment avec assez d'adresse.

En se livrant à un puissant effort sur lui-même, il se dégagea de ses préoccupations, de ses rêveries, et prit part à la conversation générale avec l'à-propos utile et une liberté d'esprit tout à fait rassurante.

Par malheur, le repas se prolongea, à cause de la présence des Boistrudan.

Il était excellent, d'ailleurs. Le chef s'était surpassé, et on respirait à l'aise dans l'atmosphère parfumée de cette belle salle Henri II, au plafond à poutrelles, aux murs garnis, au-dessus de lambris de bois noir à filets d'or, d'un vieux cuir de Cordoue authentique.

Mme de Boistrudan ne tarit pas.

Son répertoire d'anecdotes mondaines était inépuisable, et sa verve redoublait à mesure que le dîner s'avavançait.

Diane remarqua bientôt que son mari devenait inquiet, que ces lenteurs l'agaçaient comme un convive qui craint de manquer un rendez-vous ; qu'il frémissait d'impatience sur sa chaise et consultait à chaque instant, d'un coup d'oeil oblique, la pendule, une superbe carte du temps de Louis XIV, avec ses bronzes dorés et son soleil emblématique.

Peu à peu à mesure que le temps fuyait, l'ennui du malheureux devint plus marqué. A la fin, il dut éprouver une véritable angoisse. La vie de Paris, l'âge de l'astuce, la quarantaine, ne l'avaient pas encore dressé à la dissimulation. Ses yeux ne quittaient plus le cadran, sur lequel les aiguilles tournaient avec une vitesse désespérante.

Diane eut pitié de lui, et, sur son invitation, on leva le siège pour passer au salon.

Fautoise respira.

Il écouta cinq minutes, par politesse, sa femme, qui préludait au piano, et, se penchant à son oreille, il lui glissa tout bas cet avertissement :

— Je vous laisse en bonne compagnie. Je vais fumer un cigare.

— Où ça ?

— Je ne suis pas fixé.

Il s'esquiva sans bruit, comme un lièvre qui se dérobe en évitant l'oeil et le plomb du chasseur.

Dès qu'il fut sorti, Diane appela d'un signe le conseiller.

— Quand partons-nous ? dit-elle d'une voix brève.

Tous ses craintes lui revenaient, plus vives.

— Quand vous voudrez. Rien ne presse ; il est trop tôt. Jusqu'à neuf heures et demie, nous avons le temps.

— On ne nous verra pas ?

— Je réponds de tout.

Elle n'ajouta rien. Elle eût rougi de confesser l'espionnage auquel, elle voulait se livrer. Or, à ce moment, elle était bien décidée à tout savoir, à ne reculer devant aucun moyen, quel qu'il fût, pour s'assurer de la vanité de ses craintes ou de la trahison de son mari.

L'incertitude lui semblait trop cruelle. Comment, lorsqu'elle venait de se plaindre, sans aigreur, de ses absences si fréquentes, il ne restait pas même une soirée auprès d'elle ! Il partait comme les autres jours, sans plus de déférence pour sa prière ! Son impatience fébrile à la fin du dîner était assez visible ! Qui donc l'attendait ?

La jalousie de Diane ne datait que de quelques instants, et déjà elle grandissait à vue d'oeil comme une plante sous un nuage chargé d'électricité. A neuf heures et demie, la baronne de Boistrudan, sur un signe de son fils, prit congé de son amie ; la comtesse se retira dans sa chambre et laissa les deux jeunes gens en tête à tête.

Dès qu'ils furent seuls, Diane courut chez elle, s'enveloppa d'un manteau de fourrures et descendit l'escalier en quelques bonds, accompagnée de son guide.

Sur le trottoir, elle prit le bras du conseiller et l'entraîna si vite qu'il lui déclama le vers d'Elmire :

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre !

Il voulut arrêter un fiacre ; elle s'y opposa.

— Allons à pied, dit-elle. L'air me fait du bien.

Elle avait besoin de se rafraîchir, de se baigner dans l'humidité glacée de la nuit.

Sa tête brûlait. Il lui semblait que son front allait se briser.

Quelques instants plus tard, elle entra au théâtre, et tous deux se glissèrent dans leur loge, furtivement, comme des cambrioleurs dans une villa qu'ils vont dévaliser.

D'abord les vives lumières de la salle éblouirent la jeune femme : elle ne distingua rien qu'une multitude de têtes au milieu desquelles elle n'en reconnaissait aucune.

Personne ne fit attention aux nouveaux venus.

Tous les regards convergeaient vers la scène.

La loge avait été admirablement choisie par le conseiller.

Située de côté, à peu près au milieu du rang, on ne pouvait y être vu que des fauteuils de l'extrémité opposée de la salle, pour peu qu'on s'éloignât du bord de cette loge.

Mais en revanche, quand on voulait s'en donner la peine, on embrassait l'orchestre et la scène d'un coup d'oeil.

Le second acte de ballet allait finir. La Dolci n'était pas en scène.

Au troisième acte, elle triomphait. Ses pas les plus remarquables se dansaient dans le décor du canal de Suez.

Maxime de Boistrudan le savait, et s'il ne pressait pas sa cousine d'arriver plutôt, il avait ses raisons.

D'abord il éprouva une déception.

Le fauteuil de Fautoise, celui qu'il occupait tous les soirs, était vide.

Maxime eut une vague inquiétude.

Est-ce que la machine de guerre combinée avec tant de patience allait rater son effet ?

La toile tomba sur le palais de la lumière ou de la renommée, qui pouvait aussi bien passer pour une échappée sur les jardins d'Armide, et l'orchestre ce vida.

Les musiciens allèrent se mettre au frais, les spectateurs errer dans les couloirs au rez-de-chaussée, assez semblables à une crypte de cathédrale, ou aux galeries et aux bars du premier où la gallerie était énorme et très mêlée.

Quelques amateurs sédentaires restèrent à leurs fauteuils pour lorgner les spectatrices demeurées dans la salle.

M. de Boistrudan et sa compagne demeurèrent invisibles.

Il leur suffit pour assurer le mystère dont ils tenaient à s'environner, de se retirer au fond de leur loge, sombre comme un boudoir, et d'en tenir la porte close.

Là, ils étaient chez eux.

Le conseiller se montra plein d'attention pour sa charmante compagne. Il évita toute allusion au mari, donna des explications à sa cousine sur le théâtre, les habitués, la pièce et les danseuses.

Il l'amusa avec le récit des intrigues qui s'agitaient dans les coulisses, les vicissitudes de la vie des Italiennes du ballet.

Diane écoutait avec attention ces explications, lorsque les premières mesures du sième tableau se firent entendre.

L'orchestre se garnit de nouveau. — Attention, dit Maxime, c'est la minute palpitante. Connaissez-vous *Excelsior* ?

— Non ? C'est étonnant. *Excelsior* n'est qu'un simple ballet, mais l'auteur n'a pas craint d'aborder et de traiter — à l'aide de ronds de jambes et d'entrechats — un des sujets les plus abstraits qui s'imposent à l'esprit humain.

Excelsior — on ne s'en doutait pas en entrant à l'Eden parisien, où l'on sacrifie volontiers à la frivolité — est la lutte de l'esprit de ténèbres contre la lumière, de l'ignorance contre la science, de la civilisation contre la barbarie, de l'obscurantisme — que les quarante nous absolvent ! — contre le progrès.

C'est ainsi !
Le troisième acte nous montrait l'esprit du mal couvrant le désert d'un voile épais, pour en faire un repaire de

bandits protégés par le simoun et l'imensité de steppes infranchissables.

Puis d'un coup de baguette les ténèbres se dissipent, un admirable panorama se déroule aux yeux ravis.

La lumière triomphe.

Le progrès a tracé, à travers les sables, une route sûre et miraculeuse : le canal de Suez.

Et voilà
Frisonnez, violons ! Cuivres, déchainez-vous ! Apothéose !

Diane, distraite, n'admirait que mollement ces exhibitions, et l'harmonie du signor Marenco la laissait froide.

Son esprit était ailleurs.

Elle se disait que son mari la cherchait sans doute, ému des tendres reproches à l'aide desquels elle avait essayé de le retenir.

Elle voulut partir, mais Maxime avait son idée.

— Attendez un instant. Il faut voir l'étoile !

Tous les habitués étaient à leur poste. Seul le fauteuil de Faudoise restait vacant.

Tout à coup, il se fit un mouvement au premier rang.

Diane eut un éblouissement, tandis que son compagnon lui disait à voix basse :

— De la prudence. Ne vous montrez pas !

XIV

Le nouveau venu était en habit, cravaté de blanc, comme les plus superbes.

A sa vue, madame de Faudoise fut secouée par un tremblement involontaire.

Dans la vive lumière, sous les feux du lustre, elle venait de reconnaître son mari.

Maxime n'avait plus son air maussade, ennuyé; il s'avancait radieux comme un conquérant, la tête haute, et venait occuper son fauteuil, qui tenait le milieu, bien au centre, au meilleur endroit.

Maxime vit les mains de la jeune femme se crispier sur la soie de sa robe noire.

Les sourcils froncés, les lèvres pâles, elle se souvenait d'un mot du conseiller, désignant les jolis messieurs de l'orchestre :

— Tous viveurs !

Et son mari était là, trônant, à l'aise comme dans son élément, en habitué de la maison, dont la place est réservée et sans lequel la fête ne serait pas complète.

— Est-ce qu'il vient souvent ? demanda-t-elle.

Maxime haussa les épaules.

— Je ne sais pas, fit-il avec indifférence. Mais où est le mal de passer une heure à regarder un ballet ?

Elle ne répliqua rien.

Boistrudan jouait son rôle en comédien consommé.

Les meilleurs ne sont pas au théâtre.

Il excusait le mari maintenant; il le prenait sous sa protection, comme un avocat qui aurait fait constater un flagrant délit d'assassinat et défendrait l'assassin aux assises. Mais il épiait surtout avec soin les symptômes de colère qui agitaient les doigts de la jeune femme.

Il ajouta avec une adroite perfidie :
— Vous allez voir l'étoile.

Ce n'était donc pas pour le spectacle, mais pour la danseuse que Maurice venait.

En effet, après les périls du désert, le simoun et les attaques de bandits à main armée, triomphe passager de l'esprit de ténèbres, la victoire de la lumière devenait certaine, éclatante.

Le canal de Suez s'étendait, comme un long ruban d'azur, à travers l'infini du désert.

Les voiles qui le dérobaient se levèrent les uns après les autres, comme des nuages dissipés par le soleil et dans

une irradiation de lumière électrique, la perspective lointaine d'Ismaïlia se déroula aux yeux de la salle, qui éclata en applaudissements.

Était-ce pour le décor vraiment féérique ?

Était-ce pour la danseuse ?

On n'aurait pu le dire.

Cara Dolci était là au milieu d'un groupe de Chinois de paravent, d'Américains des pampas, de nègres, d'Anglais ridicules, d'Indiens et de Soudanais, de blancs et de noirs, de mulâtres et de types au teint cuivré, d'une foule enfin où toutes les races du globe étaient représentées.

Et Diane reconnaissait la dame du Bois de Boulogne, la femme dont son mari suivait la voiture !

Circonstance aggravante !

Faudoise et la danseuse avaient opéré leur entrée en même temps.

La conclusieure indiquée par Boistrudan, et qui éclatait aux yeux de Diane comme un coup de foudre, était claire, irréfutable.

Il n'était là que pour elle.

Pendant elle voulait se persuader encore que le hasard seul avait mené les choses, tant son coeur contenait d'indulgence pour cet homme qu'elle se refusait à condamner, malgré l'évidence. Elle résista donc aux conseils de son indignation et attendit.

La Milanaise méritait l'engouement qu'elle excitait.

Diane ne put s'empêcher de l'admirer comme les autres, ses fanatiques. Cha-

re d'admiration saluait le moindre geste de l'idole.

Son boléro, avec le Mexicain, sa ronde avec le Chinois, sa gigue avec l'Anglais, soulevèrent un enthousiasme frénétique.

— Ce n'est rien, dit Maxime à sa cousine, il faut voir les danses classiques, le pas de deux, et le reste.

Jusqu'à là, il ne se passait rien de trop compromettant.

Diane voyait la danseuse en pleine lumière, de face.

Elle ne pouvait distinguer le visage de son mari, immobile et pour ainsi dire en arrêt sur la scène, comme ses voisins des premiers rangs.

Seulement, quand, après la gigue, la Dolci se retira, madame de Faudoise remarqua que la danseuse rappelée à diverses reprises se tournait surtout en saluant, du côté de Maurice, et elle crut deviner, à une certaine inclination de tête, que son mari lui rendait ce salut.

Il existait entre eux une sorte de courant pour ainsi dire visible et saisissable.

Une femme jalouse ne se trompe pas à ces signes à peine perceptibles qui échappent aux indifférents.

— Nous n'en sommes qu'aux bagatelles de la porte, lui dit le conseiller. Vous allez voir.

En effet, le moment critique approchait.

Il ne tarda pas à sonner.

Sous prétexte de l'abolition de l'esclavage, l'auteur avait habilement dis-

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Les prétendants s'agitaient autour de la jeune et jolie Diane de Briolles comme des corneilles autour d'un clocher. L'opulente héritière du comte de Briolles, veneur décousu par un sanglier homicide, était l'objet de mille convoitises. Elle s'intéressa plus particulièrement à Maurice de Faudoise, un chasseur rustique, beau garçon, quoique la famille des de Briolles, puissamment riche, s'était brouillée avec celle de Faudoise, depuis un temps immémorial, pour des querelles de chasse ou de religion. Malgré l'antipathie existant entre les deux familles, Diane et Maurice unirent leurs destinées.

cun de ses mouvements était d'une grâce accomplie, ou plutôt Cara était la grâce en personne. Ses superbes cheveux noirs faisaient ressortir la blancheur mate de son teint, et ses grands yeux noyés de langueur possédaient une puissance magnétique indicible.

Son corsage découvrait une poitrine d'un galbe qui devait approcher bien près de la perfection, et ses jupes de tulle laissaient à nu des jambes d'une forme à donner des palpitations de coeur.

Elle ne marchait pas sur les planches; elle y posait à peine.

C'était bien la sylphide, le papillon léger après lequel soupirent les célèbres professeurs de toutes les écoles de danse, depuis M. Pluque ou Mérance jusqu'à l'illustre Zevaco.

Tel était l'éclat de cet astre idéal que tout disparaissait autour d'elle.

La salle ne voyait ni l'isthme de Suez avec ses vaisseaux pavoisés de banderoles, ni les portiques du palais dressé au premier plan, ni le Mexicain, ni l'Anglais, qui lorgnaient la danseuse avec des mines grotesques, ni les Chinois avec leurs robes de soie et leurs éventails, ni les nègres rassemblés sur ce terrain de la concorde par la volonté du maître de ballet; elle n'avait de regards que pour la Milanaise.

A chacun de ses pas, c'était un tonnerre d'applaudissements; un murmure

posé la scène capitale de son oeuvre.

La Dolci y paraissait dans sa gloire.

Ce fut une danse superbe, pleine de caractère, et vraiment digne d'attention.

Tous les amateurs de chorégraphie s'en souviennent.

La Milanaise exécutait d'admirables variations qui faisaient l'étonnement de ses rivales dans un art plus difficile qu'on ne pense et où il est donné à quelques étoiles seulement d'atteindre les sommets.

Cara Dolci est au premier rang.

Impossible de faire preuve de plus de légèreté, de plus d'élégance et de souplesse.

L'orchestre se pâmait devant les merveilles de ses tours de reins, de sa vitesse et de sa précision.

Nulle trace d'efforts ou de fatigue ! Des sourires enchanteurs, des poses inimitables !

C'était la perfection reconnue, incontestée.

Mais Diane ne songeait pas à son talent.

Maxime de Boistrudan suivait avec une joie habilement dissimulée, sur les traits de cette femme qui l'avait rejeté, les progrès d'une colère grandissante.

En effet, il n'y avait plus à s'y tromper.

Il existait entre Maurice et la brillante Milanaise une entente certaine.

Elle lui parlait pour ainsi dire du re-

Ses sourires ne prenaient qu'un chemin. Les baisers qu'elle envoyait à la salle entière finissaient tous par s'abattre sur un seul point et caresser la vanité d'un seul homme, de l'élu.

Et Diane ne voyait pas seulement la provocation, elle en comprenait la réponse.

Ce n'était qu'un signe de tête imperceptible, un sourire effacé qu'elle devenait, qu'elle sentait et qui la blessait au coeur.

Elle flairait la perfidie, elle touchait du doigt la trahison !

Lorsque enfin la danseuse allait se retirer, sous une tempête d'applaudissements, rappelée dix fois par des fanatiques, le danseur lui remit une corbeille de roses magnifiques qu'elle reçut en rougissant de plaisir.

Et, cette corbeille à la main, elle s'avança jusqu'à la rampe et détacha du bout de ses doigts effilés un dernier baiser dont les voisins de Faudoise parurent eux-mêmes envier le destinataire, car ils se retournèrent de son côté. C'était complet.

Diane se rejeta au fond de sa loge comme si elle avait été à bout de forces et que ce spectacle lui fût impossible à supporter.

Maxime ne desserra pas les lèvres.

Il feignit de comprendre enfin, malgré le silence de sa compagne, ce qui se passait dans cette âme déchirée.

Diane lui sut gré de sa réserve.

Il la contemplait avec une hypocrite compassion qui avait sa muette éloquence.

Elle demeura quelques instants immobile, et tout à coup elle s'enveloppa de ses fourrures et dit d'une voix sèche :

— Allons-nous-en.

— Vous en avez assez, de ce spectacle ?

— Oui.

— Il vous déplaît ?

— Il m'irrite.

Maxime n'insista pas.

— A vos ordres, dit-il.

Deux minutes après, elle sortait de l'Eden, frissonnante, endolorie, se jeta dans un fiacre avec son compagnon et se fit conduire chez elle.

Tout semblait y dormir.

Maxime quitta la jeune femme dans le vestibule sans dire un mot.

Seulement il lui prit la main et la porta respectueusement à ses lèvres, où il la garda assez longtemps.

Diane courut à sa chambre, renvoya Mélaïne, qui l'attendait, se déshabilla seule, ferma sa porte au verrou et se mit au lit.

Près d'elle, une veilleuse brûlait sur une petite table, dans un globe d'opale.

Appuyée sur le coude, les doigts dans ses cheveux, elle réfléchissait.

Elle aussi, elle s'était trompée.

Elle aussi, elle avait été abusée par son coeur.

Elle avait cru qu'en se donnant elle acquerrait des droits à la reconnaissance de celui auquel elle accordait la préférence entre tant de prétendants à sa main.

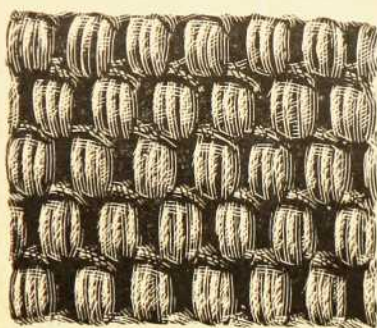
Elle, la plus riche héritière de son département, fille unique comblée de biens, elle s'imaginait qu'en apportant sa richesse, sa fortune, son argent et ses châteaux à l'homme qu'elle allait chercher dans sa retraite, presque pauvre, sans avenir, elle achèterait son estime, son amour, sa fidélité, cet hommage si rare, démodé, après lequel une femme de coeur s'acharne et qu'elle veut conquérir à tout prix.

Ah ! comme elle s'était leurrée de fallacieuses espérances ! Quelle duperie ! Quel aveuglement !

Cet homme ressemblait aux autres. Il n'était ni pire ni meilleur ! Il était faux et fourbe ; sa tendresse n'avait pas plus de consistance que celle de n'importe quel mari de vaudeville !

Elle avait été assez naïve pour se laisser prendre à de vaines protestations, pour croire à ses promesses, à ses serments.

VOUS QUI TRICOTEZ!



Vous trouverez la description de ce point "Ananas" dans le recueil "24 Points de Tricot". Vous y trouverez également 23 autres points nouveaux, tous avec explications très claires accompagnées de photographies.

Pour recevoir ce recueil, il vous suffit d'inscrire vos nom et adresse sur une feuille de papier, de la mettre sous enveloppe, avec 12 sous en argent ou en bons de poste, et d'adresser aux

FILATURES DES 3 SUISSES
Service No 114 St-Hyacinthe, P.Q.



CINEPHILES, RADIOPHILES...

VOUS aimerez LE FILM qui abonde en informations, potins et nouvelles touchant les milieux artistiques qui vous intéressent. Artistement présenté, d'une tenue typographique impeccable, abondamment illustré, LE FILM est tout indiqué pour jeunes et vieux. Chacun de ses numéros contient un roman complet d'amour et un ciné-roman.

Remplissez le coupon d'abonnement ci-dessous.

Notre roman pour avril

L'AMOUR EST TRISTE

par ROSELYNE

COUPON D'ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an \$1.00 2 ans \$1.50

IMPORTANT—Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Province

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Oui! à ses serments! Elle en avait exigé un, et il s'y était prête de bonne grâce, comme à un caprice sans importance, une fantaisie, une chimère de jeune fille.

Pourquoi les contrarier? A quoi bon leur refuser le hochet qui les flatte? Des serments! Autant en emporte le vent!

Elle était furieuse en vérité, plus encore contre elle, même à cause de sa sotte simplicité que contre son mari.

Et cependant si elle l'avait vu, s'il était venu à l'improviste, Dieu sait comme elle l'eût accablé dans l'indignation de cette surprise à laquelle elle était si peu préparée.

Mais il ne rentrait pas.

Elle en fut heureuse. Elle avait peur de sa propre colère; elle sentait qu'elle n'était pas maîtresse d'elle-même et allait se livrer à des emportements dont elle avait honte.

Et puis, il lui manquait une preuve décisive pour le confondre. S'il niait, que dirait-elle? Elle voulait donc attendre! Mais cette preuve, quand elle l'aurait, et elle ne doutait plus de l'obtenir, comme elle le foudroierait de son mépris! Comme elle lui cracherait sa colère au visage! Quelle revanche!

En attendant, mille tortures la déchiraient.

Ce qu'elle ressentait surtout, c'était un accablement qui l'atterrait et lui otait jusqu'à la faculté de penser.

Les idées se pressaient dans sa tête avec une confusion tumultueuse. Elle ne savait plus si elle vivait. C'était comme un écroulement de tout auprès d'elle, comme si elle avait habité une maison au pied d'une montagne, et que cette montagne se fût subitement affaissée et l'eût engloutie, écrasée.

Elle avait mal aux nerfs. Elle aurait voulu dormir pour oublier, et le sommeil, qu'elle appelait, ne venait pas.

A la fin, pourtant, elle allait s'assoupir quand elle entendit un roulement de voiture sur la chaussée du boulevard.

La voiture s'arrêta un instant et reprit sa course.

En même temps, la porte de l'hôtel se ferma doucement.

La pendule de la chambre sonnait deux heures du matin.

Quelques minutes après, Diane frissonna.

Des pas s'approchaient de sa porte, dans le cabinet de toilette situé entre sa chambre et celle de son mari.

Maurice frappa doucement.

Elle fit un effort sur elle-même et resta muette.

Il renouvela son appel:

— Diane!

Et comme elle ne répondait pas, il se contenta de murmurer:

— Vous dormez? Bonsoir!

La jeune femme l'entendit battre en retraite, non sans un serrement de coeur.

Le rêve de son amour était fini.

Sa foi était morte.

Elle ne devait plus renaître.

XV

AONZE heures et demie, Maxime de Boistrudan frappait à la porte de sa mère, qui veillait encore.

Il avait traversé la place de la Concorde et descendu le long des quais d'un pas alerte pour arriver jusqu'à sa paisible rue de Verneuil.

Il était content de lui.

La mine qu'il préparait depuis longtemps allait faire explosion. La mèche était allumée.

Madame de Boistrudan lut sans peine sur le visage de son fils la satisfaction du triomphe.

La chambre de l'astucieuse baronne n'offrait aux yeux rien de mondain. Elle affectait une austérité de bon goût qui n'excluait point au fond le confortable.

Des fauteuils très amples et très doux garnis de soie carmélite, un prie-Dieu de velours, un grand lit à rideaux de damas broché, très ancien et recouvert de la même étoffe, une table et un secrétaire avec une commode ventrue en formaient tout le mobilier.

Cette sobriété laissait presque vide cette chambre très vaste, dont le plus riche ornement consistait en un crucifix d'ivoire placé au-dessus du prie-Dieu.

Aucun tableau; point de portraits, pas même celui de sa mère, pas même le mari défunt, auquel la douairière ne pardonnait pas l'insuffisance d'esprit qui ne lui avait pas permis de soutenir la fortune des Boistrudan, et, au contraire, en consommait la ruine.

Une remarque navrante: la plupart des femmes aiment leurs maris pour ce qu'ils leur apportent; toutes les estimement en raison du chiffre qu'ils valent.

Ces sentiments ne sont point à blâmer. Dieu merci, notre siècle est pratique!

Il est inutile de rappeler que les Boistrudan gardaient une haine enfielée à l'homme qui avait anéanti leurs espérances du côté de l'héritière de Briolles.

S'ils étaient trop habiles pour laisser deviner cette rancune vigoureuse et vivace, elle n'en subsistait pas moins.

Sur ce point, la mère et le fils s'entendaient à demi-mot. Madame de Boistrudan n'ignorait rien de l'intrigue qui enveloppait Fautoise.

Depuis son mariage, elle l'étudiait à loisir, du coin de l'oeil, prévoyant, avec son expérience du monde, les tentations auxquelles il serait en butte, l'influence délétère de Paris sur cette nature enthousiaste et neuve, se passionnant pour le résultat final, dirigeant le conseiller, le poussant en avant, parfois malgré lui, guettant l'occasion pour la saisir, et quand elle avait cru la trouver enfin, devant en silence l'explosion qui devait pulvériser l'ennemi, c'est-à-dire l'intrus qui les dépouillait.

Elle ne dit qu'un mot à son fils:

— Eh bien?

Maxime inclina la tête et répondit:

— C'est fait.

Il y eut une pause; puis la douairière reprit:

— Il ne se doute de rien?

— De rien.

— Il ne vous a pas vus?

— Il nous tournait le dos, et d'ailleurs Cara l'occupait trop pour qu'il songeât à rien de plus. Au reste, nous ne sommes pas bien avancés.

Il s'assit sur le deuxième fauteuil et se mit à tisonner en attendant les instructions de sa mère.

— On n'a pas fait Paris en un jour, dit-elle. Laissons aller les choses. La graine est semée. Elle lèvera.

— Ce sera long.

Maxime savait bien le contraire, mais il se plaisait à exciter sa mère et à l'entendre développer ses plans.

— Long? fit-elle. Je ne crois pas. Je connais Diane. Que son mari la trompe et qu'elle en ait la preuve, elle ne pardonnera pas.

— Peut-être. Mais cette preuve, une femme ne l'a jamais. Des présomptions, des probabilités, des soupçons, tant qu'on voudra; des preuves, jamais! On n'en donne pas.

— Parlez pour vous. Vous êtes Parisien, froid comme le pôle nord.

Et comme le conseiller faisait un geste de dénégation:

— Ne vous en défendez pas. C'est une force. Il me déplairait de vous voir autrement. M. de Fautoise n'est qu'un paysan, un rustre, un sot, qui ayant entre les mains un trésor comme Diane, une perle, millionnaire, belle comme un ange, s'amourache d'une demoiselle dont il ne peut tirer qu'une simple satisfaction de vanité, un stupide triomphe d'amour-propre, aux yeux de gens prêts à se moquer de lui si cette passion lui cause des mécomptes. Cette

preuve, il la donnera, et plus tôt qu'on ne pense.

— Vous croyez, ma mère!

— Diane est intelligente, énergique, volontaire. Son esprit est en éveil. Elle s'endormait dans une confiance aveugle. Elle a des doutes. Elle va les éclaircir. Fiez-vous-en à moi.

— Je ne demande pas mieux.

— L'important, c'est de nous tenir à l'écart, qu'on ne puisse nous reprocher quoique ce soit de blâmable. Cette Cara ne parlera pas?

— Soyez tranquille.

— D'ailleurs, que dirait-elle? Que vous la connaissez de longue date, dès ses débuts à Florence; que vous lui avez fait un éloge enthousiaste de Fautoise, ce qui est d'un bon parent; qu'en le lui présentant vous l'avez mis sur la voie du crime. Ce ne serait pas bien grave, entre nous.

Un sourire effleura les lèvres de Maxime. Ces souvenirs ne lui étaient pas désagréables.

Sa mère continua:

— La catastrophe est proche. Je le sens. Elle vient à point. On se plaint du mari dans la maison. Amélie est furieuse. — Madame de Boistrudan n'appelait jamais son amie autrement — Méline se lamentait. Elle m'a honorée de ses confidences, ce soir même.

— Vous les avez bien un peu provoquées.

— Naturellement. Mais elle a versé ses amertumes dans mon sein, devant Amélie. Il fallait l'entendre. Elle est exaspérée contre Fautoise. — « Il ne pose pas à la maison. Que fait-il dehors? A quoi passe-t-il son temps? Ah! si j'avais un mari que me laisse seule des pour comme madame! Ce n'était vraiment pas la peine de se marier! » — Bref, elle est très montée. Miss Arabella gardait un silence prudent, comme toujours, mais elle approuvait du bonnet de temps à autre. Amélie renchérisait sur les plaintes très amères de Méline. C'était un concert de menaces à l'adresse du mari. J'ai essayé de calmer nos alliées. J'ai représenté que les gens du monde ont adopté des habitudes que M. de Fautoise accepte trop facilement peut-être, mais qu'il n'a pas inventées; que son cas n'est pas pen-dable; qu'il n'agit en somme que comme tant d'autres; qu'à la vérité, il est moins excusable que certains maris qui ne possèdent pas une Diane et n'ont pas été tirés d'une condition aussi précaire; qu'enfin il n'est pas prouvé qu'il porte ailleurs une affection que la pauvre enfant a payée d'un si haut prix; qu'il est bon d'attendre, de s'assurer... Bref, j'ai défendu l'ennemi...

— De façon à bien établir qu'il est criminel au premier chef et indigne de pardon. Après?

— Après? Le sage observe les événements, les prévoit, les dirige autant qu'il peut, et... en profite. Les brouillons qui nous gouvernent ont cela de bon qu'ils nous ont ouvert une voie excellente et procuré un moyen de réparer un échec jadis irréparable.

— Le divorce?

— Sans lui, est-ce que ce serait la peine de se mêler de cette affaire, et ne serions-nous pas mieux avisés de nous tourner d'un autre côté?

Le conseiller baissa la tête.

La logique froide de sa mère le stupéfiait.

— Il faut voir les choses de loin, reprit-elle. Moi, je sais qu'Amélie ne pardonnera pas à son gendre le tour qu'il lui a joué. Je sais que Diane est trop fière pour pardonner à son mari une trahison. Je sais qu'après un éclat qui peut survenir, le seul remède à la situation c'est le divorce, pour lequel elle ne doit avoir aucune répugnance, puisque notre religion l'admet. Je crois enfin qu'à son âge Diane ne peut pas se condamner à une solitude éternelle, que dès lors il ne tiendra qu'à vous d'arracher à son dépit ou à sa lassitude un consentement facile, et de reprendre ce qu'un autre

vous a volé. Voilà ce qu'il faut vous dire.

Maxime savait tout ce que sa mère lui répétait, mais il n'était pas fâché de l'entendre de nouveau.

— Que de chimères! murmura-t-il. Madame de Boistrudan se leva avec plus de vivacité qu'on n'aurait pu en attendre d'elle.

— Chimères qui ont un corps, répliqua-t-elle. Nous avons une revanche à prendre et nous la prendrons, ou tu ne me seconderais pas! D'ailleurs, n'euissions-nous que le plaisir de rendre le mal pour le mal, que ce serait déjà un but.

Et dans un élan de cette tendresse particulière qu'elle témoignait à son fils :

— Je te veux riche, s'écria-t-elle; tu le seras ou j'y perdrai mon nom.

— Il est temps, dit le conseiller en souriant. Hâtons-nous.

Il se pencha sur le front de la douairière et le baisa avec respect.

— De la correction, conclut-elle en lui donnant congé. Je dois reconnaître que de ce côté je n'ai que des louanges à vous adresser. Que personne n'ait le droit de se plaindre de nous. Tout est là. N'est-ce pas votre avis?

Le conseiller s'inclina et sortit.

Les relations entre la mère et le fils se tenaient dans les limites étroites des convenances, comme tout ce qui se passait dans l'intérieur des Boistrudan, irréprochables au point de vue de la forme. Elles faisaient dire dans le milieu fréquenté par la douairière :

— Quel excellent fils!

La baronne était la première à vanter les qualités du cœur de Maxime.

— Je n'ai jamais eu de reproche à lui adresser, disait-elle volontiers. Au milieu de mes déceptions, j'ai ma part de bonheur; je suis une heureuse mère.

Ce qui n'empêchait pas les héritières d'opposer un veto désastreux, aux ouvertures discrètes qui leur étaient faites à son sujet.

Pourquoi?

C'était difficile à décider, car, à tout prendre, Maxime était plutôt agréable. Mais la plupart devaient redouter l'oeil vigilant d'une femme aussi spirituelle. Et le plus souvent, on peut le supposer, ce n'était pas le futur qu'elles repoussaient, mais la belle-mère.

Cette langue si fine, si aiguë; cette réputation de sagacité, de pénétration, d'expérience mondaine devenaient pour elles un juste sujet d'épouvante.

Maxime devait le comprendre, mais il ne se serait point avisé de contrecarrer sa mère. Il s'abandonnait à sa direction et la laissait faire sans murmurer.

Cette condescendance filiale était presque une vertu.

XVI

Miss Arabella se levait de bonne heure.

La pauvre fille menait une existence d'une régularité conventuelle dans cette maison où on lui laissait une liberté absolue, mais où elle se tenait à l'écart, en gardant une affectueuse reconnaissance à Diane et à sa mère, et une sympathie secrète pour Maxime de Boistrudan, qui lui témoignait en toute occasion de l'amitié, la traitait en intime et lui répétait quelquefois, en plaisantant :

— Pourquoi n'avez-vous pas de dot, miss? Je vous épouserais. Par malheur, il n'est plus permis d'être pauvre. C'est presque un vice, et il nous est commun!

Le lendemain de la soirée de l'Eden, à huit heures, elle était debout dans le bras armé du salon et regardait élancoliquement les passants.

Cependant elle ne perdait pas son temps.

Elle tricotait une brassière de laine blanche pour l'enfant du concierge, avec quel elle entretenait des relations amitiées.

Miss Arabella était heureuse de peu. La pensée qu'elle allait rendre un léger service lui donnait presque de la joie.

Elle travaillait activement, jouant de l'aiguille, lorsqu'elle releva la tête, en entendant un pas léger qui s'approchait d'elle.

C'était Diane, vêtue de noir, prête à sortir.

— Voulez-vous m'accompagner, miss? dit-elle.

— Sans doute. Où donc?

— Vous verrez.

— Je vous suis.

— Hâtons-nous.

— Le temps de mettre un chapeau.

Elle sortit, et Diane resta seule quelques secondes.

Si elle quittait sa chambre de si bonne heure, c'est qu'elle redoutait une invasion de son mari. Elle ne voulait pas d'explication avec lui, pas de querelles. Ou il était coupable, ou il ne l'était pas. Il fallait le savoir avant tout. Il lui avait été impossible de fermer l'oeil; elle avait essayé de lire. C'est souvent un moyen d'appeler le sommeil. Ses yeux ne distinguaient rien que des lignes confuses qui s'emmêlaient comme les fils d'une toile d'araignée. Sans cesse, dans une hallucination, elle voyait les yeux noirs de l'Italienne plongeant dans ceux de Maurice, qu'elle devinait fixés sur cette rivale. La taille souple de Cara se cambrait, ses bras s'arrondissaient dans une pose voluptueuse, ses doigts se posaient sur sa poitrine, sur sa bouche, fraîche comme un cœur de grenade, et lançaient à son mari des baisers légers comme une nuée de papillons. Elle se sentait trahie. C'était pour elle une intolérable torture.

Elle avait donc décidé, avec sa fougue d'enfant volontaire qui n'avait jamais connu de résistance, qu'elle éclaircirait ses doutes par tous les moyens possibles.

Et d'abord elle entendait se soustraire à tout débat. Elle savait que son mari s'étonnerait de ce verrou glissé comme une défense entre eux, pour la première fois; elle donna ses instructions à sa femme de chambre et la laissa prête à tenir tête à l'adversaire, s'il se préservait.

Miss Arabella fut à peine une minute absente, et cependant Diane s'impacientait déjà de sa lenteur lorsqu'elle reparut.

— Allons, fit-elle. Vite. Le temps est superbe.

L'Anglaise descendit l'escalier d'un train qui contrastait avec ses habitudes, mais elle était obligée de suivre son ancienne élève. La jeune femme dégringolait les marches avec une agilité de pensionnaire un jour de sortie.

Dans la rue seulement, elle reprit une allure plus digne. Elle se savait hors de danger.

Elle passa son bras sous celui de miss Arabella et s'éloigna dans la direction de Saint-Augustin.

Il était temps.

A peine les deux femmes étaient-elles sur le trottoir, que Maurice frappait timidement à la porte de la chambre vide.

Elle s'ouvrit aussitôt.

Fauoise fit un pas en arrière en se trouvant en face de la Bretonne.

— Déjà ici, Méline? dit-il.

— Comme monsieur le voit.

— Et madame?

— Madame? fit la soubrette avec un sourire malicieux, elle est sortie.

— Sortie?

— A l'instant, avec miss Arabella.

— Diable! Où vont-elles?

— Monsieur sait bien que je ne me permettrais pas de questionner madame.

Fauoise se gratta le menton du geste d'un homme embarrassé.

Il examinait la porte de la chambre avec attention.

— Ainsi vous ne savez pas, Méline?... reprit-il en cherchant ses mots distraitemment, absorbé par une idée fixe.

— Où va, madame? Non, monsieur.

Qu'est-ce que monsieur regarde-là?

Pour une chevelure plus saine, plus attrayante employez **Vitalis** et le "traitement de 60 secondes"

Le grand avantage de Vitalis, c'est qu'il garde votre chevelure tellement naturelle, tellement soignée—sans cette apparence blaquée. Avec Vitalis, pas de taches huileuses, pas de striures blanchâtres. Vitalis ne contient que de fines huiles végétales qui conditionnent vos cheveux... les rendent soyeux.



Essayez le "traitement de 60 secondes" de Vitalis, 50 secondes pour frictionner—10 secondes pour peigner. Vitalis stimule votre cuir chevelu comme ne peuvent le faire les pommades et huiles non alcoolisées. Il débarrasse des pellicules libres... aide à freiner la chute excessive des cheveux. Procurez-vous Vitalis dès aujourd'hui.



Pour rehausser l'attrait de votre chevelure Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada.

"Nuit et Jour tu es mon choix*"
L'éclat NUGGET a raison de moi."
 *AVEC NOS EXCUSES À COLE PORTER

ROUGE, NOIR ET TOUTES COULEURS DE BRUN

9NF-49

Avez-vous "NUGGET" sur vos appliqué souliers ce matin?

Le Samedi COUPON D'ABONNEMENT

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion, MONTREAL 18, P.Q.

MES PLANCHERS ONT PLUS D'ÉCLAT AVEC MOINS DE TRAVAIL ET J'ÉPARGNE QUAND J'ACHÈTE HAWES'



BOÎTE de 1 LB. 49¢

La Meilleure Cire que l'on Puisse Acheter

CIRE À PLANCHERS HAWES'

DEPRESSION

Prenez ce tonique riche en vitamines et glycérophosphates d'une merveilleuse efficacité dans les cas les plus avancés.

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

Distributeurs: D. WATSON & CO., 286 S.-Paul Ouest, Montréal



JOUEZ de la GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITEMENT avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 20 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
122-5, Blvd Charest, Québec

Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBLY
CONTRE LE MAL DE TÊTE.

Si vous avez aux alentours de Montréal... PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR. 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

— Rien.
Le verrou existait bien, mais jamais il n'avait servi.
Mélaine était prévenue.
— La serrure a besoin de réparations, dit-elle. Une se ferme toute seule. Par moments, on ne peut l'ouvrir. Alors il faut faire le tour par cette porte, sur le petit escalier. C'est très gênant.

Maurice respira.
Il n'était pas mis en interdit. Le hasard avait tout fait.
Mélaine débitait sa fable avec un air de candeur tout à fait rassurant. Un homme n'aura jamais le front de la plus simple des ingénues.

— Et madame n'a rien dit en sortant ?
La Bretonne secoua la tête.
— De quelle humeur est-elle ce matin ?
— Madame ? Comme toujours. Pourquoi madame serait-elle autrement qu'à l'ordinaire ?

Fauoise en savait assez.
Il mit un pied sur les chenets et s'amusa à suivre dans la glace les allées et venues de la soubrette.

Des bûches brûlaient lentement dans la cheminée de marbre bleu. On respirait dans cette chambre, toute tendue de soie pâle légèrement azurée, avec des fleurs brodées dans le tissu, un parfum de jolie femme, jeune et fraîche, des odeurs de violette. C'était un véritable nid d'amour satiné et riant.

Il lui vint des remords de ses négligences.

On était si bien là !
Depuis longtemps, c'est à peine s'il posait dans ce paradis d'amour, où tout lui rappelait les grâces de la charmante créature qui lui appartenait.

Et pour qui l'abandonnait-il ?
A quels vains passe-temps il la sacrifiait !

Quelle différence entre la vie paisible, enchantée qu'il menait avec elle à Briolles et son existence fiévreuse vide, agitée et déçouée de Paris !

Oh ! ce Paris, il était tenté de le prendre en aversion, à ses heures de repos, quand il se donnait la peine de réfléchir, en songeant à ces tentations bêtes dont il s'étourdissait !

Il interrogea Mélaine, qui l'épiait à la dérochée pendant qu'il se livrait à ses tardives méditations.

Est-ce que Diane ne se plaignait pas quelquefois d'être seule ? Comment passait-elle son temps, dans les longues après-midi et les soirées, quand elle restait chez-elle ? Ne lui en voulait-elle pas à cause des négligences qu'il se reprochait amèrement lui-même ?

Mélaine ne se fit point prier et se montra sincère.

Sa réponse prit des allures de réquisitoire.

Elle ne cacha pas que si elle se mariait jamais, elle voulait un mari pour elle et non pour les autres, qu'elle entendait le voir autrement qu'en peinture, et savoir ce qu'il ferait de ses journées; qu'elle ne serait pas si douce que sa maîtresse, qui ne se plaignait jamais, et vraiment était de trop bonne composition; qu'elle ne laissait jamais échapper la moindre plainte, mais que monsieur devait bien penser qu'au fond elle souffrait d'être ainsi délaissée, et que si elle se taisait, ce ne pouvait être que par orgueil, à moins, ajouta la fine mouche avec malice, que ce ne fût par indifférence; que, pour elle, elle ne serait pas si patiente... Dame, non !

Maurice baissa la tête sous ce flot d'objurgations fut bon prince, promit de s'amender, de faire un effort de renoncer aux courses, au cercle, au théâtre, pour s'enfermer dans ce foyer de la famille, le plus sûr refuge du bonheur.

Il ne disait que ce qu'il pensait.
Si Diane était rentrée à l'improviste, il se serait jeté à ses pieds pour solliciter son pardon et renouveler des serments déjà violés mais seulement par

la pensée. Il était de bonne foi à ce moment, un peu par égoïsme, en songeant, dans ce boudoir qui les lui rappelait, aux plaisirs auxquels il renonçait pour courir après des puissances qui ne les valaient pas.

Il attendit plus d'une heure, non sans impatience, le retour de sa femme et de miss Arabella, mais elles ne parurent pas.

A la fin, il tira sa montre et se souvint qu'il allait manquer un rendez-vous à l'allée de Madrid avec des amis; il n'avait que le temps d'y courir au galop avant le déjeuner.

Il descendit aux écuries, fit seller son cheval, et partit dans la direction du Bois, en jetant un regard vers Saint-Augustin.

Parmi les passants, il ne distingua rien qui ressemblât aux deux femmes dont il espérait le retour.

Ce fut une fatalité; cette rencontre l'eût sauvé peut-être.

Madame de Fauoise et son ancienne institutrice se montraient à l'angle de la place, et deux minutes après Diane posait le doigt sur le bouton d'argent bruni de sa sonnette.

XVII

La promenade des deux jeunes femmes avait un but ignoré de miss Arabella.

L'institutrice accompagnait son élève avec la complaisance d'un carlin qui trotte auprès de son maître sans lui demander où il va.

Par ce temps froid, sur le pavé sec, il faisait bon circuler dans Paris, affairé dès le matin.

Il n'était pas neuf heures encore.

Diane regardait avec curiosité, en suivant son boulevard, les courtiers qui se rendaient chez leurs clients, les clercs aux études, les modistes coquettes et pimpantes des grandes maisons, qui veillent tard, mais n'arrivent pas de bonne heure au magasin. Elles trottaient sur l'asphalte avec la légèreté élégante des Parisiennes jeunes et jolies.

Quelques-unes s'arrêtaient çà et là pour dire adieu à des camarades, à des amis pour le bon motif ou l'autre, qui tiraient ensuite de leur côté, comptables, placiers ou connaissances quelconques.

Ce spectacle intéressait les deux femmes.

Le monde qu'elles voyaient là ne ressemblait pas au leur.

Rien de guindé, de prétentieux.

Toutes ces filles s'en allaient en riant, bras-dessus, bras-dessous, se saluaient d'un coup de tête ou d'un sourire au passage, alertes, joyeuses, en belle humeur malgré la tâche quotidienne, éreintante, la nourriture maigre des ateliers, et le vide de leurs bourses.

C'était la jeunesse et la gaieté du Paris laborieux, du travail insouciant qui n'a pas le temps de s'ennuyer, l'indifférence des oiseaux qui s'en vont picorer au hasard dans les champs et vivent de rien.

Miss Arabella les suivait de son oeil morne et glauque et les trouvait heureuses, les enviait presque en les voyant rire et s'appuyer les unes sur les autres ou s'aborder avec des fusées de gaieté.

Elles n'étaient pas seules, comme elle, à qui pourtant rien ne manquait dans la demeure hospitalière qui l'avait recueillie et où elle vivait en parasite.

Elle ne possédait rien que son oncle Mortimer Smithson, le frère de son père, le coutelier grincheux de Sheffield, qui, furieux d'une catastrophe où la pauvre fille n'était pour rien, refusait avec plus d'énergie que jamais de la voir et d'entendre parler d'elle.

Ce Smithson pouvait passer à bon droit pour un des excentriques du Royaume-Uni les plus obstinés.

Chaque année, à la Noël, Arabella lui adressait, avec une régularité modeste, une courte lettre de compliments, à laquelle il se gardait bien de répondre.

Son entêtement était invulnérable. Comme Arabella s'abîmait dans ses réflexions, sa compagne la quitta brusquement.

Elles étaient au coin de la rue Boudreau.

Les lanternes en forme de turban de l'Eden montraient aux passants leurs dorures au-dessous de clochetons qui ressemblaient à une résurrection de quelque palais de Delhi ou d'Agra.

— Attendez-moi, miss, dit-elle. Je reviens.

Miss Smithson la vit s'éloigner, gagner l'Eden et disparaître sous une des vastes baies du rez-de-chaussée.

Madame de Fauoise entra dans un immense vestibule où elle ne vit personne.

Ce vestibule, vide et sans lumière, ressemblait dans l'ombre à un vaste sous-sol aux deux côtés duquel s'élevait un large escalier à la rampe trop raide.

On voyait mal. Le jour tamisé par des vitreaux multicolores était trouble comme dans une cave éclairée par un soupirail.

Diane eut quelque peine à s'orienter. A la fin, elle distingua un homme qui se promenait dans le couloir des loges, plus ténébreux encore que le vestibule.

Elle poussa une porte vitrée et se trouva près de lui.

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-il assez brutalement.

— Un renseignement.

— Sur quoi ?

— Sur mademoiselle Dolci. Son adresse ?

— Connais pas. Dolci ?
Madame de Fauoise insista de sa voix douce :

— La première danseuse, dit-elle.
L'homme la dévisageait d'un hardi coup d'oeil.

Sans doute elle fut à son gré, car il s'hurana tout à coup.

— Je ne suis pas de la boîte, dit-il. Vincent et Ladrot, plombier. A votre service, ma petite dame. Je viens pour des réparations. Adressez-vous au concierge.

— Où ça ?
— Rue Caumartin.

— Merci.
Elle se replia, assez confuse.

Rue Caumartin, elle avisa une forte femme qui balayait la cour.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? demanda la matrone.

L'adresse de mademoiselle Dolci.

— Pourquoi ?

— Pour une communication qui l'intéresse.

— On ne peut pas la lui faire ?
— Non.

— Je ne sais pas si je dois...

Elle regarda de son oeil à fleur de tête la jeune femme qui devint pourpre. L'impression fut favorable comme celle du plombier.

— Mademoiselle Dolci n'aime pas qu'on donne son adresse au premier venu, dit-elle... mais pour vous, je crois que je peux... Rue Taitbout, 77. Vous entendez ?

— Oui, madame. Merci !

Madame de Fauoise était déjà dehors. Elle avait honte d'elle-même. Il lui semblait qu'elle s'avilissait à ce métier d'espion, mais une force surhumaine ne la poussait en avant.

Elle voulait savoir. Le doute lui devenait insupportable.

Dans la rue, elle écrivit, à la hâte, l'adresse de la danseuse et s'empressa de rejoindre miss Arabella, qui après avoir admiré, au coin de la rue Auber, les perles fausses montées en épingles ou en broches et les diamants taillés dans les blocs de cristal de première qualité d'un bijoutier en faux, s'était remise devant une boutique de coutelier qui lui rappelait douloureusement l'intraitable Mortimer Smithson. Alors Diane l'égara dans le quartier populaire qui s'étend derrière l'Opéra, pour aboutir à la rue Taitbout.

Comme un général, la veille d'une bataille, elle voulait inspecter son terrain.

Bientôt elle s'arrêta devant le numéro 77.

La maison où demeurait sa rivale était neuve, très belle, avec des persiennes blanches tranchant sur le ton gris de la pierre.

Diane aurait voulu pouvoir pénétrer à travers les murs pour surprendre les secrets de la Milanaise, inspecter son intérieur, l'interroger elle-même.

C'était impossible.

Elle ne fit que passer sans dire un mot à miss Arabella intriguée, malgré son indifférence passive, de cette course extraordinaire dont le but lui échappait.

Mais l'Anglaise était trop convenable pour adresser une question à son élève, ou plutôt à son amie.

Les deux femmes errèrent quelque temps dans le quartier, reprirent la rue Saint-Lazare et regagnèrent le boulevard Haussmann.

Mme de Briolles était à table avec sa fille quand Faudoise rentra.

Diane avait fait une toilette très soignée.

Elle était en beauté et se tenait sous les armes. Une grande animation, l'ardeur de la lutte, coloraient son visage d'ordinaire un peu pâle.

Elle accueillit son mari avec un sourire et se mit en frais pour lui plaire. Peut-être voulait-elle tenter un dernier effort pour le retenir ; peut-être espérait-elle lui donner le change sur ses véritables intentions et l'endormir dans une fausse sécurité.

Les bonnes résolutions de Maurice s'étaient dissipées en chemin.

Il avait rencontré des amis au Bois, le jeune et brillant Rougaut, le baron de Tallevande, le viveur endurci, Montambert et une troupe d'étourdis qui l'avaient amusé avec leurs théories sur les femmes.

Tallevande, en particulier, s'extasiait sur l'idéale étoile de l'Eden et le félicita chaudement de la préférence qu'elle affichait.

Maurice se dit qu'après tout il avait promis ; qu'il fallait tenir parole, surtout à une femme ; qu'une visite ne l'engageait à rien.

Au fond, la pensée de se trouver en tête avec la délirante Milanaise lui caressait avec plus de vivacité l'épiderme. Que lui dirait-il ? Il est toujours flatteur de se savoir l'élue d'une belle fille aussi adulée !

Et après tout, qui donc se douterait de cette rencontre ?

Innocente certainement, car Faudoise se croyait sûr de lui !

Au déjeuner, il fut gracieux comme toujours, d'une politesse respectueuse avec sa belle-mère qui l'aiguillonna de ses sarcasmes ; tendre avec Diane ; mais, à certains signes, elle le jugea très occupé d'un autre côté.

Après le café, il quitta la salle à manger, tourna un moment dans le salon et descendit à son cabinet de travail.

Là, il s'assit à son bureau, la tête dans ses mains, un cigare aux lèvres, enfiévré par l'approche du rendez-vous dont il attendait l'heure avec impatience, lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule.

Cette main était douce et légère. Il releva la tête et ne put réprimer un geste de surprise, de dépit peut-être.

Diane se tenait debout derrière lui. La jeune femme était souriante, parfumée, fraîche comme un camélia.

— Qu'allez-vous faire de votre après-midi ? demanda-t-elle.

— Moi ? je ne suis pas fixé.

— Vous ne restez pas avec nous, Maurice ?

— Je le voudrais, mais vous aurez des visites.

— Vous effrayent-elles ?

— Elles m'effarouchent, dit-il nettement, osant pour la première fois, s'expliquer sur ce sujet.

— Peut-être ne viendra-t-il personne.

— Ce serait un miracle. Les habitués seront à leur poste.

— Qui donc ?

— M. de Boistrudan, par exemple.

— Maxime est à son bureau, très occupé sans doute.

— Oh ! si peu ! Un fonctionnaire...

— Et puis, quand il viendrait, c'est un parent, un proche parent.

Faudoise fit une moue significative.

— M. de Boistrudan, reprit Diane qui rougit, est généreux de nous consacrer une partie de son temps.

— Le plaisir est pour lui.

— Vous croyez ?

— Certes.

— En ce cas, que ne profitez-vous de cet avantage ? Qui vous en empêche ?

— Tout et rien. Vous savez bien que votre mère ne peut pas me souffrir.

— Vous la calomniez.

— Vous avez dû comprendre, ce matin encore, qu'elle ne laisse échapper aucune occasion de me le témoigner. Était-elle assez agressive ? Je supporte tout sans me plaindre, à cause de vous, Diane.

— Vous lui supposez des sentiments qu'elle n'a pas, je vous assure. Pauvre mère !

— Dieu le veuille ! Je n'ai que du respect et de l'attachement pour elle. C'est à elle que je vous dois. Si elle n'eût existé, je n'aurais pas le bonheur de vous posséder.

— Est-il si grand ? Il y a des jours où je me demande si vous êtes sincères en le disant.

— Des reproches !

— Non, des craintes, mon ami, dit-elle avec une tendresse qui n'était pas feinte. Vous êtes bien rarement ici !

En toute autre circonstance Maurice eût été touché. Il se pencha discrètement sur le front de sa femme et l'attira plus près de lui.

— Je ne m'en éloigne jamais par la pensée, répondit-il. Vous êtes toujours présente à mon esprit, Diane. Est-ce que je pourrais vous oublier une minute ?

— Je voudrais vous croire ! soupira-t-elle.

— En quoi vous ai-je donné le droit de supposer le contraire ? On m'accuse près de vous. On a tort. Je vous aime, et toujours plus vivement.

— Bien vrai ?

— Bien vrai ! La bonne vérité !

— Alors, mettez vos actions d'accord avec vos paroles.

— Comment ?

— Restez. Nous irons au Bois ensemble !

— Demain, si vous voulez ! Aujourd'hui, c'est impossible. J'ai promis...

— Quoi donc ?

— De me trouver chez un ami... avec Tallevande, et d'autres... On veut organiser une écurie... pour le plaisir... Vous comprenez qu'il ne s'agit pas de bénéfices à réaliser, mais seulement de couvrir ses frais. Ce serait une distraction...

— Vous en avez besoin ?

— Pour vous-même, Diane.

— En effet, dit la jeune femme froidement. Vous avez raison. Il faut se distraire. La vie est si monotone !

Il comprit vaguement qu'elle le railait, mais il était tout entier à la pensée de son rendez-vous avec la Milanaise.

Le moment arrivait.

Il laissa tomber l'entretien, joua une demi-minute avec la main que Diane lui abandonnait, balbutia quelques mots pour l'assurer qu'il serait bientôt de retour, se leva, prit un chapeau et sortit.

Elle écouta le bruit de la porte coquette qui se fermait derrière lui.

— Comme il me trompe ! pensa-t-elle.

Et, remontant au salon, elle appela de nouveau l'Anglaise.

— Miss Arabella, dit-elle, apprêtez-vous. Nous sortons.

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.
Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

AVIS IMPORTANT A NOS LECTEURS ET DEPOSITAIRES

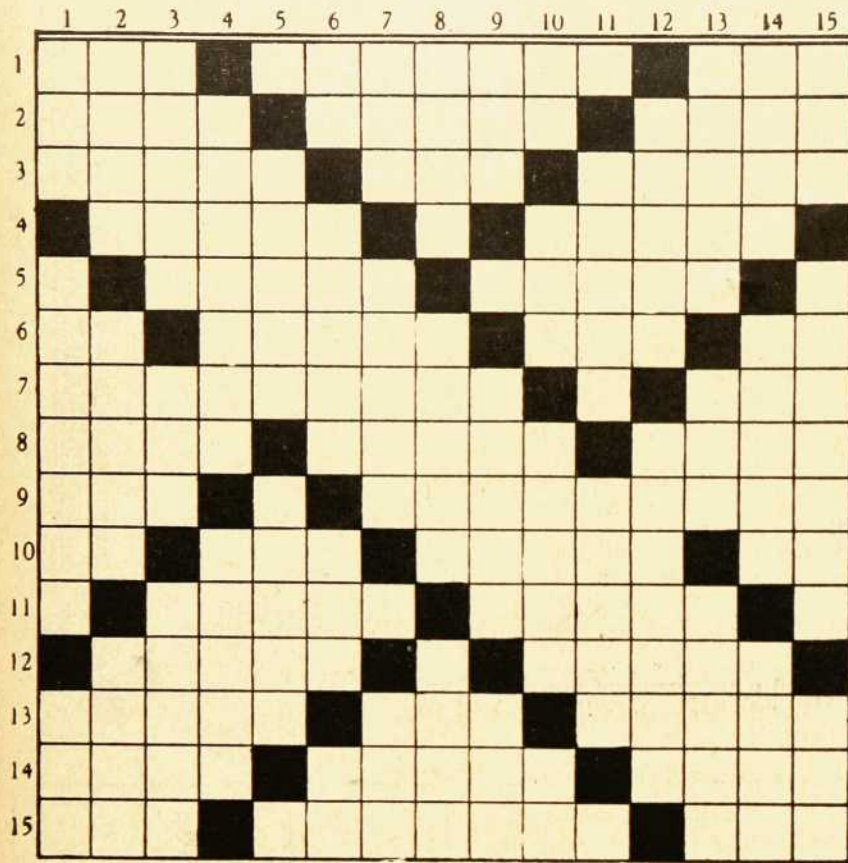
POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE FILM — LA REVUE POPULAIRE — LE SAMEDI

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Les Mots Croisés du "SAMEDI"



Problème No 906

HORIZONTALEMENT

- 1—Sert à stimuler. — Appréhension. — Raquette de cricket.
- 2—Mot arabe signifiant *cours d'eau*. — Collines de Bretagne. — Idée que l'on poursuit.
- 3—Ancienne ville d'Asie Mineure. — En deçà. — Interjection de plainte.
- 4—Oeuvre d'imagination. — Action de receler.
- 5—Branches pour soutenir des plantes grimpantes. — Voile qui sert de toiture.
- 6—Année. — Nymphes des prairies. — Oignon. — Ile de l'Atlantique.
- 7—Engrais. — Qui est à moi.
- 8—Bord d'un fleuve. — Moisson.
- 9—Colère. — Etat de la personne qui est nerveuse.
- 10—La chose dont on parle. — Lettre de l'alphabet hébreu. — Lombes. — Patrie des frères Anguier.
- 11—Vraiment. — Fait hommage.
- 12—Filet de pêche. — Gouverner.
- 13—Tissu de lin. — Marmite de cuisine. — Marque qu'une chose longtemps attendue arrive.
- 14—Bande de peau d'un soufflet d'orgue. — Instrument pour pratiquer des trous. — Exposé au bon air.
- 15—Seule. — Rouler sur le sol. — Prénom masculin.

VERTICALEMENT

- 1—Exclamation qui exprime le doute. — Fantaisie d'imagination. — Figure héraldique.
- 2—Prêter l'oreille. — Sombre. — Attention que l'on porte à une chose.
- 3—Genre de poissons acanthoptères. — Pommade de blanc de plomb. — Chance.
- 4—Commande. — Etoffe très fine de soie.
- 5—Bonbon laxatif. — Qui est sans effet.

- 6—Nom du soleil, chez les Egyptiens. — On lui doit l'invention des logarithmes. — Bison d'Europe. — Dans la gamme.
- 7—Arme. — Bandelette de linge. — Parasite.
- 8—Déesse de la Fable. — Canal qui conduit l'eau dans les marais salants. — Rude.
- 9—Venus au monde. — Fils d'Edouard l'Ancien. — Trois fois.
- 10—Règle double. — Roue d'une poulie. — Egout d'une cuisine. — Prénom personnel.
- 11—Repli qui forme le tour de l'oreille externe. — Grosse pluie subite.
- 12—Eloignement nécessaire pour bien voir une chose. — Appela quelqu'un en justice.
- 13—Capitale de l'Est de Para (Brésil). — Prénom personnel. — Plateau boisé de Prusse-Rhénane.
- 14—Garantie donnée sur un effet de commerce. — Voie de terre. — Marquer un sentiment de gaieté.
- 15—Qui sont à toi. — Parfum. — Nouveau.

Solution du Problème No 905

E	S	O	N	P	A	N	D	A	L	A	I	D		
S	A	S	S	A	N	I	E	C	O	M	B	E		
U	R	S	O	N	G	E	D	I	D	O	N			
S	A	L	E	U	S	E	R	E	V	E	S	D		
H	A	L	T	E	R	A	P	I	N	S	E			
D	S	A	I	B	E	M	O	L	J	E	T			
O	S	M	E	N	A	C	E	R	G	A	G	E		
L	E	S	N	A	V	E	T	T	E	N	O	N		
E	R	O	S	S	E	T	T	E	R	S	U	T		
N	I	L	P	A	T	T	E	R	O	C	E			
T	E	P	O	R	T	E	F	A	U	R	E			
E	C	O	U	D	E	S	O	T	T	I	S	E		
D	O	V	C	E	M	O	R	V	E	T	U			
O	U	R	L	E	S	E	R	U	M	F	O	R		
C	O	K	E	H	A	R	E	M	F	A	C	E		

Elle courut à sa chambre, jeta un manteau sur ses épaules, un chapeau sur sa tête, saisit Arabelle par la main, l'entraîna dans la rue, fit signe à un cocher qui passait et lui donna à voix basse une adresse.

XVIII

C E serait une erreur de prétendre que M. de Faudoise n'entendait pas au fond du coeur la raison lui crier qu'il s'engageait dans une mauvaise voie; qu'il ferait mieux de rebrousser chemin, au lieu de franchir le seuil de son cabinet pour se rendre à la rue Taitbout.

Mais il était à une de ces heures où on perd le sens, où le désir, la curiosité surtout, nous emportent sur leurs ailes, pendant que leurs voix harmonieuses, comme une valse fredonnée par les violons d'un orchestre, étouffent les cris de la conscience qui se révolte!

Certes, il avait Diane comme il l'avait dit, sa Diane si bonne, si tendre; il s'en souvenait avec un remords même à cet instant où l'autre, la tentation, l'obsédait. En suivant le trottoir de la rue de la Pépinière, il la revoyait avec ses yeux bleus, profonds comme le ciel, ses cheveux blonds répandus en mèches folles sur son cou éblouissant, sa taille ondoyante et svelte. Il l'aimait même uniquement, quelque paradoxale que semble cette assertion.

Mais il s'excusait avec les subtilités ordinaires de la raison dévoyée.

Sa passion pour Cara, violente, brutale comme l'ivresse, provoquée par les avances, les gestes, les oeillades incendiaires de la danseuse, n'était qu'un accident dans sa vie, un caprice éphémère qui ne durerait pas plus que les roses brûlées en une soirée sur le corsage d'une mondaine.

Il était fixé sur l'issue de cette aventure banale et sans conséquences, du moins il le croyait.

Même en supposant une faiblesse, un lâcheté, si on veut, une de ces fautes mystérieuses si douces et si séduisantes, le mal serait-il si grand?

Une entrevue ou deux, un songe de quelques instants, un cadeau que ses gains au jeu lui rendaient facile — Boistrudan n'avait rien exagéré, au contraire — et tout serait dit.

L'argent jouait, en cette aventure, son rôle corrupteur.

Qu'on nous pardonne cette réflexion terre à terre.

Faudoise aurait rougi d'employer à une folie de cette nature des sommes empruntées au budget de sa maison. L'idée ne lui en serait jamais venue. Haut de coeur, il avait été protégé pendant sa jeunesse, par sa pauvreté même, contre ces tentations auxquelles il était en proie, contre ce vertige de l'abîme où des voluptés inconnues l'attiraient. Mais il était en fonds. Il sentait dans son portefeuille une liasse de billets de banque qui lui permettaient de se conduire en gentleman magnifique et il n'était pas fâché de les jeter au vent d'un caprice. Les anciens, très sensés, usaient d'un proverbe familier qui s'applique merveilleusement à cette situation.

Ensuite, plus de traces de cette fantaisie; plus tard peut-être un souvenir vague, à demi effacé, quelque chose comme l'odeur d'un bouquet fané dans un tiroir de secrétaire, une de ces évocations qui amènent un sourire sur les lèvres; quand on se rencontre, un signe énigmatique, incompris des autres; parfois une légère pression de main, un soupir discret, un coup d'oeil où passe un reste de flamme, et... rien de plus.

Il roulait sur une pente où la chute est rapide. Lui qui, le matin encore, s'estimait à cent lieues d'une infidélité, incapable de se parjurer, il n'était pas éloigné d'en prendre son parti.

A chacun de ses pas vers la rue Taitbout, l'obsession devenait plus vive et plus pressante.

Arrivé à la gare Saint-Lazare, il ne pensait qu'à la danseuse.

Aux bords de la Trinité, il aurait fallu franchir un précipice pour arriver jusqu'à elle, traverser des steppes glacées au risque d'être enveloppé par une bande de loups, entrer dans la cage d'un dompteur, rien ne l'eût arrêté.

Le sourire lascif, excitant de l'Italienne, ses bras arrondis en arc sur ses hanches, ses jambes nerveuses, roses sous les flots de gaze blanche, ses belles dents et ses yeux tour à tour mourants ou pleins de flamme, l'attiraient comme un aimant, avec d'autant plus de force qu'il s'en rapprochait davantage.

A cent pas de sa maison, il rêvait toute une légion de plaisirs, d'ivresses nouvelles contenues dans cette coupe enchantée.

Et il n'avait qu'à étendre la main pour la porter à ses lèvres.

Aussi marchait-il d'un pas léger, du pas d'un victorieux qui prend possession d'une ville conquise.

Sa taille s'élevait, sa tête touchait aux fenêtres des entresols, à ce qu'il lui semblait.

Il regardait avec une inconsciente pitié les pauvres diables qui allaient à leurs besognes, les cochers sur leurs sièges, les femmes, des cartons à la main, tous ces gens courbés sur des labeurs vulgaires, tandis que lui, l'heureux privilégié, n'avait à s'occuper que de cette unique affaire, la seule à ses yeux qui fut digne d'un homme: l'amour et ses divins plaisirs!

Aux derniers numéros de la rue Taitbout, à l'angle de la rue d'Aumale, il s'arrêta et jeta un coup d'oeil autour de lui avant de s'engager sous la porte cochère.

S'il eut été moins perdu dans les nuages, il aurait vu, d'abord, quelques instants plus tôt, dans la rue Saint-Lazare, un fiacre passer à toute vitesse auprès de lui, en rasant le trottoir, et se diriger vers la Trinité; ensuite, lorsqu'il s'arrêta en face de la maison de son idole, ce même fiacre stationner de l'autre côté de la rue, quelques numéros plus bas, et à la portière, sous les stores à demi baissés, des yeux de femme observant avec soin la maison de la danseuse, et un visage qui se contracta de douleur et d'indignation en le voyant s'engouffrer sous la portail.

Mais il ne se doutait de rien.

Il jeta au concierge le nom de la Dolci et s'engagea dans l'escalier.

Au second, il sonna.

Une servante italienne, d'une trentaine d'années déjà ridée, aux grands yeux noirs comme des charbons, au teint olivâtre, vint ouvrir et s'effaça pour laisser entrer le visiteur.

— Madame vous attend, dit-elle, dès qu'il eut décliné son nom.

L'appartement de la danseuse était modeste. Elle y vivait seule avec deux domestiques, sa compatriote et une cuisinière parisienne.

Tout indiquait là qu'il s'agissait plutôt d'un campement que d'une installation sérieuse.

Des malles traînaient dans le salon, des jupes et des corsages sur les meubles.

Le seul endroit convenable, c'était la chambre à coucher; encore, donnait-elle par une porte à deux battants, ouverte, sur une seconde pièce servant de cabinet de toilette et encombrée de l'attirail ordinaire d'une ballerine, tutus, chaussons, maillots accrochés aux murs, jupes roses, bleues ou blanches, poudres et fards de toute sorte jetés pêle-mêle sur le marbre.

La chambre était tendue de reps jaunis, capitonnés. Un grand feu de bois répandait une chaleur agréable dans ce réduit où la Dolci devait se tenir la plupart du temps.

Certes, là encore tout était banal.

Une femme de banquier parisien, le moindre vi-comtesse, une artiste d'un grand théâtre ou même une simple bourgeoise bien rentrée auraient jugé

ce luxe de pacotille au-dessous de ses mérites; mais ce qui rehaussait cette vulgarité, ce qui la faisait oublier, c'était la femme, le superbe, l'incomparable ornement de ce logis.

Dès qu'elle avait entendu la sonnette, Cara était accourue au-devant de Faudoise et, le prenant par la main, l'avait conduit avec une grâce un peu théâtrale vers sa chambre en s'excusant du désordre du salon.

— Je ne reçois personne, lui dit-elle. Je ne sais pourquoi je fais une exception. Peut-être elle me portera malheur. Etes-vous jettatore ?

Il sourit et ne put trouver une parole.

Il regardait cette charmeresse, avec un éblouissement dans les yeux.

La Dolci était simplement vêtue d'un peignoir de soie grise mêlée de laine. Ses magnifiques cheveux, sombres comme la nuit, étaient roulés sur sa tête dans un désordre pittoresque; ses grands yeux, sa vraie beauté, flambaient sous ses sourcils, et son cou aux lignes vigoureuses était à demi caché par les dentelles fripées d'une mantille écru.

Sans fard et sans poudre, elle parut à Maurice plus fraîche et plus jolie encore qu'à la scène.

Elle le fit asseoir dans un grand fauteuil au coin du feu et se mit auprès de lui, presque à ses pieds, sur un siège très bas.

— Vous me voyez bien mal vêtue, dit-elle; je vous en demande pardon. C'est que je viens de travailler.

— Comment, encore !

— Toujours !

— Vous, la fée de la danse !

— C'est un art difficile. Il exige des études pénibles et un entraînement continu. Pas de repos !

— Pourquoi vous y astreignez-vous ?

— C'est ma vie. J'aime mon métier.

Je suis ravie quand on m'applaudit, si je sens que je le mérite.

— Vous êtes riche pourtant.

— A peu près. Au moins je n'ai besoin de rien et suis peu exigeante ! Mon histoire est bien simple, J'ai été élevée pauvrement chez un maître de ballet, un vieux professeur de Milan auquel un inconnu m'a confiée en lui avançant dix années de pension pour mon entretien.

Mon professeur ne l'a vu qu'une seule fois. Un notaire de la ville me surveillait, à ce qu'il paraît. Plus tard, ce fut lui qui paya pour moi après les dix années révolues.

« Il y a quatre ans, j'atteignis ma majorité. Je dansais à Rome. Ce même notaire me demanda à Milan et me remit un titre de vingt-mille francs de rentes. J'en donne trois à mon professeur qui a toujours été sévère mais juste pour moi. Je garde le reste.

— Vous ignorez le nom de votre bienfaiteur ?

— C'est mon père.

— Qui vous l'a dit ?

— Le notaire. Ma mère est morte presque aussitôt après ma naissance. C'était une pauvre fille. Mais en même temps que le notaire m'apprenait ce détail, il m'informait qu'il serait inutile d'essayer de connaître le nom de ce père qui ne veut pas se découvrir et que mes efforts n'aboutiraient à rien. Voilà mon histoire. Vous en savez autant que moi. Vous voyez que je suis seule au monde et ne tiens à rien. Et maintenant laissons ce sujet qui n'est pas gai et parlons de vous. Pourquoi désirez-vous me voir ?

La réponse était facile. D'ailleurs, les yeux de la danseuse, fixés sur ceux de Faudoise, l'encourageaient à la franchise.

— Pourquoi ? répéta-t-il, fasciné par l'éclat de ces grands yeux noirs.

— Oui.

— Ne vous en doutez-vous donc pas ?

— J'attends que vous me le disiez.

— Parce que depuis vos débuts à Paris, je ne vois que vous, je ne pense qu'à vous. Il ne se passe guère de soirée, où, de gré ou de force, je n'aïlle m'as-

seoir à cette place qui m'attire. C'est de là que je vous admire, indifférent à tout, dès que vous avez quitté la scène. Quand vous n'êtes plus là, j'emploie le temps à me demander ce qu'il faut faire pour vous mériter.

C'était leur première entrevue en tête à tête et ils parlaient avec la familiarité d'amis qui se connaissent depuis de longues années.

La Milanaise étendit les mains et ses beaux sourcils bruns s'élevèrent.

— Je n'en sais rien moi-même, répondit-elle. Sans doute se faire aimer.

Vous autres, Français, vous passez pour de grands séducteurs et vous méritez cette réputation. Je ne serais pas danseuse si je n'avouais quelques aventures.

J'ai rencontré de vos compatriotes à Florence, à Rome, mais ma nature doit être rebelle à l'amour car je n'ai connu personne qui m'en ait inspiré du passionné, du vrai ! Je suis pourtant vieille. Je viens de vous le dire.

— Vous riez. Parlez sérieusement, je vous en supplie.

— A quoi bon ? Que peut-il y avoir de sérieux entre nous ?

— L'amour.

Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle. S'il faut tout vous avouer, je sais votre histoire, celle de votre mariage, un mariage d'amour que je ne me pardonnerais pas de troubler.

— Ah ! on vous a conté ?...

— Tout !

— Qui donc ?

— Un de vos amis. On ne m'a dit que du bien de vous, tant de bien même que je désirais, moi aussi, vous connaître.

Alors j'ai poussé la curiosité plus loin. J'ai voulu voir, j'ai vu madame de Faudoise.

— En quel lieu ?

— Qu'importe ? au Bois, au théâtre... Elle est très bien, très jolie, plus jolie que moi, certainement.

— Vous blasphémez !

— J'en suis sûre... Nous autres, aux feux de la rampe, sous l'éclat de la lumière électrique qui nous suit, nous poétise, nous produisons un certain effet. En réalité, nous valons moins que les femmes du monde, reposées, tranquilles, heureuses. La fatigue nous tue ; les efforts qu'il faut faire pour plaire à notre public, nous flétrissent vite. Nous passons comme des étoiles... qui filent. Je n'ai pas d'illusions, allez. Votre enthousiasme ne durerait pas. Vous me voyez comme à l'Eden, entourée de mon auréole. Notre liaison ne pourrait donc être que passagère, convenez-en. Qu'y gagnerais-je ? Des regrets. Vous allez me jurer que vous m'aimez. Je le devine. Vous ne m'êtes pas indifférent. J'aurais mauvaise grâce à nier une sorte de sympathie qui nous unit. Je suis libre et n'ai pas à rendre compte de mes sentiments. Il y a longtemps que nous nous parlons avec le langage si expressif des yeux. J'y ai trouvé une jouissance, je l'avoue. Mais ne vaut-il pas mieux, je vous le demande, nous adorer de loin, par-dessus la rampe, et, comment dit-on chez vous ?... platoniquement ? Je vous parle comme la Raison en personne.

Entre chaque lambeau de phrase elle glissait un regard humide à Maurice et lui souriait, de son sourire appris, classique, qui découvrait deux rangées de dents étincelantes, des perles dans un écrin de satin rouge.

Ils causèrent longtemps cœur à cœur. L'Italienne lui conta les triomphes, les misères de sa vie, de son isolement, les tentations qui la poussaient.

— Je suis comme une feuille ballotée par le vent, moi, lui dit-elle. Je vais au hasard de ma destinée, pour finir dans quelque coin perdu, seule et sans amis, sans famille aussi. Mais vous, qui avez tout pour être heureux, gardez votre bonheur, ne le compromettez pas. Croyez-moi.

En finissant, elle soupira :

— Oh ! je suis franche. Ce n'est pas sans quelque peine que je vous donne

Le Comité consultatif **BLACK HORSE**



LOUIS BOURDON
maître de cérémonies à
"Connaissez-vous la musique?"



LÉON LORTIE
de l'Institut de Chimie,
Université de Montréal



HENRI GIRARD
critique, ancien
directeur de revue



MARCEL DESJARDINS
rédacteur sportif
bien connu

Connaissez-vous...

l'endroit où se trouve la plus vieille région du globe?



C'est le **Plateau laurentien** qui est la terre la plus ancienne du monde. Une bonne moitié de notre pays est donc située dans la plus ancienne partie du globe terrestre.

Connaissez-vous la distance qui vous sépare des plus vieilles montagnes du monde?

... Rien de plus facile à calculer, puisque ces montagnes se trouvent à cinquante milles seulement de la ville de Montréal: ce sont les Laurentides, que des milliers de touristes et de villégiateurs fréquentent chaque année, l'hiver comme l'été.



Connaissez-vous les ressources du Plateau laurentien? Savez-vous que ses milliers de lacs et de rivières constituent un immense réservoir d'énergie hydraulique... que ses forêts donnent tous les ans d'énormes quantités de bois de sciage et de pulpe... que son sous-sol est riche en minéraux de toutes sortes: or, nickel, argent, plomb, zinc, fer, graphite et autres?

Connaissez-vous la meilleure bière au Canada?

C'est la **BLACK HORSE!**



UN PRODUIT DE NATIONAL BREWERIES LIMITED

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

PATE DE GUIMAUVE OU MARSHMALLOW

2 tasses de sucre
2 c. à tb. de jus de citron
2 c. à tb. de gélatine
1 1/2 tasse d'eau
2 blancs d'oeufs battus

Faire un sirop avec le sucre et 3/4 de tasse d'eau. Cuire jusqu'à 238° F. ou jusqu'à ce qu'il file. Faire gonfler la gélatine dans 3/4 de tasse d'eau froide durant 5 minutes et verser le sirop bouillant sur cette gélatine. Brasser jusqu'à ce qu'elle soit entièrement fondue. Laisser refroidir à la consistance de sirop épais. Battre au mousoir jusqu'à ce que le mélange devienne bien blanc et garde sa forme. Incorporer les 2 blancs d'oeufs battus puis aromatiser avec le jus de citron. Verser dans un moule carré de 8 pouces tapissé de sucre à glacer mélangé avec de l'amidon de maïs (cornstarch). Laisser prendre bien ferme. Démouler au bout de 24 heures seulement. Couper en carrés et passer dans le sucre à glacer la partie coupée.

SALADE AU POULET ET AUX OEUFS EN GELEE

1 c. à tb. de gélatine
1/4 de tasse d'eau froide
1 tasse de bouillon de poulet
1 c. à thé de sel
1/2 c. à thé de poudre de kari
2 tasses de poulet cuit et coupé en petits dés
6 oeufs cuits durs
1/4 de tasse de céleri
1/4 de tasse de piment vert

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes et la faire dissoudre dans le bouillon de poulet bien chaud. Brasser jusqu'à dissolution complète et ajouter tous les ingrédients: poulet, oeufs, céleri et piment vert. Vérifier l'assaisonnement et verser dans un moule préalablement passé à l'eau froide. Laisser prendre et démouler sur un lit de laitue croquante, garnir de tranches de tomates et de persil.

Excellente recette pour utiliser une desserte de poulet. Le bouillon peut être fait avec la carcasse.

PATE DE FOIE

1 livre de foie de veau, de porc ou de volaille
3/4 de livre de lard frais gras
1/4 de c. à thé de chacune des épices suivantes: muscade, cannelle, clou
1 petit oignon haché finement
2 c. à thé de sel
12 champignons frais

Préparer le foie, c'est-à-dire enlever la peau et les nerfs et le passer au hachoir avec le lard frais, au moins 2 fois pour qu'il soit réduit en pâte fine. Mettre dans un bol avec le sel et les épices, bien mélanger. D'autre part, hacher finement l'oignon et les champignons et faire sauter 5 minutes dans 2 c. à tb. de beurre. Ajouter au foie et battre le mélange jusqu'à ce qu'il soit bien lisse. Vérifier l'assaisonnement, ajouter au besoin du sel. Verser la pâte dans des verres à gelée ou des petits pots. Couvrir, placer ces verres dans une lèchefrite remplie d'eau chaude et faire cuire au four de 300° F. 1 1/2 heure. Eviter que l'eau bout dans la lèchefrite. Si cela se produit, mettre de l'eau chaude. Ce détail est important; c'est la cuisson bien conduite qui donne une pâte fine et bien lisse. Faire refroidir couvert et plutôt lentement et conserver au frais.

MAYONNAISE CUITE

2 c. à tb. de farine
2 c. à thé de moutarde
1 c. à tb. de beurre
1 oeuf
1 tasse de lait chaud
1 c. à tb. de sucre
1/2 c. à thé de sel
1/4 de tasse de vinaigre

Mettre dans un bol la farine, le sucre, la moutarde, le beurre, le sel et l'oeuf légèrement battu. Délayer avec le lait chaud et faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Ajouter graduellement le vinaigre. Retirer du feu, faire refroidir, servir cette mayonnaise avec les salades et par économie, on peut la mélanger à la mayonnaise à l'huile en proportion variable suivant le goût.

MAYONNAISE A L'HUILE

1 oeuf
1 c. à thé de sucre
2 c. à thé de moutarde
2 tasses d'huile
1 c. à thé de sel

Mettre dans un bol l'oeuf, battre légèrement avec le sel, la moutarde et le sucre. Ajouter l'huile bien lentement, quelques gouttes à la fois. A l'aide d'un mousoir, tourner pour bien mélanger et à mesure que le mélange épaissit, ajouter plus d'huile, 1/4 de tasse à la fois. En dernier lieu, incorporer le vinaigre, 2 ou 3 c. à tb. au goût. Conserver cette mayonnaise au frais.

MERINGUES SECHES

4 blancs d'oeufs
1 tasse de sucre fin
1/4 de c. à thé de sel
1/2 c. à thé de vanille

Battre les blancs d'oeufs avec le sel jusqu'à ce qu'ils soient fermes. Ajouter peu à peu 3/4 de tasse de sucre en battant continuellement avec un mousoir jusqu'à ce que la meringue garde bien sa forme. Aromatiser. En dernier lieu, incorporer délicatement le reste du sucre, soit 1/4 de tasse. Verser par cuillerées à table sur une tôle recouverte de papier blanc non beurré et faire cuire 1 heure à four très doux 250° F. Si la chaleur du four est difficile à contrôler, mieux vaut fermer le four après 1/2 heure de cuisson. Décoller les meringues. Si elles sont bien cuites, cela se fera sans difficulté.

On peut les servir simplement avec des fruits frais et de la crème glacée ou encore, les creuser avec le dos d'une cuillère et les remplir au goût.

de si sages conseils. J'ai du plaisir à vous voir chaque soir devant moi. Vos hommages me touchent. En voulez-vous la preuve?

Elle écarta son peignoir et en tira une rose fanée, une des fleurs de son bouquet de la veille, attachée au cordon d'une médaille.

— Etait-ce de la ruse? Etait-ce de la passion?

Elle achevait de mettre le feu à tout ce que cette âme neuve et presque vierge encore des grands désirs et des voluptés défendues contenait d'inflammable.

Il s'empara vivement de la main qui tenait la rose flétrie et la serra dans les siennes avec énergie, comme pour en prendre possession.

— Eh! que peut la raison, s'écria-t-il avec violence, contre un amour pareil à celui qui m'entraîne vers vous? Pourquoi tenter de rompre ce courant qui nous emporte et veut nous réunir? Je ne sais rien, Cara, si ce n'est que je vous désire, que je vous adore, comme vous l'avez compris. Il n'est rien que je ne fasse pour vous gagner. Par moments, quand ma folie me prend, je me demande si vous ne partagez pas cette passion que vous vous faites un jeu d'irriter, que vous enflammez par vos sourires, par vos baisers, si doux, par la flamme de vos regards qui me fascinent. Je vous en supplie! Ne raisonnez pas, ne réfléchissez pas! Imitiez-moi. Oublions tout pour l'amour. N'est-ce pas le but de la vie? Ne lui doit-on pas les seuls souvenirs qui nous soient chers, les seules joies qui valent qu'on les cherche? Vous dites que cet amour passera. Moi, je veux croire qu'il sera éternel, mais, ne durât-il qu'un moment, qu'il suffirait à illuminer notre existence, et je suis sûr que mon bonheur le plus vrai, le plus réel sera de penser toujours avec délices à la minute de félicité que je vous devrai. Ecoute-moi donc, ajouta-t-il en la prenant dans ses bras, et laisse-toi fléchir.

En ce moment, il était presque irrésistible. Il avait l'éloquence de la jeunesse enthousiaste, des désirs fous.

Il savait à peine ce qu'il disait. Ses ardentes prières s'échappaient de ses lèvres au hasard, comme un torrent qui se rue en aveugle au ravin qu'il creuse.

Il ne se connaissait plus. La vue de l'Italienne l'électrisait. Il est des heures où, pour satisfaire une passion, on marcherait sur le coeur de ceux qu'on aime.

— Que parles-tu des autres! s'écria-t-il. Je ne vois que toi, je ne veux que toi, je n'aime que toi!

La tête de la Dolci s'était abaissée sur sa poitrine.

Elle demeurait inerte entre les bras de Maurice.

Qui pourrait dire ce qui se passait dans son âme et à quelle puissance elle cérait?

Elle s'abandonnait, dominée par une force inconnue, étourdie par une ivresse soudaine.

Tout à coup elle releva ses yeux sur le visage de Faudoise. Ils semblaient égarés, noyés, alanguis.

— Tu jures que tu m'aimes? balbutia-t-elle.

— En peux-tu douter?

— Que tu m'aimeras toujours?

— Toujours.

— Plus que la vie?

— Plus que tout.

S'il ne l'eût soutenue, elle glissait sur le tapis.

Elle murmura quelques-unes de ces paroles harmonieuses que les Italiennes soupirent si doucement dans leurs ivresses: *Mia vita! mia giola!* et demeura pâmée aux genoux de son admirateur.

Il se fit dans l'obscurité de la chambre aux tentures couleur d'or un long silence.

Une heure après, la Milanaise renvoyait Maurice en le couvrant de bai-

sers, en lui protestant qu'elle l'avait aimé dès le jour où elle l'avait aperçu dans la foule de ses adorateurs.

Elle lui répétait avec cet élan passionné et ce regard éteint des femmes heureuses:

— Va-t'en! Tu reviendras! On m'attend au théâtre. Tu reviendras!

Et, quand il allait obéir, elle le retenait encore, ne pouvant s'en détacher.

A la fin, pourtant, elle s'arracha à son étreinte et, appuyée à la cheminée, le regardait s'éloigner en lui envoyant du bout des doigts un dernier baiser, quand, tout à coup, ses yeux s'agrandirent, elle redressa la tête et sa main demeura immobile devant ses lèvres.

Maurice avait fait un pas en arrière et s'arrêta pétrifié.

Sur le seuil de la chambre dont la portière était soulevée, sous la draperie de reps jaune, il venait d'apercevoir, blanche comme un suaire, les yeux fixes, les lèvres pâles, crispées par le mépris, Diane qui le regardait.

— Où allez-vous? lui demanda-t-elle.

Il ne répondit pas.

— Il est inutile de rentrer chez moi, monsieur, reprit-elle. Restez!

— Diane!

— Je sais tout. Adieu.

Elle laissa retomber la tenture et disparut.

Derrière elle, dans la lumière de la chambre voisine, dont les rideaux étaient tirés et les persiennes ouvertes, Maurice avait distingué la silhouette longue et le visage effaré de miss Arabella, pourpre d'indignation et de honte.

XIX

L'ORDINAIRE, lorsqu'une femme a surpris un secret comme celui de M. de Faudoise, sa vie est brisée. Cependant on en voit qui continuent à vivre sous le toit de l'homme qui les a trompées aussi cruellement. Elles y restent par faiblesse, par nécessité souvent; mais leur tranquillité est anéantie à jamais. La confiance est morte et ne ressuscite pas. Les querelles se succèdent sans interruption à propos des faits les plus graves ou des riens les plus futiles. S'il s'opère un rapprochement, sous les auspices des amis des parents, cette suture ne tient pas.

Ce n'est qu'un replâtrage, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus lamentable, un manteau sur un squelette, un badigeon sur des ruines, des fleurs sur un cadavre.

Diane était brave.

Elle prit vaillamment son parti.

Point de querelles, point de reproches inutiles, point de revendications de son droit, de rappels à l'exécution des serments.

Lorsqu'elle rentra chez elle, elle quitta miss Arabella, plus morte que vive, en posant un doigt sur ses lèvres, et s'enferma dans sa chambre.

Là, elle se plongea dans une causeuse, non sans s'être barricadée à l'aide des verrous et des serrures, dans la crainte d'un retour offensif de celui qui désormais pour elle était l'ennemi, et se pelotonna dans la soie pour essayer de mettre un peu d'ordre dans ses pensées et réfléchir.

A qui? A rien. Elle était brisée, foudroyée. C'était comme un effondrement de sa vie, une prostration de tout son être.

En courant à la rue Taitbout elle conservait un espoir. Lequel? Elle n'aurait pu le définir, mais elle se disait vaguement, déjà bouleversée par cette révélation si imprévue fondant sur elle comme une grêle qui en un instant ravage une campagne fertile, que peut-être son mari n'éprouvait pour la danseuse qu'un sentiment d'admiration, d'engouement; que tout se bornait entre eux à une de ces amitiés de théâtre qui s'établissent à distance, de la scène aux fauteuils d'orchestre, question de vanité de la part de l'homme, de coquetterie du côté de l'artiste;

dangereuse, sans doute, mais innocente jusque-là. Elle ne pouvait croire à une violation si flagrante de la foi jurée, à une chute si rapide et si profonde.

Dans le fiacre d'où elle espionnait son mari, elle ressentait toutes les tortures lancinantes de la jalousie furieuse; une angoisse douloureuse lui étrennait le coeur, mais, dans ces ténèbres qui l'enveloppaient, il restait une lueur encore, l'espérance, soutien de l'homme, qui survit en nous jusqu'au dernier soupir, jusqu'à la fin de tout et à la catastrophe suprême.

Lorsque Faudoise fut entré dans la maison de Cara Dolci, après un moment d'attente qui lui parut un siècle, elle s'exaspéra jusqu'à la folie et, emportée par la colère qui grondait en elle, elle voulut connaître l'étendue de la faute et répéta à sa compagne en l'entraînant à sa suite d'une main fébrile :

— Venez!

Elle pénétra sous le porche de la maison, ne sachant trop ce qu'elle allait faire.

La concierge causait dans sa loge avec une forte fille d'une trentaine d'années, vêtue comme une servante, un panier au bras.

— Mademoiselle Dolci? demanda Diane.

— Au second, la porte à gauche, dit la concierge. Mais la grosse femme intervint :

— Madame est sortie. Que voulez-vous?

— Lui parler.

— C'est impossible. Elle n'est pas là. Le mensonge était flagrant.

Madame de Faudoise regarda fixement la domestique.

— C'est une erreur, dit-elle. Mademoiselle Dolci est chez elle. J'en suis sûre.

— Si vous le savez mieux que moi!

— Vous êtes à son service?

— Je suis la cuisinière.

— Comment vous appelez-vous?

— Julie.

— Il y a longtemps que vous êtes chez elle?

— Deux mois, et demi. Madame m'a engagée en arrivant à Paris.

La cuisinière répondait sans songer même à résister, intimidée par l'assurance et le ton impérieux de madame de Faudoise.

— Nous pouvons donc parler, dit Diane. Venez.

Elle attira d'un signe la servante hors de la loge et lui dit quelques mots à voix basse.

Julie balbutia à plusieurs reprises, d'un air assez tranquille, indifférent, des exclamations qui contrastaient avec sa face placide.

Evidemment, si grave que fût l'affaire, elle en avait vu d'autres.

L'argent, ce terrible entremetteur, accomplit son oeuvre.

Diane ne marchandait pas.

Elle demanda seulement à la bonne : combien? Et le marché fut aussitôt conclu.

La femme de chambre italienne était sortie. Julie avait donc le champ libre.

Elle précéda les deux femmes, les introduisit sans bruit dans l'appartement de la danseuse, les conduisit à pas de loup du vestibule dans le salon et les y installa.

Le salon touchait à la chambre de la Dolci.

Puis elle redescendit pour aller paisiblement à ses affaires.

En passant, elle s'arrêta à la loge et feignit une parfaite innocence près de la concierge :

— Deux dames qui connaissent l'Italienne, dit-elle du ton le plus ingénu.

Et elle sortit.

Le salon où se trouvait madame de Faudoise et miss Arabella n'était séparé de la chambre de la danseuse que par une tenture.

Elle avait donc tout entendu.

Devant Diane, l'imprudent avait prodigué à la Milanaise les plus ardentes

protestations d'amour. Dans la fièvre qui s'emparait de lui, il avait piétiné sur le coeur de sa femme. Il s'était répandu en promesses comme un verre fêlé par où tout s'écoule et s'en va. Diane, dans cette éternelle langue de l'amour, la même du haut au bas de l'échelle sociale, avait pu reconnaître les mots dont il s'était servi pour elle. Il répétait les mêmes serments à cette étrangère! Il l'aimait uniquement. Il ne voulait qu'elle. Les autres n'existaient plus à ses yeux! Son caprice ne connaîtrait pas de fin. Mots vides, paroles creuses, mensonges, qu'elle aussi avait entendus jadis et auxquels elle croyait!

Foi stupide! Confiance imbécile!

Elle n'avait, en se donnant, exigé qu'un serment, un seul. Il était violé.

Déjà!

Malgré les efforts de miss Arabella, scandalisée et qui voulait fuir, elle était restée là, souffrante, torturée, sans force et sans voix. L'étonnement et le dégoût tuaient en elle jusqu'à la colère.

L'Anglaise ne l'avait pas quittée, par dévouement, en se faisant violence.

Miss Smithson se voilait la face d'horreur, non à cause de l'infamie de la trahison, mais parce que sa présence et celle de Diane étaient tout à fait déplacées — objectionnables — chez la danseuse en un pareil moment.

Mais elle n'osait faire un mouvement. La volonté de l'autre la clouait sur le tapis du salon.

Enfin cette scène atroce s'était terminée.

Maurice avait reçu en pleine figure la phrase par laquelle l'outragée lui signifiait leur rupture. Et, comme un buveur qui reçoit sur la tête un seau d'eau glacée, il s'était tout à coup dégrisé.

Il savait qu'elle était là, témoin de l'offense, et il comprenait qu'elle ne pardonnerait pas.

Tout était donc fini entre eux, tout.

Et maintenant, Diane seule dans son boudoir, qui lui semblait tendu de noir, se jurait que jamais cet homme ne serait rien pour elle. Son coeur était fermé à tous. Les autres? Ils devaient lui ressembler. Pourquoi auraient-ils mieux valu que celui-là, son préféré!

Mais le monde, que dirait-il? Quel scandale! Elle n'en voulait pas! Une séparation, sans doute, mais silencieuse, tacite, convenue librement, entourée de mystère. Voilà ce qu'elle désirait. Plus tard, quand son mari reviendrait, elle lui ferait savoir sa détermination par un mot d'écrit. Et tout serait réglé.

Certes, ses réflexions étaient confuses. Tous ces projets s'entrechoquaient dans le chaos de son cerveau malade. Les gens terrifiés par un tremblement de terre doivent éprouver les sensations de cette mondaine heureuse, autour de laquelle tout venait de s'écrouler dans un cataclysme imprévu. Elle ressentait d'intolérables douleurs, un déchirement. Son orgueil était abattu, son coeur laissait échapper tout son sang.

Au bout d'une heure, elle était encore tellement absorbée dans son désespoir qu'elle n'entendit pas d'abord qu'on frappait à sa porte, après avoir essayé de l'ouvrir, puis une voix qui l'appela.

Elle se redressa en sursaut et, malgré sa volonté de rester seule, ne put s'empêcher de demander brusquement :

— Qui est là?

C'était la comtesse.

Diane ouvrit, comprenant que s'enfermer c'était se trahir, n'osant refuser de voir sa mère, heureuse peut-être au fond d'épancher dans son coeur le chagrin qui l'étouffait.

Madame de Briolles se planta devant elle, la contempla un instant en silence, vit ses yeux ardents d'où pas une larme ne s'était échappée et l'interrogea.

On aurait dit la Justice irritée s'apprêtant à venger l'innocence.

Saveur
Délicieuse!



LA REVUE
Populaire



Une publication chic, élégante, à la page, voilà, Madame, Mademoiselle et vous-même, Monsieur, ce qu'est *La Revue Populaire*. L'adopter, c'est s'assurer le moyen de se tenir au courant des activités mondaines, artistiques, littéraires. De plus, et pour vous, Madame, Mademoiselle, c'est votre vade mecum de la mode, de la décoration intérieure, des conseils pratiques, en un mot, de tout ce qui touche le royaume de la femme. Son roman, pour la livraison d'avril est "Colette et son Château", de Guy de Novel. Pour s'y abonner, remplir le coupon ci-dessous. C'est le moyen le plus simple, le plus économique de s'assurer régulièrement chaque exemplaire de *La Revue Populaire*.

Notre roman pour mai
COLETTE ET SON CHATEAU
par GUY DE NOVEL



Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-elle.

Diane essaya de garder son secret et haussa les épaules.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi te cadennasses-tu ? Depuis quand as-tu besoin de te mettre sous les verrous ?

Et comme Diane se taisait encore...

— Voyons, parle, reprit madame de Briolles. N'as-tu plus confiance en ta mère ? Tu es malheureuse. Par fierté, tu essayes de le cacher ? Il y a longtemps que je le sais. Je voulais douter encore et le doute est impossible. D'où viens-tu ?

— J'ai fait une course.

— Dans quel but ?

— Pour rien. Pour me distraire. Avec miss Arabella.

— Je viens de la voir, miss Arabella. Elle a l'air consterné. Il y a quelque chose. On ne me trompe pas, moi. Tu es jalouse peut-être, à juste titre, j'en ai peur. Ce n'est pas moi qui tenterai de pallier les torts de ton mari. Je ne te demande pas ce que tu sais, mais tu souffres et tu ferais mieux de parler.

— Ma mère !

— C'est ta faute, ce qui arrive ! Tu as agi avec la légèreté des jeunes têtes qui méprisent la raison, la vieille expérience des autres. Mais ce n'est pas l'heure des reproches. Je ne t'en aime pas moins, toi, ma Diane, et je n'ai en vue que ton repos, hélas ! bien compréhensible.

Madame de Briolles était sous le coup d'une vive irritation. La vue de sa fille qui n'avait plus la force de nier, dont le silence était une accusation énorme contre son gendre, l'exaspérait.

Elle faisait des efforts inouïs pour se contenir.

Mais on a beau endiguer un torrent, il finit par renverser les frêles obstacles qu'on lui oppose.

Le torrent sauta par-dessus ses digues.

Toute la bile amassée par la comtesse contre Faudoise, la rancune adroitement entretenue et soufflée par les Boistrudans, se firent jour et s'échappèrent de la poitrine de la mère courroucée, comme un jet de vapeur sifflante d'une chaudière qui se fête.

Sa voix s'altéra subitement.

D'une main nerveuse, elle attira sa fille sur un divan, et s'assit auprès d'elle, avec la ferme volonté de se décharger le cœur et de lui arracher ses confidences.

— En un mot, ton mari te trompe. dit-elle.

— Ma mère !

— J'en suis sûre. Je sais. N'essaye pas de le défendre. C'est un coureur, un libertin...

— Ma mère !

— Le mot n'est que juste. Ses allures n'étaient pas naturelles. Le voilà donc ce grand amour qui t'a poussée à commettre la sottise, la folie qui nous perd ! L'ingrat ! le lâche ! le fourbe !

— Ma mère !

— Le mot n'est pas trop fort. Quand on a l'avantage inespéré — car cet avantage était inespéré pour lui, tu ne le nieras pas — de posséder une femme ayant la deuxième partie de tes qualités, indulgente, jolie ! Quand, d'autre part, cette fille est unique, avec une mère qui me ressemble, disposée à toutes les concessions pour entretenir la bonne harmonie dans le ménage, n'ayant qu'une ambition : voir le sourire sur les lèvres de sa fille ; prête à se saigner aux quatre membres pour que son gendre — un mot qui m'écorche la gorge, quand je pense à ce personnage...

— Ma mère !

— Laisse-moi dire. J'étoufferais !... pour que ce gendre puisse satisfaire ses fantaisies les plus coûteuses, tenir au rang honorable et briller dans le monde des oisifs d'un éclat auquel il paraît tenir plus que de raison ; quand enfin on n'a qu'à se laisser vivre selon ses goûts, dans un hôtel disposé à souhait, avec un prétendu cabinet de tra-

vail, bien superflu entre nous, où l'on ne passe que le temps d'allumer un cigare et de mettre ses gants ; quand on cherche des prétextes de toutes les couleurs pour s'évader de sa maison, avec l'empressement d'un prisonnier qui fut son cachot ; qu'on ne se plaît qu'au dehors, dans les clubs, les cabarets, sur le turf — la comtesse prononçait turf avec une emphase étonnante — et, je te crains, de pires lieux sur lesquels je ne veux pas arrêter ma pensée ; de telles allures ne présagent rien de bon et ce qui arrive, après tout, était prévu et n'est pas pour nous étonner !

— Mais qu'arrive-t-il, ma mère ?

— Ne dissimule pas. Ce serait de l'héroïsme aussi déplacé qu'inutile. L'histoire est connue. On en parle dans le monde ! On te plaint, mais, en blâmant ton aveuglement et le mien. On dit...

— Et que dit-on ?

— Que M. de Faudoise a pour alliée une drôlesse, une danseuse ! Qu'il s'affiche avec elle, que c'est une véritable honte ! Je voulais te le cacher, mais je vois que tu ne l'ignores plus. C'est le bruit public, la nouvelle du jour. Certes ni mon amie, madame de Boistrudan, à qui rien n'échappe, ni moi nous n'eussions dit un mot qui dût te mettre sur la trace. Nous te laissons endormie dans ta folle confiance. Avoue-le. Tu as compris. Tu as voulu te renseigner, ce qui n'était pas difficile, étant données les allures du... traître, pour employer des expressions mitigées. Il n'avait mé-

me pas la pudeur élémentaire de se cacher. Tu as tout découvert. J'aime à croire que tu tiendras comme il faut, ou, jour de Dieu ! je ne te reconnaitrais pas pour une Briolles. Ce serait une conduite indigne de toi, de ta position, de ton caractère. Voyons ! Qu'as-tu résolu ? Que vas-tu faire ?

— Moi ?

— Sans doute !

— Rien.

— Tu te laisserais immoler comme victime ! Tu te résigneras à gravir le calvaire de cet odieux mariage en compagnie d'un...

— Je t'en prie !

— ...être indigne !

— N'insiste pas !

— Je te renie, si tu montres une telle faiblesse.

— Je t'en conjure, laisse-moi réfléchir, attendre.

— Quoi ? Des preuves ?

— J'en ai.

Ce fut un mot imprudent arraché à la lassitude de la pauvre femme.

Mme de Briolles n'eut garde de le laisser tomber. Pour tout dire, elle bondit de joie, et le recueillit avec une joie triomphante. Elle n'avait pas tant espéré.

— Oh ! alors, s'écria-t-elle, je me flatte que ton parti sera bientôt pris.

— Lequel ?

— Une rupture éclatante, définitive. Au moins elle te rendra ta liberté.

Elle saisit les deux mains de sa fille et les emprisonna dans les siennes.

LEUR BOULOT

[Suite de la page 10]

les sept cents francs. Ils payèrent la facture du gaz et de petites dettes chez les fournisseurs.

Chaque soir, ils se retrouvaient, un peu fatigués mais heureux ! Elle parlait de ses petites élèves. Il racontait les menus bouts de dialogue qu'il avait eus dans la journée, des : "Madame est servie." — "Taxi" — "Une lettre, Monsieur..." — "Certainement..."

Ils ne cessaient d'ailleurs pas leurs démarches pour trouver un engagement théâtral. Ils écrivaient, téléphonaient, maintenant le contact avec des agences, avec les camarades plus avancés qu'eux dans la "profession"...

— Vois-tu, mon aimé, qu'il nous tombe une belle longue tournée pendant laquelle nous ne nous quitterions pas !... Voir ensemble des paysages nouveaux !... Jouer tous les soirs...

— Oui, c'est dur de passer nos journées séparés comme cela. Et de ne pas jouer !... On s'ennuie vite de la scène. Mais que veux-tu, il faut nous estimer veinards d'avoir trouvé cela. A la "plage", beaucoup seraient heureux de donner des leçons et de faire du doublage...

...Un soir, en rentrant, il vit qu'elle avait le bras enveloppée sous la manche.

— Qu'est-ce que tu as là, chérie ?... et tu sens l'acide phénique...

— Rien... En indiquant le mouvement d'une scène, je me suis cognée. Comme c'était un peu écorché, on a eu la gentillesse de me mettre un petit pansement...

— Fais voir !...

— Mais non... inutile... ce n'est rien !

— Tout de même, chérie...

Presque de force, il releva la manche, regarda — et des larmes troublèrent sa vue...

— Comment, c'était pour toi ?... Tu es... Toi, ma femme chérie, tu travail-

les dans cette pension comme fille de salle... toi !...

— Qu'est-ce que tu racontes ?... ce n'est pas vrai !

— Je te dis que je sais !

— Comment, tu pleures ?... toi, un homme !... Veux-tu bien ne pas t'en faire !... N'y a pas de quoi. Eh bien, oui !... mes leçons de diction sont un pieux mensonge. Je sers le déjeuner et le diner aux internes... et je fais la vaisselle. Cela n'a rien de déshonorant. Mais comment l'as-tu appris ?...

Alors, riant et pleurant, il avoua, lui aussi :

— Mon doublage à Paramount n'a jamais existé... je suis garçon de courses dans la grande pharmacie de la place du Trocadéro, pas loin de la pension La Bruyère. C'est pour cela que j'emène ma bicyclette. Je porte des fioles dans le quartier et je reçois des pourboires, c'est même ça le plus dur. Cet après-midi, on est venu de la pension La Bruyère chercher un pansement à la pharmacie pour une fille de salle qui s'était blessée au bras avec un tesson d'assiette. Je n'ai pas eu l'idée que cela pouvait être toi... mais ce pansement, je viens de le reconnaître !... Tu ne retourneras pas dans cette boîte...

— Oh mais si !...

— Je te dis que non !... ni moi à la pharmacie... Regarde cette lettre : le grand Trubel organise une tournée de six mois en Argentine et au Brésil. Tu te rappelles qu'on lui a écrit ?... Eh bien, il nous emmène, ce brave type... C'est convenu depuis hier et il vient de confirmer par écrit. Voilà nos deux engagements... Plus d'assiettes à récupérer !... Plus de pourboires !...

Elle se blottit contre lui :

— Plus tard, nous nous les rappellerons avec émotion, avec gratitude, ces assiettes, ces pourboires...

J. JOSEPH-RENAUD

— Comment, reprit-elle, malheureuse enfant, tu avais des preuves et tu me les cachais ! Ne suis-je donc pas ta meilleure amie, ta mère ? Conte-moi tout.

Et peu à peu, à force d'insistance, elle arracha de cette âme blessée la confiance qu'elle était venue chercher, à demi éclairée par les insinuations de son amie de Boistrudan et conduite par le double mobile de la tendresse profonde, exclusive qu'elle nourrissait pour Diane, sa fille, l'enfant de sa chair, le seul être auquel elle se rattachât, et la haine qu'elle portait à l'homme qui la lui avait enlevée, en dépit de ses plans et de ses projets, et qui la trompait !

Diane avoua tout. Elle raconta à la comtesse, sans en rien omettre, la scène odieuse à laquelle elle venait d'assister en compagnie de miss Arabella.

En l'écoutant, madame de Briolles était secouée par une vigoureuse indignation, comme un chêne de l'extrême Finistère, par un terrible vent d'ouest. Un atome de joie mauvaise se mêlait à cette indignation.

Dieu merci ! le mal était complet. Tout rapprochement devenait impossible. Après une telle injure, il n'y avait qu'une bonne séparation qui pût servir de remède et de représailles. Ainsi sa fille lui resterait. Elles reprendraient leur indépendance, leur vie d'autrefois.

Autant les idées de la fille étaient confuses, autant celles de la mère étaient précises, arrêtées.

Diane, en terminant, la supplia de garder le silence. Point de cris ni de plaintes. A quoi bon ?

— Mais pas de bassesse, au moins ! s'écria la comtesse.

— N'aie pas peur !

Mme de Briolles eut un mouvement de sincère tendresse.

— Si je suis outrée de la conduite de ce fou, dit-elle, ce n'est pas parce que je le détestais d'avance. Ne le suppose pas ! Je n'ai en vue que toi, toi seule, Diane, et je te jure que s'il avait été pour ma fille si bonne, si généreuse, ce qu'il aurait dû être, en suivant les inspirations de l'honneur, je l'aurais adoré ! Mais sa conduite, je ne la lui pardonnerai jamais. Tu entends ? Jamais ! Après trois ans de mariage, en arriver là... Oh ! le monstre !

— Laisse-moi seule. Je t'en prie.

— Tu le veux ?

— Oui, j'ai besoin de sommeil, de repos.

— Je vais t'envoyer Méline.

Madame de Briolles se leva, prit la tête de sa fille dans ses deux mains et l'embrassa longuement.

Puis elle s'arracha de sa place par un effort violent, comme un arbre qu'un coup de vent déracine, et Diane l'entendit qui sortait en répétant :

— Oh ! le monstre ! le monstre !

XX

Il est banal de dire qu'après la retraite de sa femme, Faudoise ressemblait à un homme frappé de la foudre.

Il n'existe cependant pas d'autre expression pour rendre le coup épouvantable qui le terrassait.

Qu'on se figure un promeneur errant au milieu d'une campagne enchantée et qui, sans nuage qui l'avertit du danger, serait ébloui par l'éclair et jeté sur le sol, meurtri, sans connaissance.

Il ne trouva pas un mot à répondre ; il ne fit pas un mouvement et resta cloué au tapis, regardant d'un oeil hagard les fleurs fanées, privé de la faculté de se mouvoir, de parler et presque de comprendre.

Comment Diane était-elle là ? Par où était-elle entrée ? Qui l'avait avérée ? Autant de questions insolubles !

[Lire la suite au prochain numéro]

LE LOUP de l'Ouest



CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTIÈME ÉPISODE



1. Le fermier trouva de l'eau et en donna à son fils. Cliff se remit très vite et raconta à son père et à Pop ce qui était arrivé. "C'est ma propre faute, père, j'ai pensé que je pouvais, seul, venir à bout du Loup. J'avais peur qu'il disparût".



2. "Le misérable a peut-être notre or maintenant. Cliff", dit Pop, "mais je crois qu'il ne lui sera pas facile de disparaître. N'oublie pas qu'il est blessé". Malgré le conseil de son père de se reposer encore, Cliff voulut partir. "Je suis très bien, père, partons".



3. Pop avait amené le cheval de Cliff et tous trois se mirent à la poursuite du bandit. Les chemins étaient mauvais et les côtes abondaient, mais ils parcoururent une bonne distance. Soudain ils entendirent un bruit de sabots sur la pierre.



4. Le Loup galopait à toute vitesse sur une étroite corniche, surplombant une falaise peu élevée. Il venait de sortir d'une caverne et des sacs de toile pendaient à sa selle. Les trois amis pensèrent que c'était leur or et se mirent à sa poursuite.



5. La course devint de plus en plus serrée, M. Turner, Cliff et Pop poussaient leurs chevaux à toute vitesse. Le bandit perdait du terrain. "Tonnerre, nous aurons le serpent, cette fois !" cria Pop. "Attendez que j'arrive assez près pour tirer !"



6. Mais le Loup changea de direction et se dirigea vers un groupe de cowboys. "Mais que fait-il là", dit Pop. A leur grande surprise, les cowboys permirent au bandit de se placer au milieu d'eux, puis ils barrèrent la route aux trois hommes.



7. Sortant ensuite leurs revolvers, ils les menaçait. Le fermier et ses compagnons ne savaient pas que le Loup leur avait dit qu'il était poursuivi par des voleurs, qui en voulaient à son or. Comme ils ne connaissaient pas le bandit, ils le crurent. "Levez les mains", cria le chef des cowboys aux poursuivants du Loup.



8. "Vous vous trompez, mes amis !" s'exclama M. Turner. "Ce gaillard est le Loup de l'Ouest, le chef des bandits, et il m'a volé mon or !" Les cowboys moqueurs se mirent à rire et tombèrent sur Pop, Cliff et son père. Malgré la fière résistance des trois hommes, ils furent descendus de leurs chevaux et ligotés. Pendant ce temps, le bandit triomphant continuait sa route avec le fruit de son larcin.



9. Le mensonge du Loup de l'Ouest avait été cru par les cowboys et les tables avaient maintenant tourné pour nos trois amis. Malgré leurs protestations et une résistance désespérée, ils furent amenés par les cowboys.



10. Le champ était maintenant libre devant le bandit et il emportait avec lui l'or volé. Cliff, son père et Pop, ligotés, furent placés sur la selle devant un cowboy et ces derniers les amenèrent à leur ranch. Ils riaient des explications de M. Turner.



11. Le fermier crut également ce que lui racontèrent ses hommes et chargea l'un d'eux d'amener les trois hommes au shérif de la petite ville. Qu'arrivera-t-il maintenant ? Le shérif refusera-t-il de croire qu'ils ne sont pas bandits ? (A suivre)

CAPITAINE FANTÔME

Scénario de Jacques François
Dessins de R. CAZANAVE



CHASSANT LES DERNIERS NUAGES, TÉMOINS DE LA TERRIBLE TEMPÊTE DE LA NUIT LE SOLEIL LUIT DE NOUVEAU SUR LES ÎLES DU CAPVERT... SOUS UN PALMIER, UN GROUPE D'HOMMES EST RÉUNI PRÈS D'UNE TOMBE FRAÎCHEMENT OUVERTE...



SUR LA TOMBE DE LA SENORITA, LE CHEVALIER DE VYRAC PRIE À HAUTE VOIX...

SEIGNEUR, QUE LA PAIX DU CIEL LUI SOIT ACCORDÉE, PUISQUE CELLE DE LA TERRE LUI A ÉTÉ REFUSÉE ! AMEN !...



A PRÉSENT, CAMARADES, IL S'AGIT DE PENSER À NOUS !... NOUS ALLONS ÉTABLIR NOTRE CAMPEMENT SUR LE HAUT DE LA MONTAGNE. NOUS Y FERONS BRÛLER UN FEU, JOUR ET NUIT POUR ATTIRER SUR NOUS L'ATTENTION DES NAVIRES PASSANT AU LARGE...



LE CHEVALIER REGARDE UNE DERNIÈRE FOIS LA TOMBE DE LA SENORITA...



LE PETIT GROUPE ESCALADE LENTEMENT LA MONTAGNE...



SOUDAIN, UN DES HOMMES S'ARRÊTE...

HE !... REGARDEZ !... LA-BAS, IL Y A UNE ÉPAVE !



CONTRE LES BRISANTS, EN EFFET, ON APERÇOIT UN NAVIRE COUCHE SUR BABORD

MA PAROLE !... ON DIRAIT LE BÂTIMENT DU CAPITAINE FANTÔME !...



LES FLIBUSTIERS SE PRÉCIPITENT SUR LA PLAGES ENCOMBRÉE DE DÉBRIS DE TOUTES SORTES...



DE VYRAC MONTE LE PREMIER SUR L'ÉPAVE...



ENTRANT DIRECTEMENT DANS LA CABINE DU CAPITAINE FANTÔME, DE VYRAC TROUVE UNE LARGE FLAQUE DE SANG...



PRÈS D'UNE TABLE ET DE CHAISES RENVERSÉES, LE CHEVALIER REMARQUE UN COFFRET ET, PRÈS DE LUI ÉPARSÉS DES PIERRES PRÉCIEUSES ET DES PIÈCES D'OR...

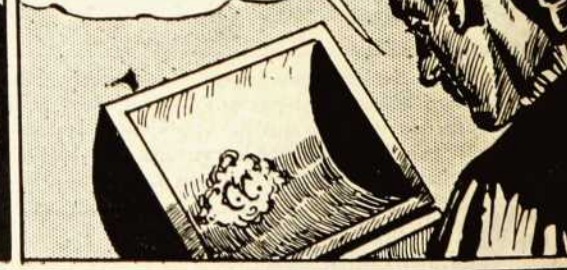


L'AISSANT SES HOMMES SE PRÉCIPITER SUR LES DOUROS, PHASTRES, DUCATS ET DOUBLONS, DE VYRAC EXAMINE LE COFFRET...

ON DIRAIT LE COFFRE DU SENOR CAVALEROS !...



JE RECONNAIS LES INITIALES DU COMPAGNON DE LA SENORITA I. C. C. CARLOS CAVALEROS !... LE CAPITAINE FANTÔME A DU S'EN EMPARER QUAND IL PRIT LE "KORRIGAN" À L'ABORDAGE !...



CAPITAINE, REGARDE CE MESSAGE !... NOUS VENONS DE LE TROUVER SOUS LA TABLE... PERSONNE N'A PU LE DÉCHIFFRER... IL N'Y A QUE TORTOSA QUI SACHE LIRE ET IL DIT QUE C'EST ÉCRIT EN FRANÇAIS, LANGUE QU'IL NE CONNAÎT PAS !...



L'ÉCRITURE EST MALHABILE ET SEMBLE AVOIR ÉTÉ TRACÉE AVEC DU SANG... AUX PREMIÈRES LIGNES, LE CHEVALIER A PÂLI... LE PIRATE REMARQUE CE TROUBLE...

...ET... QUE RACONTE CE GRIMOIRE ??



RIEN QUI PUISSE VOUS INTERESSER !

PRENDS GARDE SI TU NOUS MENS !... TU CONNAIS LA LOI DE LA FLIBUSTE !



RAYMOND CAZANAVE (à suivre.)

RIEN DE SÉRIEUX

Le client — Prenez garde à ce petit bouton sur la joue gauche.

Le garçon — Pourquoi cela ?

Le client — Pour ne pas le couper.

Le garçon — Peuh ! Vous y tenez donc beaucoup à ce bouton-là ?

Une lettre changée peut amener des effets inattendus. Voici quelques coquilles pour le moins cocasses.

C'était un homme de "rien" (au lieu de bien).

Ce matin s'est réuni à l'Elysée le Conseil des "Sinistres" (mis pour ministres).

Comme saint Louis, il "vendait" (mis pour rendait) la justice sous un chêne.

On vit ses "chevaux" (pour ses cheveux) se dresser sur sa tête.

Le pêcheur gascon — Un jour j'ai capturé un poisson si gros qu'il fallut dix hommes pour le tirer de l'eau.

Le pêcheur marseillais — Moi, un jour, j'ai pris un poisson tellement gros que la mer a baissé d'un mètre lorsque nous avons ramené le monstre sur la plage.

Le musée d'une petite ville possède une collection d'oeufs; parmi eux se trouve un superbe oeuf de cane qu'une étiquette signalait ainsi: "Oeuf de canard".

Un journal local ayant fait à ce propos campagne contre le conservateur du musée, celui-ci changea l'étiquette et l'on peut lire maintenant en belles rondes: "Oeuf de canne".

Dans un café-concert de la ville, la direction a autorisé certains membres d'une oeuvre philanthropique à collecter. Il s'agit de rassembler les fonds nécessaires à l'achat d'un poumon d'acier.

Une dame passe avec un plateau sur lequel, déjà, pièces et billets ont été déposés...

Monsieur redépose l'export qu'il portait aux lèvres, plonge trois doigts dans le gousset et, au moment où il en sort une pièce d'un franc, voit sa femme qui jette un autre franc dans le plateau. Alors, après une très courte hésitation, Monsieur, quand même, lâche la pièce, en disant:

— Bah !... Ils n'ont qu'à en acheter deux !

— Ma belle-mère est morte du charbon.

— Elle a été piqué ?

— Non, son poêle a explosé.

Un cycliste, en passant à Saint-Wilm, petit bourg de la région de Louvres, s'arrêta pour demander l'heure à un paysan.

— Ah ! répondit celui-ci, j'ai oublié ma montre et je ne peux pas vous répondre.

Au même instant un avion passait au-dessus de leurs têtes.

— Tenez, dit le paysan, voici le Cologne-Paris qui passe. Il arrive au Bourget à 6 heures. Il doit être actuellement 6 heures moins un quart.

Quelques minutes après, le même cycliste demandait l'heure à un autre passant. Il était 6 heures moins dix.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Maman m'en veut parce que je lui ai demandé ce que tu voulais dire en appelant grand-mère: vieille chipie.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Ah, ma chère enfant, le patron est un sauvage... Il ne connaîtra jamais la poésie du douce farniente!

Un vieux paysan, de passage à Montréal, se fait renverser par un taxi et se réveille à l'hôpital.

— Mon pauvre ami, lui dit le docteur, vous êtes assez mal en point, mais vous vous consolerez en songeant que vous avez droit à des dommages importants.

— Des dommages, répond le blessé, comme si cela ne suffisait pas ! J'ai plutôt besoin de réparations.

— Que fait votre mari pour ses rhumatismes ?

— Jusqu'ici, il s'était contenté de grogner, mais comme ça empirait, il a fait venir le médecin.

— Il est idiot, mais il est fier.

— Je vois, c'est un fier idiot.

— Comment peut-on voir des étoiles en plein jour ?

— C'est bien simple, cogne ta tête quelque part.

— Eh ! Eh ! Nicolas vient de me dire que j'étais une oie.

— Ma fille, au prix qu'est la volaille, ça ne peut être qu'un compliment.

— On va faire de la musique... vous aimez ça, baron ?

— Madame la marquise, je ne crains pas les pires épreuves.

Après le jugement, le jeune avocat, qui plaidait pour la première fois, dit à son client :

— Je n'y comprends vraiment rien. Je suis ahuri... Deux ans de prison.

— Tenez, répond le condamné avec

Elle écrit à son ami un billet suppliant où elle dit, entre autres :

« Je ne vous ai vu depuis quarante-huit heures. Je vous attends; venez sans retard. Je suis sur des « chardons ardents »

Et l'ami répondit :

« Mangez-les; ça vous fera prendre patience. »

bienveillance, vous êtes encore jeune. Je vous recommande de changer de métier. Peut-être aurez-vous plus de chance de réussir.

L'autre jour, un escroc fut arrêté à la gare du Nord, juste au moment où il descendait du train.

— Oh ! messieurs, dit le malfaiteur, si j'avais su, j'aurais demandé la suppression de toute réception officielle.

Madame X est une bavarde sans pitié. Elle assomme tout le monde, y compris son docteur, par ses caquetages sans arrêt. Aussi ce dernier a-t-il trouvé le bon moyen pour obtenir la paix pendant qu'il rédige son ordonnance. Il enjoint à sa cliente :

— Tirez la langue.

— Mais, docteur, je...

— Tirez la langue, s'il vous plaît.

Impressionnée, Mme X tire la langue et... reste ainsi, bouche ouverte mais silencieuse, durant que le docteur écrit.

Deux dames de la cour de Frédéric II se disputaient le pas. On en réfère au roi qui demande :

— Quel est le mari le plus haut en grade ?

— Ils ont le même grade.

— Le plus ancien alors ?

— Même promotion.

— Eh bien ! que la plus sotte passe devant.

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

LES NOMS DES PLANTES

"Elle est singulière, écrit M. de Gourmont, la légendaire pauvreté d'une langue où l'on pourrait dans l'écriture d'un paysage nommer trente fois une plante, sans répéter deux fois le même nom! Mais une langue est toujours pauvre pour les demi-savants. Que d'images pleines de grâce dans ce noms que le peuple donna aux fleurs! Ainsi, l'Adonis aestivalis ou automnalis est appelé: goutte de sang, sang de Venus, sang de Jésus; l'anémone nemorosa est la pâquerette, la demoiselle, la Jeannette, la fleur des dames; la pulsatilla vulgaris aestivalis ou autumnalis est appecoqueret, la coquerette, la clochette, le passe-velours, la fleur du vent. Cette coquerelle, des botanistes ont osé la dénommer alkékange, mot dont la laideur est trop évidente. L'ortie de mer est devenue l'acalephe; le chardon, une acanthe; le cresson de fontaine, un narsturtium officinale; le rosage, un rhododendron; la graine de l'églantier, un cynorhodon; le genêt à fleurs d'or, un sarothamnus, et l'épine-vinette, une oxyachante; l'âne qui broute en remuant les oreilles reçoit la qualification pompeuse d'acanthophage".

Quand les savants ne s'en sont pas mêlés, la botanique a su se créer de jolis mots.

NOMS DESCRIPTIFS

Voici tout un groupe de mots composés, signalés par Darmesteter dans "La vie des mots", montrant l'ingéniosité du peuple pour trouver les noms aux plantes. Il s'agit de métaphores descriptives:

Barbe-de-capucin, barde-de-moine, bec-de-cigogne, boule-de-neige, croix-de-Jérusalem, dent-de-chien, dent-de-lion, gueule-de-loup, larme-du-Christ, mufle-de-chien, oeil-de-chat, oeil-de-perdrix, pas-d'âne, pied-d'alouette, pied-de-poule, queue-de-cheval, queue-de-souris, vesse-de-loup, etc.

L'ETUDE DES EPITAPHES

L'étude des épitaphes offre un vaste champ. On y voit tantôt le sublime, tantôt l'esprit gaulois, tantôt le badin.

"Les épitaphes ne sont plus de mode, disait un badin. Aujourd'hui, quand on veut faire l'éloge d'un homme décédé, on ne se sert plus des colonnes funéraires, mais des colonnes des journaux. Plus d'un homme ordinaire dont la vie s'est écoulée modeste et simple, dans une douce obscurité, aurait grand-peine à se reconnaître s'il pouvait lire ce que les journaux disent de lui après sa mort".

Un compilateur contemporain d'épitaphes nommé Alexandre dit entre autres choses:

"On peut dire d'une manière absolue que la meilleure épitaphe est la plus simple. Si un homme a trouvé dans la mort la fin de ses souffrances, le repos éternel, quels vers le diront mieux que ces simples mots: Heureux enfin!

"C'était sans doute un infatigable travailleur que celui qui avait fait mettre sur sa tombe: Plaiguez-le, il se repose.

"Cette épitaphe est emphatique: Arête, voyageur, tu foules un héros.

"Sur la tombe du Tasse, les Italiens se sont contentés de mettre ses simples mots: Les os du Tasse.

L'EUPHEMISME ET LA PAUVRETE

"L'euphémisme, dit Nyrop, s'étend jusque dans le domaine de la pauvreté en couvrant de son manteau illusoire le manteau du pauvre".

Le manque d'argent s'exprime de la manière suivante: Avoir un flux de bourse. Ma bourse est malade. Loger le diable dans sa bourse. Tirer le diable par la queue. Manger de la vache enragée. Etre à sec, dans la panade, dans la purée. Etre brouillé avec le directeur de la Monnaie. Un miséreux s'appelle marquis de la bourse plate.

Etre sans feu ni lieu, c'est loger aux quatre vents, à l'Hôtel de la Belle-Etoile, à l'enseigne de la lune, au Plat d'argent, à l'hôtellerie de l'impécuniosité (Scarron), coucher dans le lit aux poux verts (sur l'herbe).

Le pauvre ne boit pas de vin, mais de l'eau qu'il appelle: vin de canard, champagne de poisson, anisette de barbillon, bouillon de canard, essence de parapluie, sirop de grenouilles, ratafia de grenouilles, Château-Lapompe.

Si, pour emprunter de l'argent, il est obligé de mettre sa montre au Mont-de-Piété, le sans-le-sou dira qu'il l'a mise au clou ou chez ma tante.

Les poux, ce sont des habitants, et avoir des poux, c'est avoir de la compagnie.

L'EUPHEMISME ET LA MORT

On n'aime pas les mots qui font naître dans le coeur un sentiment pénible. De ce nombre sont les mots mort, mourir et tout ce qui s'y rapporte. On se sert de figures de langage, de circonlocutions, de périphrases pour faire mention de ces sujets douloureux.

Le champ de la mort, le cimetière, est de la même catégorie. Par adoucissement, on l'a nommé d'après un mot grec (koimetèrion) qui signifie dortoir, lieu de repos.

La mort se désigne par les expressions suivantes: la nuit éternelle, le grand adieu, l'adieu suprême, l'éternel sommeil, l'éternel repos, le pays d'où l'on revient pas, le départ, le départ sans retour, le voyage de l'autre monde, le voyage sans retour.

Nous recueillons, dans l'Histoire générale de la Langue Française de Nyrop, nombre de mots et d'expressions servant à désigner la mort et les circonstances funèbres qui l'accompagnent.

Mourir, c'est cesser de vivre, cesser de souffrir, ne plus respirer, trépasser, payer le tribut à la nature, fermer les paupières, fermer les yeux, partir, s'en aller, passer (il a passé ce matin), sortir du monde, reposer, dormir, s'endormir dans le Seigneur, du dernier sommeil de la tombe.

On dit aussi: Ici repose, Ci-gît, rendre l'âme à Dieu, Dieu l'a rappelé à lui, Dieu l'a retiré du monde, le Ciel nous a envié ce grand homme, il est devant le bon Dieu. Cette expression est bien canadienne.

Un jour, un bon cultivateur rencontre son curé qui lui demande:

— As-tu encore ton grand boeuf que tu avais l'an passé?

— Pardon, répond naïvement l'interpellé. Il est devant le bon Dieu, monsieur le curé.

BEAUCE ET FRONTENAC [Suite de la page 7]

grands marchés de la Province: en 1946, 21,633 têtes, suivi par le Lac St-Jean et Témiscouata, avec le chiffre respectif de 18,802 et 14,262.

La production du sirop d'érable est la troisième en importance, justement parce que la Beauce est le château fort de cette industrie. Les quatre comtés de la Province à avoir le plus d'érables sont: Beauce, avec 2,629,000 érables; Mégantic, 1,527,000; Shefford, 1,045,000, et Dorchester où il y en aurait 1,002,000. Rappelons qu'en 1947, la récolte totale du Québec était de 2,381,000 gallons de sirop et 3,260,000 livres de sucre d'érable — une valeur de \$11,058,000.

Cette région compte 27 coopératives, dont 17 pour la Beauce. Ces sociétés groupent 2,259 membres et faisaient un chiffre d'affaires total de \$3,162,565, au cours de l'exercice se terminant le 31 mars 1947.

Dix-neuf coopératives exploitent des beurreries (la principale, Lac-Mégantic: 657,170 lbs), et trois des fromageries; treize s'occupent de la vente des animaux (St-Joseph en expédie pour \$104,857.); enfin il y a un Syndicat avicole dans la Beauce (Vallée Jonction) et une récente coopérative de producteurs de dindons, dans Frontenac (St-Méthode), alors que quatre sociétés s'intéressent également à la vente des produits avicoles.

La coopérative agricole de Lac-Mégantic est celle qui groupe le plus de membres (316) et qui fait le plus haut chiffre d'affaires: \$473,529. Elle est suivie par la S.C.A. de St-Joseph (\$312,364.), puis par celle de St-François, (\$269,410.), St-Vital de Lambton (\$250,394.), et Ste-Marie (\$196,752).

Plus de 150 Beaucerons sont membres de la Société des Producteurs de Sucre d'Érable du Québec, et la Beauce compte trois coopératives de consommation: St-Georges, Beauceville-Ouest et St-Côme (ou Linière). Les secteurs coopératifs des mutuelles et des caisses populaires sont aussi fort bien représentés dans ce district, comme aussi les cercles de l'U.C.C. (Union de Québec-Sud: 45 syndicats et 2,878 membres en 1947) et des Fermières, les clubs de Jeunes Eleveurs et Cultivateurs, les cercles "4-H" et la Jeunesse Agricole. Tout ce mouvement syndical et éducationnel est largement aidé par les techniciens agricoles de la région; nous n'en donnerons qu'une preuve: l'existence de trois concours d'exploitation rationnelle de fermes, à la suite d'un concours initial déjà terminé.

Soulignons également que d'importants travaux d'électrification rurale sont en cours, particulièrement à St-

Elzéar, St-Bernard, Ste-Marie, Vallée-Jonction et Saints-Anges. Enfin dans ce domaine de la coopération agricole l'on parle très sérieusement de l'organisation de fabriques de lait en poudre au Lac Mégantic et puis à St-Joseph de Beauce.

Dans la région, partout il se fait encore de la colonisation, puisque partout il subsiste des superficies considérables à défricher, à améliorer et à mettre en culture. Il y a même quelques paroisses nouvelles: dans la Beauce, St-René et St-Théophile; dans Frontenac, St-Daniel, etc. Tout de même le grand problème, à ce point de vue, est celui de la consolidation des centres existants. Aussi les cultivateurs beaucerons veulent-ils intensifier chez eux l'usage des niveleuses (bull-dozers) qui facilitent tant le défrichage, l'épierrement — il y a tant de roches dans les Appalaches! — et le drainage. Nous avons parcouru tout le pays: cela est vrai de Scott à Notre-Dame des Bois. Augmenter les étendues et améliorer les sols en culture, voilà l'un des gros problèmes de la région. Une autre réalisation désirable serait la réouverture de l'École d'Agriculture de Beauceville. Nous ne comprenons pas cette tournure des événements. Il s'agit ici de la première école régionale d'Agriculture organisée dans la Province, dès 1932, avec une belle ferme adjacente. Chaque année, une quarantaine d'élèves et jusqu'à douze diplômés. On y a même reçu des sujets de Montréal et du Lac St-Jean. Cependant, en 1945: fermeture. Depuis lors, les jeunes Beaucerons désireux de faire des études agricoles doivent aller loin à l'extérieur de la région: La Pocatière, Ste-Croix (Lotbinière) ou Noé-Ponton (Sherbrooke).

Ce fut une erreur que de fermer une telle école, après quinze années de succès, et au centre d'une si belle région agricole.

Selon MM. J.-A. Plante et Alfred Pothier, deux vétérans du monde agronomique beauceron, il faudrait dans toute la région multiplier les concours de terres neuves et d'exploitation rationnelle de fermes, et cela sous-tend la pratique courante et généralisée des amendements et de la fertilisation des terres, l'adoption de meilleures rotations, la production de légumineuses, la sélection et l'alimentation rationnelle des troupeaux, des réalisations encore plus décisives en coopérations de production et de vente — formules les plus susceptibles d'assurer aux cultivateurs de Beauce et de Frontenac de plus grand succès en agriculture.

Paul Boucher, D.Sc.S.

PENITENCIER DES ENFANTS PERDUS [Suite de la page 6]

commun qui, eux, vont achever leur peine dans une prison centrale.

M. Cambus, le jeune directeur, dit à chacun des nouveaux arrivants ces quelques mots:

— Vous avez la possibilité d'apprendre ici un métier qui fera de vous un homme libre et heureux. Notre devoir est de vous aider et de vous instruire. A vous de comprendre qu'Aniane n'est pas une prison mais un relais entre le bien et le mal".

La maison d'éducation surveillée d'Aniane comporte actuellement deux cent pensionnaires, partagés en trois sections:

— une section d'accueil pour les trois premiers mois de séjour,
— une section "témoignage", pour ceux qui montrent de la bonne volonté,
— une section "mérite", dont les membres bénéficient de sensibles avanta-

ges: droit de sortir, de recevoir des visites et de toucher des suppléments de tabac.

Tous cependant, sauf récompense particulière, mènent la même vie: lever à 7 heures, toilette, soupe ou café avec du pain; 8 heures 30: entrée aux ateliers ou en classe. 12 heures 30: déjeuner, soupe, poisson ou viande, dessert, vin. De 1 heure à 2 heures 30 p.m.: récréation. 4 heures 30: goûter, pain avec chocolat ou confitures. De 6 heures à 7 heures: récréation. Ensuite, souper et récréation jusqu'à 9 heures p.m.

Aniane comporte vingt cinq éducateurs dont une jeune femme, Mme Simard, qui dirige avec autorité une classe dont le plus jeune élève a dix-sept ans.

(Copyright Agence Littéraire Atlantique.)

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

De tout temps, l'église a employé le son des cloches pour appeler les fidèles. Au VIII^e siècle, le pape Etienne III en fit placer trois à Saint-Pierre de Rome. Les rois de France faisaient de tels cadeaux : Robert le Pieux en donna cinq, dont une de 2,600 livres à Saint-Aignan d'Orléans. La plus grosse cloche fut fondue pour le cardinal G. d'Ambroise de Rouen et pesait 36,360 livres. De nos jours, les bourdons les plus gros sont : la Savinienne de Sens, 13,000 livres; Notre-Dame de Paris, 16,000, la Savoyarde 18,835 kilos, à Montmartre.

Dans *Le Tout sur le tout*, Henri Calet décrit son cher XIV^e arrondissement. Un petit libraire de son quartier a eu à ce sujet une idée ingénieuse et charmante : il ouvre chaque jour le livre présenté en vitrine à un chapitre différent, annonçant aux habitants du quartier la suite au lendemain. Chaque jour défile ainsi la chronique des cinémas de Montparnasse, des jardins du quartier, du marché aux puces de Vanves... Concierges, épiciers et garçons de café font queue devant la petite vitrine et lisent jour après jour, sans bourse déliée, le livre de Calet.

Après l'année Cha-teaubriand, voici l'année Balzac. Celle-ci reliera la commémoration du 150^e anniversaire de la naissance de l'auteur de la *Comédie humaine* au centenaire de sa mort, et verra se dérouler, du 20 mai 1949 au 18 août 1950, de nombreuses manifestations, tant à l'étranger qu'en France.

Jeanne Bergson, fille du philosophe, est un peintre de talent; François Valéry est plus attiré par la musique que par les lettres; Bernard Duhamel, médecin comme son père, est un scientifique, et Jean-Pierre Giraudoux vient de publier un premier roman.

Quelques statistiques de la fabrication de la rayonne et de la fibranne, au cours de 1947. Ces chiffres correspondent à des tonnes. Etats-Unis : 339,000 pour la rayonne et 104,000 pour la fibranne; Angleterre : 53,400 et 36,600; Italie : 53,300 et 21,600; France : 37,150 et 19,300; Allemagne : 15,150 et 33,100; Hollande : 12,900 et 7,900; Suisse : 7,500 et 9,500; Belgique : 4,700 et 11,600; Japon : 7,400 et 8,700; Canada : 12,100 et 0,900.

Madame Roosevelt était un jour allée visiter une prison et avait négligé d'en prévenir son mari. Celui-ci fait appeler la secrétaire de sa femme et lui demande : — Où est ma femme ? Elle est en prison, répondit la secrétaire. Et Mme Roosevelt rapporte que le président aurait simplement ajouté : — Eh bien ! ça ne m'étonne pas. Mais pour quelle raison ?

Louis De Bechamel, maître d'hôtel de Louis XIV, régala un jour son illustre maître d'un velouté à la crème si parfait qu'il porte encore aujourd'hui son nom.

Valery Larband vient de vendre, à la ville de Vichy, sa bibliothèque qui se composait de douze mille volumes, anciens et modernes, français et étrangers, comprenant cinq grandes sections : classiques grecs et latins, littératures française, anglaise, espagnole, italienne, et de nombreux ouvrages de philologie, géologie, paléographie, botanique, etc... Détail intéressant : Valery Larband faisait relier ses volumes brochés aux couleurs du drapeau de la nation à laquelle les auteurs appartenaient.

Un expert américain vient de constater que certains jours de semaine ne sont guère favorables aux affaires. Sa constatation varie d'ailleurs, avec les latitudes; à Berlin, c'est le lundi, à Paris, c'est le mercredi, à Londres, c'est le mardi. Et il ajoute même qu'à Londres les gens voyagent beaucoup moins dans le métro le mardi que les autres jours. Plutôt que de faire une mauvaise affaire, ils restent chez eux !

Un ancien lutteur, Joseph Victor Gatto, s'occupe maintenant de peinture, et le plus surprenant c'est que, n'ayant jamais eu de leçons et ne suivant que sa propre inspiration, il a réussi. *Townand Gown* lui commande les couvertures de sa revue et certaines toiles de Gatto se vendent de \$50 à \$1,000 et sont achetées par des connaisseurs. Les critiques le considèrent un des artistes les plus importants de l'Amérique. Malgré ses succès, Gatto ne tient pas à l'argent, il continue à habiter dans des chambres assez misérables et donne le fruit de son travail à ses amis ou à ses voisins.

A Hivaoa, dans les îles Marquises, se jouent les plus étranges scènes de la Passion et les plus sincères qui soient. Ce sont les missionnaires français qui les font représenter annuellement depuis soixante ans. Tous les rôles sont joués par des indigènes. Judas est véritablement un Judas — c'est-à-dire un criminel reconnu pour ses trahisons — et les lépreux sont véritablement des lépreux. Le but des Pères est le réalisme. Ils veulent faire toucher du doigt, à leur troupeau, la vérité du drame qui se joue devant eux.

La Polka vient de la Bohême. On la dansa d'abord à Vienne, puis à Bade et enfin, en 1835, à Prague. Markowski présenta la mazurka à Paris en 1840. Cette danse, si gracieuse, fut très populaire en France, puis en Angleterre. Les lancers furent innovés, à Paris, par Laborde, en 1840 et, dix ans plus tard, furent adoptés en Grande-Bretagne.



POURQUOI SONT-ILS TANT EN VOGUE ?

PARCE QUE...

LE SAMEDI, avec ses chroniques documentaires, sa chronique sportive, ses reportages photographiques, son feuilleton, ses nouvelles, sa page humoristique, ses notes encyclopédiques, ses contes illustrés, demeure toujours le favori des jeunes comme des vieux.

PARCE QUE...

LA REVUE POPULAIRE, dont la circulation ne cesse d'augmenter, s'impose particulièrement par ses chroniques variées, traitant de peinture, de botanique, d'artisanat, de littérature, de musique, etc. Un beau roman d'amour dans chaque numéro, diverses chroniques féminines.

PARCE QUE...

LE FILM est le plus à la page des magazines canadiens de radio et de cinéma. Sa correspondance exclusive de Hollywood vous renseigne sur les derniers faits et gestes du monde cinématographique. Son supplément de radio abondamment illustré est unique en son genre. Un roman d'amour tous les mois.

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Cela ne coûte que \$5.50 et vous avez l'assurance que toute l'année durant, vous recevrez avec la régularité du calendrier, sinon avec celle de l'horloge, soixante-seize magazines.

Il n'y a pas d'hésitation possible, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ne sauraient manquer de plaire à tous, de quelque âge, ou de quelque condition sociale qu'ils soient.

LE SAMEDI
LA REVUE
POPULAIRE
LE FILM

Coupon d'abonnement

Ci-joint \$5.50 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux TROIS grands magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....
Adresse.....
Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.



PROTÉGEZ LEUR VIE

✓ AVEC LA PROTECTION EXTRA DES SUPER BALLONS FIRESTONE

Un plus grand contact avec la route, en plus des 'Skid-Resistors' nouveaux et de dessin scientifique dans la célèbre semelle 'Safti-Grip' assurent le maximum de sécurité encore incorporé dans un pneu... et un roulement jusqu'ici inégalé! Le Super Ballon est un nouveau *genre* de pneu — qui roule sur plus d'air à pression plus basse (seulement 24 livres). Vous pouvez conduire plus loin — plus longtemps — en vous fatiguant moins, parce que les Super Ballons absorbent les chocs de la route au lieu de *vous* les transmettre.

✓ ET LA DOUBLE PROTECTION DES CHAMBRES À AIR "LIFE PROTECTOR"

Un "Pneu dans un Pneu"... la Chambre à air 'Life Protector' rend un éclatement aussi inoffensif qu'une fuite lente! Comprend *deux* chambres à air séparées par une valve de sûreté brevetée. La pression d'air est normalement égalisée par cette valve... MAIS, quand un éclatement se produit, la valve se ferme à l'instant, scellant plus des $\frac{2}{3}$ de l'air dans la chambre intérieure. Vous avez ainsi le temps voulu d'arrêter lentement... et sûrement.

✓ VOUS NE SAURIEZ OBTENIR UNE MEILLEURE ÉQUIPE DE SÛRETÉ

En confort et sécurité additionnels, rien ne vaut cette équipe des Pneus Super Ballons et des Chambres à Air 'Life Protector'. La sécurité de votre famille est *votre* responsabilité — ne la négligez pas sur la grande route! Assurez-vous cette Double Protection supplémentaire dès aujourd'hui!



VOTRE SÉCURITÉ EST NOTRE AFFAIRE, CHEZ

Firestone

JEAN LAGARDE
4062 BORDEAUX
VILLE

23F50-R-761R